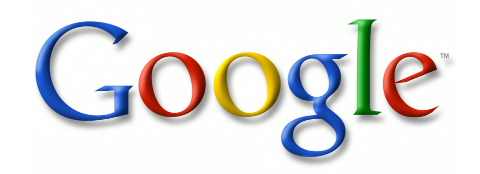
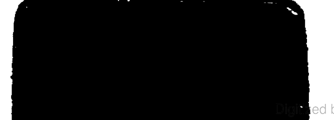


MARIETTE BEY

ITINÉRAIRE DE LA HAUTE-ÉGYPTE



ITINÉRAIRE

DE LA

HAUTE-ÉGYPTE

ITINÉRAIRE

DE LA

HAUTE-ÉGYPTE

comprenant

UNE DESCRIPTION DES MONUMENTS ANTIQUES
DES RIVES DU NIL

ENTRE LE CAIRE ET LA PREMIÈRE CATARACTE

par

AUGUSTE MARIETTE-BEY

ALEXANDRIE
MOURÈS & Cie. IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1872

John P. Monks

En 1869, à l'occasion des Fêtes de l'inauguration du Canal de Suez, j'ai rédigé un ITINÉRAIRE DES INVITÉS *qui n'a pas été mis dans le commerce et dont l'édition est épuisée. C'est cet* ITINÉRAIRE *que je publie de nouveau en le remaniant et en lui donnant la forme d'un* GUIDE.

*Cette seconde édition de l'*ITINÉRAIRE *n'a pas plus que l'autre, la prétention de remplacer les livres à l'usage des voyageurs, édités en Angleterre par M. Murray, en France par MM. Joanne et Isambert. Mille renseignements qu'on*

trouve dans ces précieux ouvrages n'ont pas de place ici et il n'entre pas dans mon plan de leur en donner une. Je n'ai pas d'autre but que d'amener les visiteurs en présence des monuments de la Haute-Égypte et de les leur expliquer sommairement au point de vue de la science.

AVANT-PROPOS

PRÉPARATION AU VOYAGE

Pour goûter les monuments égyptiens dans ce qu'ils ont de vraiment bon, il faut une étude préalable et comme une sorte d'initiation. Quand Champollion n'avait pas encore retrouvé la clef si longtemps perdue des hiéroglyphes, on pouvait étudier un monument égyptien comme on étudie un monument grec et ne lui rien demander au-delà de ce que nous révèle sa forme extérieure. Mais les textes parfaitement lisibles qui sont

aujourd'hui sous nos yeux, déplacent la question. L'art est rejeté au second plan, et ce que l'on demande à un monument égyptien, c'est avant tout ce qu'il signifie dans ses rapports avec l'histoire, avec la philosophie, avec la religion du pays. Sans doute le voyageur qui vient en Égypte pour rencontrer des impressions d'artiste ne perdra pas son temps : la transparence du ciel est infinie; à certaines heures du jour, le paysage est d'une ravissante délicatesse de lignes et de tons; les ruines des temples produisent d'incomparables effets comme aspect pittoresque et grandiose. Mais le visiteur qui se contente d'admirer les monuments à ce point de vue, ne profite qu'à demi de son voyage, ou plutôt il ne lui a pas fait rendre tout ce qu'il peut donner. Il y a, en effet, dans les monuments égyptiens, autre chose que la forme. Ce qu'un temple égyptien offre de plus remarquable, c'est souvent ce qu'on n'y voit pas. Il peut séduire plus ou moins par l'harmonie de ses lignes et la grandeur de ses proportions; mais on ne le connaîtra vraiment et on ne l'appré-

ciera que si l'on réussit à saisir l'idée commune qui donne la vie à tout ce vaste ensemble. On ne peut donc pas étudier un monument égyptien comme on étudie un monument grec. Entre tous ses dons précieux, la Grèce a celui de s'ouvrir sans effort devant le voyageur et de se laisser saisir sans préparation. Au pied du Panthéon, en face de la Vénus de Milo, l'admiration s'impose, si peu doué qu'on soit. On peut aller en Grèce sans un livre. On emporte toujours avec soi, cachée dans quelque repli de l'âme, une source qui ne demande qu'à jaillir : devant ces chefs-d'œuvre que l'humanité n'a produits qu'une fois et que peut-être elle n'est plus capable de produire encore, l'émotion naît d'elle-même. Mais il n'en est pas tout-à-fait ainsi pour l'Égypte. La Grèce a trouvé le beau absolu ; comme tous les arts conventionnels, l'art égyptien n'est beau que relativement à lui-même. Mais en supposant même qu'il égale en perfection l'art grec, il y a toujours quelque chose de plus à demander aux monuments qu'il a produits. Pour jouir tout-à-fait d'un

voyage dans la Haute-Égypte, il faut une préparation.

Nous tâcherons de présenter, sous la forme la plus brève possible, les notions générales dont il est indispensable que le voyageur se munisse avant de s'embarquer sur le Nil.

I. — Géographie Physique.

Tout se résume dans le mot d'Hérodote : « L'Égypte est un présent du Nil. » Les pluies périodiques de l'équateur n'auraient pas trouvé à se frayer un chemin jusqu'à la Méditerranée, en déposant en route le limon amassé sur un long parcours, que l'Égypte n'existerait pas. L'Égypte a commencé par être un lit de torrent dont le sol s'est exhaussé peu à peu. Bornée au nord par la mer, à l'est et à l'ouest par des déserts torrides, l'Égypte n'a dû recevoir que relativement tard des habitants. L'homme y a paru quand le pays pouvait se suffire à lui-même, c'est-à-dire quand la lente accumulation du limon a rendu la culture et la vie possibles, sans emprunts faits au dehors.

II. — Sources.

Tous les monuments que nous allons rencontrer appartiennent à la civilisation qui a brillé autrefois sur les bords du Nil et qui, pendant toute sa durée, a usé des hiéroglyphes comme écriture.

Pour interprêter et comprendre ces monuments, la science puise à trois sources différentes.

Il est évident que la première et la principale source, ce sont les monuments, témoins irrécusables et souvent contemporains des événements qu'ils racontent. Après eux vient Manéthon, prêtre égyptien qui écrivit en grec une histoire d'Égypte. On placera en dernier lieu les écrivains grecs et latins qui ont voyagé en Égypte ou ont rapporté ce qu'ils en ont entendu dire.

A. **Monuments.** — Les monuments sont aussi nombreux que variés. Il y en a en Égypte ; il y en a dans les Musées. Les

monuments qu'on trouve en Égypte sont des temples et des tombeaux (1). Les monuments qu'on trouve dans les Musées sont de toute nature et de toute provenance. Quelques notes rapides feront connaître les principaux d'entre eux.

1° *Les Temples.* Ce n'est pas le moment de décrire les temples qu'on rencontre dans un voyage de la Haute-Égypte, la notice des temples ayant sa place marquée dans les pages qui vont suivre. Mais nous pouvons, dès maintenant, mettre entre les mains du lecteur le fil destiné à le guider dans l'intérieur de ces monuments.

Un temple au complet se compose de l'édifice proprement dit et d'une enceinte. Le temple est construit en pierres, l'enceinte est construite en grosses briques crues. Elle est très-haute et très-épaisse. Quand la porte

(1) Nous ne comptons pas les ruines des villes. Les villes proprement dites ont disparu si complétement, que c'est à peine si quelques tumulus sans forme en marquent çà et là l'emplacement.

qui y donne accès est fermée, on ne peut certainement rien voir ni rien entendre de ce qui s'y passe.

On aurait tort de prendre un temple égyptien pour une église ou même pour un temple grec. On n'y célèbre aucun culte public ; on ne s'y assemble pas pour des prières en commun ; personne même n'y est admis, que les prêtres. Le temple est un proscynème royal, c'est-à-dire un monument de la piété du roi qui l'a fait élever pour mériter la faveur des dieux. C'est une sorte d'oratoire royal et rien de plus.

L'immense décoration dont les murs des temples sont couverts ne s'explique même que si l'on admet ce point de départ. Remarquons bien que le principe de la décoration est le tableau, que plusieurs tableaux sont rangés symétriquement côte à côte et que plusieurs séries de tableaux superposés par étages couvrent les parois des chambres de haut en bas. Tel est l'inévitable arrangement. Quant au sens des tableaux, il est partout le même. Le roi d'un côté, une ou plusieurs divinités

de l'autre, c'est là le seul sujet de la composition. Le roi adresse unę offrande (table chargée de victuailles, fleurs, fruits, emblèmes) à la divinité et demande que la divinité lui accorde une faveur; dans sa réponse, la divinité concède le don demandé. Il n'y a donc dans la décoration du temple rien autre chose qu'un acte d'adoration du roi, répété sous toutes les formes. Un temple n'est ainsi que le monument exclusivement personnel du roi qui l'a fondé ou décoré. C'est même ainsi qu'on explique la présence de ces très-précieux tableaux de bataille dont les murs extérieurs de certains temples sont ornés. C'est à la divinité et à sa protection que le roi fait remonter la première cause de ses victoires. En combattant les ennemis de l'Égypte, en les amenant enchaînés dans les temples, le roi a fait un acte agréable aux dieux, comme il a fait un acte agréable aux dieux en leur offrant de l'encens, des fleurs et des membres d'animaux sacrifiés. Par là il témoigne de sa piété et n'en mérite que davantage les faveurs que la construction du temple a pour objet de lui faire obtenir.

Les temples égyptiens sont toujours dédiés à trois dieux. C'est ce que Champollion a appelé la triade. Le premier est le principe mâle, le second le principe femelle, le troisième le produit des deux autres. Mais ces trois dieux s'amalgament de manière à n'en former qu'un. Le dieu père s'engendre lui-même dans le sein de la mère et devient ainsi à la fois son propre père et son propre fils. Par là s'expriment la non-création et l'éternité de l'Etre, qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin.

Quant au culte, il consiste en prières récitées dans l'intérieur du temple au nom du roi, et surtout en processions. Dans les processions, que le roi est censé conduire, on porte les enseignes des dieux, on porte les coffres dans lesquels sont enfermées leurs statues, on porte les barques sacrées. Celles-ci sont ordinairement déposées dans le temple. Les jours de fêtes, on les y vient chercher. Au milieu s'élève, caché sous une voile, le coffre dans lequel est déposé l'emblème que personne ne doit voir. Les processions circulent habi-

tuellement dans le temple, le plus souvent elles montent sur les terrasses, quelquefois elles s'étendent dans l'enceinte à l'abri du regard des profanes, comme nous l'avons dit. En de rares circonstances, on voit les processions quitter la ville et se diriger, soit par le Nil, soit par un canal qu'on appelle le canal sacré, vers une autre ville plus ou moins éloignée. A côté de tous les temples est un lac. Il est très-vraisemblable que le lac devait jouer un rôle dans les processions et que les barques sacrées y étaient déposées, au moins pendant la durée des fêtes.

2° *Les Tombeaux.* Les tombeaux sont situés dans le désert ou dans le flanc d'une montagne plus ou moins éloignée du fleuve. Ainsi s'explique la conservation relative des tombeaux. Moins en vue que les maisons des villes et que les temples, ils ont été moins exposés qu'eux aux dévastations.

Quand il est complet, un tombeau se compose de trois parties (1). Il s'annonce de loin

(1) Nous ne comprenons pas dans cette descrip-

par un édicule qui s'élève dans la nécropole ; c'est la première partie. Un puits rectangulaire et vertical s'ouvre en quelque coin de l'édicule et conduit au caveau; c'est la seconde. La troisième partie est le caveau souterrain où les momies reposent.

L'édicule extérieur n'est pas toujours massif. On y trouve quelquefois une ou plusieurs chambres ; ces chambres sont ouvertes en tout temps et à tout le monde ; les parents du défunt s'y assemblent et y apportent les offrandes. On y trouve aussi le *serdab* , c'est-à-dire une sorte de corridor étroit ménagé dans l'épaisseur de la maçonnerie et muré après qu'on y a déposé des statues représentant le défunt. Il est bien entendu que cet endroit mystérieux et inaccessible est toujours fermé (1).

tion les tombeaux des rois, à Bab-el-Molouk, qui sont conçus sur un autre plan.

(1) Quand le tombeau est creusé dans la montagne, comme à Béni-Hassan, il a toujours ses trois parties. La première chambre où l'on entre, tient lieu d'édicule extérieur. Le puits est dans un coin de cette chambre.

Le puits ne se recommande à l'attention par aucune circonstance particulière. Selon les localités, sa profondeur varie ainsi que ses dimensions. Le plus souvent, quand la momie est en place, il est bouché soit par une pierre qui en cache l'orifice, soit par des matériaux de toute sorte qu'on y entasse. Pour y descendre, il faut des cordes.

Le caveau est creusé dans le roc et disposé de telle façon que le sarcophage est placé dans la verticale de la chambre principale de l'édicule, celle où s'assemblent les survivants.

Le visiteur qui va voir les tombeaux de Saqqarah, de Béni-Hassan, de Qournah, d'El-Kab, est donc averti. La chambre dans laquelle il entrera, qu'elle soit bâtie ou creusée daus le roc, est la chambre accessible réservée aux parents. Le caveau et les momies sont sous terre. On y arrive par un étroit conduit que nous appelons un puits.

Quant à la décoration des tombeaux, elle obéit à des lois qui varient selon les époques et selon la partie du tombeau qu'il faut

décorer. Le puits, le caveau, le *serdab* sont sans inscriptions. Les sarcophages de pierre, les cercueils de momies sont souvent ornés d'une quantité considérable de textes entremêlés de tableaux. Tout le luxe de la décoration est réservé pour les chambres de l'édicule extérieur.

Quand il s'agit des tombeaux de l'Ancien-Empire, le sens de cette décoration n'est pas facile à préciser. Le défunt est évidemment chez lui. Il pêche, il chasse, ses serviteurs lui apportent le produit de ses terres, on danse devant lui, ses femmes, ses enfants sont à ses côtés, etc. Mais a-t-on voulu représenter le mort encore sur cette terre et les représentations gravées sur les murs de son tombeau ont-elles pour objet de conserver le souvenir de ce qu'il fut de son vivant ? ou bien est-il dans l'autre monde et, selon les promesses assez naïves faites aux Égyptiens, va-t-il continuer dans cet autre monde la vie qu'il a menée dans celui-ci ? Ce n'est pas le moment de discuter cette question. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les promesses dont

nous venons de parler sont réelles. Le défunt revivra dans la plénitude de tous ses organes. Il aura les mêmes besoins. Il se livrera aux mêmes travaux. Sa famille, ses serviteurs seront de nouveau à ses côtés. Seulement il ne connaîtra pas la douleur, et il n'aura plus l'appréhension de la mort. Telle serait l'idée fondamentale qui a présidé à la décoration des tombeaux sous l'Ancien-Empire.

Plus tard la décoration change de caractère. Cette immortalité qui lui est promise, le défunt doit prouver qu'il l'a gagnée, qu'il l'a méritée. Le voyage de l'âme dans les régions souterraines, les épreuves auxquelles elle est soumise, son jugement, sont les sujets qui ornent les parois des chambres de l'édicule extérieur. Là plus de scènes variées de chasse et de pêche, plus de travaux des champs. Le sombre cortége des divinités infernales paraît.

On trouve à Saqqarah et à Béin-Hassan des modèles parfaits des chambres où le défunt est représenté menant dans l'autre monde cette vie de famille et cette vie des champs

que les Égyptiens regardaient comme le terme de la suprême félicité. C'est à Bab-el-Molouk et dans le tombeau de Séti I[er] qu'est le type des tombeaux de la deuxième espèce (1).

3° *La Pierre de Rosette.* La Pierre de Rosette ouvre la série des monuments conservés dans les Musées dont il nous paraît indispensable qu'un visiteur des antiquités de la Haute-Égypte ait une connaissance préalable.

La Pierre de Rosette est un fragment de stèle (2) découvert il y a soixante-et-dix

(1) Pour plus de détails sur ces questions, on consultera *l'Avant-propos* placé en tête de la *Notice sommaire des Monuments exposés dans les galeries du Musée de Boulaq* qui se vend à la porte du Musée. Aux tombeaux de l'Ancien-Empire et à l'idée générale qui a présidé à leur décoration nous avons consacré un article spécial dans la *Revue Archéologique* des mois de janvier et février 1869 (Paris, librairie Didier, quai des Augustins).

(2) Ce mot est un des plus fréquemment employés dans l'archéologie égyptienne parce qu'il désigne des monuments qu'on rencontre par milliers. La stèle est une dalle rectangulaire, le plus souvent

ans en creusant des retranchements autour de la ville de ce nom. On y lit la copie d'un décret rendu par les prêtres de l'Égypte, réunis à Memphis, en l'honneur de Ptolémée Epiphane. Le décret est gravé sur la pierre en trois langues, ou plutôt en trois écritures. La première est l'écriture hiéroglyphique qui est la grande écriture des monuments. La seconde est l'écriture démotique, à l'usage du peuple. La troisième est l'écriture grecque. Mais le texte en écriture grecque est la traduction des deux premières. Jusqu'alors les hiéroglyphes étaient restés pour la science un mystère impénétrable. Un coin du voile allait donc pouvoir être levé. En procédant du connu à l'inconnu, on allait donc saisir tout au moins le sens de cette mystérieuse écriture qui a si longtemps défié les efforts de

arrondie par en haut. Les Égyptiens l'ont mise en usage pour y graver des inscriptions de tout genre. Les stèles ne sont le plus souvent que des épitaphes ; on les employait cependant pour transcrire des textes qu'on voulait conserver, comme le décret gravé sur la stèle qu'on appelle la Pierre de Rosette.

la science. Bien des érudits s'y essayèrent. Champollion seul y réussit (1). Telle est la Pierre de Rosette. Elle a été l'instrument de l'une des plus grandes découvertes dont s'honore notre XIXme siècle.

4° *Le Rituel.* Le Rituel est un livre sacré dont on déposait des exemplaires plus ou moins complets à côté des momies. On y trouve une série de chapitres relatifs au voyage de l'âme dans le monde souterrain et à son entrée dans la pure région des esprits. C'est le Rituel surtout qu'il faut consulter pour avoir une idée des croyances égyptiennes sur les destinées de l'homme après sa mort. Le Rituel a été l'objet de nombreux travaux partiels dans les diverses revues scientifiques. M. S. Birch en a publié une traduction complète dans le cinquième volume de l'ouvrage

(1) Nous avons résumé aussi brièvement que possible le procédé suivi par Champollion dans la dernière partie de notre *Aperçu de l'Histoire d'Égypte.*

de M. Bunsen (1). Tous les Musées en possèdent plusieurs copies écrites sur papyrus.

5° *Le Papyrus royal de Turin.* Si le Papyrus royal de Turin n'était pas dans le plus pitoyable état de conservation, nous ne serions pas à tâtonner pour asseoir la première moitié de l'histoire d'Égypte sur sa base définitive, et Manéthon lui-même serait dépassé. Le Papyrus royal de Turin est, en effet, une liste complète des rois qni ont successivement régné sur l'Égypte depuis le fondateur de la monarchie jusqu'à une époque inconnue, mais qui ne dépasse pas le commencement de la XVIII[e] dynastie ; comme dans les listes de Manéthon, le règne des dieux précède le règne des rois. Sans entrer dans plus de détails, on voit l'immense intérêt qui s'attache à ce document. Il a malheureusement subi des mutilations telles, qu'à part quatre ou cinq fragmeuts (il y en a cent soixante-quatre) on ne sait comment rajuster

(1) *Egypt's place in universal history*, traduit de l'allemand par M. Cottrel, Londres, 1867.

ce qui nous en reste. Le Papyrus royal de Turin a ainsi perdu la plus grande part de son autorité et c'est tout au plus s'il compte aujourd'hui parmi les textes sur lesquels une critique tant soit peu sévère peut s'appuyer.

6° *La Salle des Ancêtres.* La Salle des Ancêtres est une petite chambre du temple de Karnak construite et décorée par Thoutmès III ; elle est maintenant à la bibliothèque nationale de Paris. Sur les parois de cette chambre Thoutmès est représenté adressant ses hommages à soixante rois rangés devant lui. Le nombre des prédécesseurs de Thoutmès étant beaucoup plus considérable, on voit que la liste de Karnak n'est qu'un extrait ou un choix fait d'après des motifs que nous ne connaissons pas parmi les souverains qui ont occupé le trône avant Thoutmès. Si encore ces souverains se présentaient sur les parois de la chambre dans leur ordre chronologique, la science retirerait quelque profit du monument où ils sont figurés. Mais si le côté droit de la chambre offre quelque appa-

rence d'ordre, il n'en est pas de même du côté gauche où les rois de la XVIIme dynastie, par exemple, sont rangés pêle-mêle avec les rois de la XIIme. Nous avons donc dans la Salle des Ancêtres de Karnak un monument dont, en apparence, le crédit est très-grand, mais qui, en réalité, a jusqu'ici très-peu aidé aux progrès sérieux de la science.

7° *La Table d'Abydos.* On en connait deux exemplaires. Le premier, assez mutilé, est au Musée Britannique ; il appartient au règne de Ramsès II et provient du petit temple d'Abydos. Le second est dans un parfait état de conservation ; il est du règne de Séti, le père de Ramsès ; c'est dans le grand temple (où il est encore) que nous l'avons découvert. Sur les deux exemplaires les listes sont identiques.

La Table d'Abydos est, comme la Salle des Ancêtres, un tableau d'adoration ; les personnages auxquels l'adoration est faite sont des rois. Ils sont ici au nombre de soixante et seize. L'extrait est par conséquent plus considérable qu'à Karnak.

Mais ce qui donne à la Table d'Abydos un intérêt exceptionnel, c'est que les rois y sont rangés dans leur ordre chronologique. Notre premier et notre principal guide dans le travail patient de la reconstruction de l'histoire d'Égypte est encore jusqu'à présent Manéthon. Mais quelle confiance mérite Manéthon ? Dans les rares points de contact que ses listes ont avec les listes, à la vérité très-imparfaites, d'Hérodote et de Diodore, Manéthon est en désaccord avec les deux historiens que nous venons de nommer; de quel côté est l'erreur ? Faut-il ne pas compter sur Manéthon, ou faut-il compter sur lui ? Les monuments, juges suprêmes dont nous devons toujours respecter la décision, se prononcent-ils pour ou contre Manéthon ? Les rois de la Table d'Abydos, par exemple, sont-ils au même rang chronologique que les mêmes rois dans Manéthon ? On voit l'intérêt de la liste découverte à Abydos. Moins étendue que les listes du prêtre égyptien, elle les consolide pourtant en nous montrant que les deux listes marchent sur deux lignes parallèles. Mané-

thon sort donc vainqueur de cette épreuve et son crédit s'en accroît.

8° *La Table de Saqqarah.* Autre liste de rois, au nombre de cinquante-huit. Cette fois ce n'est pas un roi qui fait une offrande devant ses prédécesseurs; l'adoration est faite par le fonctionnaire dans le tombeau duquel la table a été trouvée. Dans les croyances égyptiennes, quand le mort réputé juste jouira de la vie éternelle, il sera admis, comme récompense, dans la société des rois. C'est là le point de départ du tableau qui occupe le monument connu sous le nom de Table de Saqqarah. Le mort a subi la dernière épreuve; certains rois choisis parmi ceux qui ont régné successivement sur l'Égypte l'accueillent au milieu d'eux.

La Table de Saqqarah joint son autorité à celle de la Table d'Abydos pour augmenter notre confiance en Manéthon. Les rois que les deux listes nomment sont ceux que Manéthon nomme également. Les dynasties qui sont omises dans Manéthon comme

moins illustres sont celles que les deux listes passent sous silence.

Il nous faudrait énumérer bien d'autres monuments si nous voulions faire connaître tous ceux qui ont leur utilité dans le travail de reconstruction tenté en ce moment par les égyptologues. Mais il suffit au but que nous voulons atteindre d'avoir appelé l'attention sur les principaux, ou du moins sur ceux dont il est le plus souvent question. D'ailleurs, au point où les études égyptiennes sont arrivées, il n'est plus un monument qui n'ait son importance. Quand on essaie de réédifier avec ses propres matériaux un édifice tombé, le moindre fragment retrouvé et remis en place, aide à la solidité de l'ensemble.

B. **Manéthon.** — Manéthon est un prêtre égyptien qui vivait sous Ptolémée Philadelphe (1) et qui avait écrit en grec une histoire d'Egypte, dans laquelle il avait intercalé une

(1) Vers l'an 263 avant J.-C.

liste de tous les rois qui ont régné sur les bords du Nil, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête d'Alexandre. Cette histoire est perdue. Mais les listes sont conservées dans l'ouvrage de George le Syncelle, historien byzantin du VIIIme Siècle, qui les avait empruntées à la *Chronique* d'Eusèbe et à la *Chronographie* de l'Africain.

Après ce que nous avons dit, nous avons à peine besoin de revenir sur les listes de Manéthon, pour montrer de quelle importance elles sont pour nous. A la rigueur nous pouvons ne pas accorder une confiance trop absolue aux chiffres qui expriment la durée des règnes et la durée des dynasties, chiffres remaniés par les auteurs chrétiens qui les ont copiés dans l'ouvrage original ; à la rigueur encore, on peut supposer que les noms de quelques rois sont altérés ou intervertis. Mais supposons les listes de Manéthon perdues. Cette précieuse division en dynasties, par qui la connaîtrions-nous, et comment même pourrions-nous savoir qu'elle a existé ? Les noms royaux révélés par les inscriptions

hiéroglyphiques deviennent tous les jours de plus en plus nombreux ; comment saurions-nous les classer d'une manière à peu près satisfaisante sans les listes de Manéthon ? Les listes de Manéthon n'ont-elles pas cet avantage, qu'on n'apprécie jamais assez, de nous montrer tout au moins une direction à suivre ?

Parmi les sources de l'histoire d'Égypte, le Papyrus royal de Turin, s'il était complet, pourrait seul le disputer à Manéthon en importance.

C. **Historiens classiques.** — Les personnes qui ne veulent pas faire une étude approfondie de l'égyptologie peuvent se contenter de lire le deuxième livre d'Hérodote, le premier livre de Diodore, le dix-septième livre de Strabon, le *Traité d'Isis et d'Osiris* attribué à Plutarque.

Nous n'aurions que les livres d'Hérodote et de Diodore pour nous guider dans l'étude de l'Égypte ancienne, que nous nous formerions certainement une idée bien imparfaite

de ce pays. Toutes les notions chronologiques y sont bouleversées (1). On y lit des contes aussi ridicules qu'absurdes. Il faut lire les histoires d'Égypte écrites avant la découverte de Champollion, pour voir dans quelle fausse route ces deux écrivains engageraient la science si l'on s'en rapportait uniquement à eux.

Strabon mérite plus de créance. Sa *Géographie* contient d'excellents renseignements qui n'ont que le désavantage d'être un peu courts.

Quel que soit l'auteur du *Traité d'Isis et d'Osiris*, on ne peut aborder l'étude de la religion égyptienne sans s'être bien pénétré de ce livre. Des emprunts sont faits avec discernement à des sources vraiment égyptiennes. Dans ce monde que nous habitons, le bien est sans cesse en lutte avec le mal, le mensonge avec la vérité, les ténèbres avec la lumière, la vie avec la mort Osiris est

(1) Hérodote place les Pyramides après Ramsès. C'est comme si on mettait Louis XIV avant Charlemagne.

une des personnifications de cet éternel antagonisme des deux principes opposés. Un moment terrassé par Typhon, le principe du mal, Osiris meurt, mais il ressuscite pour succomber encore. De ce dualisme et des explications diverses qu'on en donne, le pseudo-Plutarque a fait le thème de son excellent *Traité*.

III. — Histoire.

L'histoire d'Égypte commence à Ménès, le fondateur de la monarchie ; elle finit à Théodose et au décret de cet empereur qui abolit définitivement la religion égyptienne. (1).

Pendant cette longue durée, l'Egypte n'est pas toujours maîtresse d'elle-même. Elle a été conquise par les Pasteurs, horde de barbares venus de l'Asie, par les Éthiopiens, par les Grecs, par les Romains, sans compter des invasions partielles de peuples libyques et arabes. Mais tous ces conquérants, sans en excepter même les Pasteurs, ont

(1) An 381 de notre ère.

adopté, en Egypte, la religion, les arts, la langue, les coutumes des vaincus, et leurs noms figurent dans le canon officiel des rois du pays.

Pour établir l'ordre dans l'interminable série de rois qui ont régné de Ménès à Théodose, on a coutume de les diviser, à l'exemple de Manéthon, en familles royales ou *dynasties*, et ces dynasties sont à leur tour distinguées entre elles, tantôt par le nom du peuple étranger qui lui a donné ses rois, tantôt par le nom de la ville qui de leur temps était capitale. Ainsi il y a la dynastie Grecque, Memphite, Thébaine, etc. De Ménès à Théodose, on en compte trente-quatre.

Une autre division plus large a été faite. Prenant en considération certains événements importants, certaines modifications apportées dans l'économie générale du royaume, on a partagé toute l'histoire d'Égypte en quatre tronçons.

1° Le premier comprend les dix premières dynasties et s'appelle l'*Ancien-Empire*. L'Ancien-Empire est si prodigieusement

éloigné de nous qu'il se perd littéralement dans la nuit des temps. Quand l'Ancien-Empire finit, Abraham n'est pas encore né. L'Ancien-Empire est tout entier dans la IVme dynastie, la Vme et une partie de la VIme; avant et après, tout est confusion ou plutôt ténèbres. C'est l'âge des Pyramides. Chose remarquable, l'art de la statuaire et de la gravure en relief monte, sous l'Ancien-Empire, à une hauteur qu'il n'atteindra plus.

2° Le second comprend les siècles qui s'étendent entre la XIme dynastie et la XVIIIme. C'est le *Moyen-Empire*. Le Moyen-Empire existe déjà depuis quelque temps quand Abraham paraît. Joseph est ministre du dernier roi du Moyen-Empire. Du Moyen-Empire il ne faut d'ailleurs retenir que la XIIme dynastie et les Pasteurs. La XIIme dynastie est célèbre par les tombes de Béni-Hassan. Quant aux Pasteurs (ou Hycsos), ils donnent leur nom à la période la plus douloureuse que l'Égypte ait traversée, celle qui vit pendant 511 ans l'unité nationale

rompue, et des envahisseurs asiatiques régner en maîtres sur les plus florissantes provinces du royaume.

3° Le troisième tronçon est ce qu'on appelle le *Nouvel-Empire*. Il commence à la XVIIIme dynastie et finit à Alexandre. L'époque la plus brillante du Nouvel-Empire, celle dont on rencontre, dans un voyage sur le Nil, les plus fréquents et les plus glorieux souvenirs, correspond à la XVIIIme dynastie, à la XIXme et aussi à la XXme. C'est l'âge des Thoutmès, des Aménophis, des Ramsès. C'est aussi l'époque de Moïse (XIXme dynastie) Mais ce rôle brillant ne se soutient pas, et quand Sésac (XXIIme dynastie) prend Jérusalem, la décadence a déjà commencé pour l'Egypte.

4° Enfin le quatrième tronçon, que l'on appelle du nom général de *Basses-Epoques*, comprend la dynastie grecque dont Alexandre est le fondateur, et celle des Empereurs de Rôme, rois d'Egypte au même titre que Cambyse et Darius. L'histoire de cette époque, tout entière dans de stériles com-

pétitions au trône, ne possède qu'un faible intérêt. Mais le visiteur de la Haute-Egypte doit s'en occuper parce que les temples de Philæ, d'Edfou, d'Ombos, de Dendérah, d'Esneh, c'est-à-dire les monuments les plus complets que nous possédions du culte égyptien, appartiennent aux *Basses-Epoques.*

Une première division des rois d'Égypte en *dynasties* sur le type fourni par Manéthon, une autre division des dynasties en *Ancien-Empire, Moyen-Empire, Nouvel-Empire* et *Basses-Époques,* tel est donc le point de départ de toutes les études sur l'histoire d'Égypte, et par conséquent le point de départ du classement de tous les temples que le visiteur va rencontrer dans un voyage sur les bords du Nil.

Il est évident qu'une histoire d'Égypte trouverait bien ici sa place et serait la meilleure préparation au voyage. Mais nous ne pourrions, sans sortir des limites qui nous sont tracées, faire passer sous les yeux du lecteur, même aussi sommairement que possible, le récit des événements qui ont assuré

à l'Égypte une influence si considérable sur les destinées du monde ancien. Il y a quelques années, nous avons écrit pour les écoles égyptiennes un petit *Aperçu de l'Histoire d'Égypte*. Ceux qui ne voudront pas approfondir le sujet, ou se contenter de vues générales, y auront recours. Si on désire plus de détails et un tableau tracé par une main autorisée, on consultera l'*Histoire* de M. Brugsch (1).

IV. — Chronologie.

Aucun peuple ne surpasse en antiquité le peuple égyptien. Les monuments préhistoriques nous font remonter bien certainement à des époques que les plus vieux monuments égyptiens sont loin d'atteindre. Mais, comme monuments dus à une civilisation déjà raffi-

(1) *Histoire d'Égypte dès les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours*, 1re partie comprenant l'*Égypte sous les rois indigènes*, Leipzig, librairie Hinrichs, 1859. Voyez aussi le résumé de M. François Lenormant dans le *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient*, T. Ier, p. 328 et suiv., Paris, A. Lévy, 1869.

née, c'est en Égypte qu'il faut chercher les plus anciens que la main de l'homme puisse toucher. En ce point se vérifiera peut-être un jour ce célèbre passage de Platon. Il s'agit de la musique et des divertissements « que l'on tient des Muses. » Clinias demande : « Comment les choses sont-elles « réglées à cet égard en Égypte ? L'Athénien répond : « D'une manière dont le récit « va vous surprendre : Il y a longtemps, à ce « qu'il parait, qu'on a reconnu chez les « Égyptiens la vérité de ce que nous disons « ici : que, dans chaque état, la jeunesse « ne doit s'exercer habituellement qu'à ce « qu'il y a de plus parfait en figure et en « mélodie. C'est pourquoi, après en avoir « choisi et déterminé les modèles, on les « expose dans les temples ; et il est défendu « aux peintres et aux artistes, qui font des « figures et d'autres ouvrages semblables, « de rien innover, ni de s'écarter en rien de « ce qui a été réglé par les lois du pays ; la « même chose a lieu en tout ce qui appar- « tient à la musique. Et si on veut y pren-

« dre garde, on trouvera chez eux des ouvra-
« ges de peinture ou de sculpture faits
« depuis dix mille ans (quand je dis dix
« mille ans, ce n'est pour ainsi dire, mais à
« la lettre), qui ne sont ici moins beaux
« que ceux d'aujourd'hui, et qui ont été
« travaillés sur les mêmes règles (1).

Mais autant on peut regarder comme probable que les traditions qui accordent à l'Egypte une prodigieuse antiquité ne sont pas vaines, autant il est difficile de démontrer scientifiquement la preuve de cette antiquité. Des mentions d'éclipses et d'autres phénomènes astronomiques, qui jusqu'à présent font défaut, nous permettraient seules d'y arriver.

En attendant, nous n'avons pas d'autres ressources que les listes de Manéthon et les chiffres placés à côté de ces listes. Malheu-

(1) N'oublions pas qu'avant Ménès l'Égypte était divisée en petits royaumes indépendants que Ménès réunit le premier sous un sceptre unique. Il n'est pas impossible que des monuments de cette antique période de l'histoire égyptienne subsistent encore.

reusement tout semble ici plongé dans un affreux désordre. Non seulement les chiffres tirés de Manéthon ne s'accordent pas dans les extraits de l'Africain et d'Eusèbe, mais nous possédons de la *Chronique* d'Eusèbe deux versions dont les chiffres ne s'accordent pas entre eux. D'un autre côté il arrive trop souvent que les monuments hiéroglyphiques nous livrent des dates qui contredisent la durée assignée à certains règnes par l'historien national. On voit par là à combien de chances d'erreur nous sommes exposés quand nous voulons, par exemple, donner une date à la fondation de la monarchie égyptienne.

Il faut considérer cependant que Manéthon, prêtre égyptien écrivant l'histoire de son pays d'après les archives des temples, est après tout une autorité considérable. En vain dira-t-on que plusieurs des dynasties qu'il enregistre comme successives ont été collatérales. Si le fait était prouvé, évidemment il faudrait retrancher du total toute la durée des dynasties qui sont ainsi venues se

greffer comme des branches sur le tronc principal. Mais le système des dynasties simultanées n'a pour lui jusqu'à présent aucune preuve vraiment sérieuse. Tout au contraire, il parait certain que Manéthon a su qu'à diverses époques l'Égypte a été gouvernée à la fois par plusieurs dynasties, mais ces dynasties, en vertu des moyens de contrôle dont il disposait, ont été déjà éliminées de son œuvre. Telles qu'elles sont, les listes de Manéthon nous représentent donc la série vraie des familles royales qui se sont suivies sur le trône et qui ont été enregistrées successivement comme officielles dans le canon des rois. Les chiffres à la vérité ont subi des altérations incontestables. Mais si on considère que ces chiffres nous sont présentés par des écrivains chrétiens qui avaient un évident intérêt à les raccourcir, on verra qu'en définitive, loin d'y voir des totaux exagérés, ce sont plutôt comme des totaux systématiquement tronqués qu'en bonne critique nous devons les recevoir.

L'autorité de Manéthon comme chrono-

logie reste donc entière, mais à la condition de ne prendre les chiffres qui nous sont donnés que comme des à peu près. Certainement ces chiffres ne sont pas absolument exacts; il est difficile cependant de croire qu'ils ont été si radicalement altérés, qu'ils n'approchent pas plus ou moins de la vérité. En tous cas, plus nous remonterons à la source des altérations, plus nous serons entrainés à admettre que si les listes nous étaient arrivées telles qu'elles sont sorties des mains de Manéthon, c'est à une somme d'années plus considérable encore que nous arriverions.

On voit par là sous quelle réserve nous présentons le tableau suivant des dynasties égyptiennes. Il est presque inutile d'ajouter que nous n'admettons pas les dynasties simultanées, que les dynasties sont ici présentées dans l'ordre même où on les trouve dans Manéthon, enfin que les chiffres sont, à une ou deux exceptions près, ceux qui ont été adoptés par l'historien national.

	Dynasties.	Capitales.	Durée.	Avant J.-C.
Ancien-Empire.	Ire	Thinis.	253 ans.	5004
	IIe	Thinis.	302 —	4751
	IIIe	Memphis.	214 —	4449
	IVe	Memphis.	284 —	4235
	Ve	Memphis.	248 —	3951
	VIe	Eléphantine.	203 —	3703
	VIIe	Memphis.	70 j.	»
	VIIIe	Memphis.	142 ans.	3500
	IXe	Héracléopolis.	109 —	3358
	Xe	Héracléopolis.	185 —	3249
Moyen-Empire.	XIe	Thèbes.	213 ans.	3064
	XIIe	Thèbes.		
	XIIIe	Thèbes.	453 —	2851
	XIVe	Xoïs.	184 —	2398
	XVe	(Pasteurs.)		
	XVIe	(Pasteurs.)	511 —	2214
	XVIIe	(Pasteurs.)		
Nouvel-Empire.	XVIIIe	Thèbes.	241 ans.	1703
	XIXe	Thèbes.	174 —	1462
	XXe	Thèbes.	178 —	1288
	XXIe	Tanis.	130 —	1110
	XXIIe	Bubastis.	170 —	980
	XXIIIe	Tanis.	89 —	810
	XXIVe	Saïs.	6 —	721
	XXVe	(Ethiopiens.)	50 —	715
	XXVIe	Saïs.	138 —	665
	XXVIIe	(Perses.)	121 —	527
	XXVIIIe	Saïs.	7 —	406
	XXIXe	Mendès.	21 —	399
	XXXe	Sébennytès.	38 —	378
	XXXIe	(Perses.)	8 —	340
Basses époques	XXXIIe	(Macédoniens.)	27 ans.	332
	XXXIIIe	(Grecs.)	275 —	305
	XXXIVe	(Romains.)	411 —	30

V. — Langue et Écriture.

A. La langue égyptienne n'est ni une langue sémitique, ni une langue indo-européenne. Elle appartient comme type principal à ce groupe de langues qu'on pourrait appeler langues chamitiques. La langue copte est cette même langue égyptienne telle qu'on la parlait au IIme ou au IIIme siècle de notre ère, en la faisant servir à exprimer des idées chrétiennes (1).

B. Les personnes qui, de bonne foi, croient que les hiéroglyphies sont des rébus et forment par leur réunion des espèces d'énigmes à deviner, sont encore très-nombreuses, et il faut avouer que cette erreur est entretenue par les écrivains les plus sérieux

(1) Il faut tenir compte de l'état dans lequel se trouvait la langue égyptienne quand elle devint la langue copte. Elle était déjà très-dégénérée et la langue copte représente la langue de l'écriture démotique plutôt que la langue des hiéroglyphes.

de la tradition classique. « La main droite « ouverte, avec les doigts étendus, dit Dio- « dore de Sicile, représente le besoin d'ac- « quérir ; la main gauche fermée, la con- « servation et la garde des biens. » — « Pour désigner la haine, dit Plutarque , ils « peignent un poisson. A Saïs, on avait « gravé dans le vestibule du temple de Miner- « ve un enfant, un vieillard, un épervier, « un hippopotame. C'était évidemment au- « tant de symboles qui voulaient dire : ô « vous qui arrivez à la vie, et vous qui êtes « près d'en sortir, Dieu hait l'impudence. « Ainsi l'enfant désigne la naissance, le « vieillard la mort, l'épervier la divinité, le « poisson la haine à cause de la mer, et l'hip- « popotame l'impudence. » — « Un vau- « tour signifie la nature, dit Ammien Mar- « cellin. Pourquoi ? parce qu'on enseigne « que parmi ces animaux il ne se trouve pas « de mâles. Un roi est représenté sous la « forme d'une abeille qui façonne le miel. « Pourquoi ? parce que le roi est le modéra- « teur de ses peuples, qu'il doit savoir rete-

« nir par la douceur en même temps qu'ai-
« guillonner (1). »

Mais la découverte de Champollion a fait justice de ces erreurs. L'écriture hiéroglyphique n'est pas une écriture énigmatique ;

(1) Tout n'est pas faux dans ces traditions. Un *poisson* se prononce *betu*, et *betu* signifie *le mal, le péché, l'abomination*. L'*abeille* se prononce *sekhet* et désigne la royauté sur la Basse-Égypte. Si le temple de Minerve à Saïs était de basse époque, il est certain que pour obéir à l'esprit maniéré du temps on a pu, excluant toute liaison grammaticale, écrire un *enfant*, un *vieillard*, un *épervier*, un *poisson*, un *hippopotame*, ce qu'on traduirait : ô « enfant, ô vieillard, la divinité a en abomination « le mal (l'hippopotame étant considéré comme « un animal typhonien). » A la rigueur, Diodore, Plutarque, Ammien Marcellin ne nous entrainent donc pas à leur suite dans une erreur absolue. Mais ce qui est faux, c'est le point de départ et la conclusion. De ce que les Égyptiens ont fait avec l'enfant, le vieillard, etc., un jeu d'esprit, il ne s'ensuit pas que cette sorte de jeu soit la règle de l'écriture hiéroglyphique. Les auteurs que nous venons de citer n'ont pas l'air de se douter que l'écriture hiéroglyphique puisse être alphabétique, et ils ont contribué à faire vivre cette erreur jusqu'à nos jours.

on la lit, on la prononce tout comme l'écriture hébraïque ou l'écriture syriaque; elle a son alphabet.

On se rappelle ce que nous avons dit plus haut de la Pierre de Rosette. Quand Champollion, étudiant la Pierre de Rosette, s'eperçut que les signes hiéroglyphiques qui y sont tracés appartiennent à un alphabet, il n'avait fait que la moitié du chemin. A quoi sert, en effet, de posséder l'alphabet d'une langue, si on ne sait pas ce que cette langue signifie ? Mais bientôt Champollion reconnut que les mots ainsi retrouvés faisaient du Copte. Toute l'importance de la découverte de Champollion est là. La langue copte n'est, en effet, une langue morte que parce qu'on ne la parle plus; mais elle vit dans les livres.

En somme l'écriture hiéroglyphique n'est pas un vain jeu d'esprit. Elle n'est ni plus compliquée, ni plus difficile à lire que d'autres. Du moment où on s'habitue à voir un *a* dans un aigle, un *b* dans la jambe humaine, un *c* dans le verrou, etc., on en vient facilement à bout. Ce qui, pendant des siècles, a détourné

l'attention de la vraie signification des hiéroglyphes, c'est précisément le choix un peu étrange des formes adoptées pour représenter des lettres de l'alphabet. *A priori*, tout le monde devait se figurer que ce singulier mélange de figures d'animaux et d'objets usuels ne pouvait servir à autre chose qu'à des symboles, et, le renom mystérieux de l'antique Egypte aidant, on était tout naturellement porté à croire que sous ces symboles les prêtres cachaient leurs mystères. Aujourd'hui le voile est déchiré, et l'écriture hiéroglyphique est une écriture qui n'est pas beaucoup plus difficile à lire que les autres.

Vu la nature des signes qui la composent, l'écriture hiéroglyphique peut être disposée indifféremment en colonnes verticales ou en colonnes horizontales. Quand on étudie un texte hiéroglyphique, on remarque facilement que toutes les têtes d'animaux ou d'hommes sont tournées du même côté. Le côté vers lequel les têtes sont tournées, est le côté où commence l'inscription. Il s'ensuit qu'à la volonté du scribe l'écriture hiéroglyphique

peut être disposée de manière à être lue de gauche à droite, ou de manière à être lue de droite à gauche (1).

Dans une inscription hiéroglyphique on distingue les signes qui doivent être prononcés et les signes qui ne doivent pas être prononcés.

Les premiers sont de beaucoup les plus nombreux. On y comprend en premier lieu les signes purement alphabétiques ; l'alphabet est de vingt-quatre lettres ; seulement il y a plusieurs formes pour l'*a*, plusieurs formes pour le *b*, etc., etc. On y comprend en second lieu les signes syllabiques ; ainsi l'échiquier se prononce à lui seul *men*, le vase debout se prononce *hes*, le cœur se prononce *het*, etc. On y comprend en troisième lieu les

(1) L'écriture *hiératique* et l'écriture *démotique* sont des écritures rapides, dérivées à des degrés divers de l'écriture hiéroglyphique. On ne les emploie guère que pour les papyrus. Cependant on trouvera à Gebel-Silsileh d'excellents spécimens de la première de ces écritures. A Philæ sont des proscynèmes assez nombreux, gravés sur les murs du temple en écriture démotique.

signes idéographiques : on écrit un lion pour un *lion,* un cheval pour un *cheval,* etc. On y comprend en quatrième lieu les signes symboliques, c'est-à-dire détournés de leur vrai sens pour désigner symboliquement une idée ; ainsi le vautour signifie *mère,* la coudée signifie *justice,* etc.

Les signes qu'on ne doit pas prononcer sont les signes explétifs, destinés à appeler l'attention du lecteur sur la lecture ou la signification du mot qu'ils accompagnent. Parmi les signes qu'on ne prononce pas, se range aussi la classe très-nombreuse des signes que Champollion a appelés des *déterminatifs.* Ainsi, après tous les noms de quadrupèdes, le scribe trace *une queue de quadrupède ;* tous les mots qui ont rapport à la parole, à la pensée, à l'amour, à tout ce qui tient à un mouvement de l'âme, peuvent être suivis de l'*homme portant la main à la bouche ;* l'*homme accroupi levant un bras* détermine les noms propres, etc., etc. L'homme accroupi, l'homme portant la main à la bouche, la queue du quadrupède ne se pro-

noncent pas ; mais la présence de ces signes avertit que les mots qui précèdent sont un nom propre, un mot en rapport avec l'âme, un nom de quadrupède, etc., etc.

Tel est, dans ses organes principaux, le mécanisme de l'écriture hiéroglyphique. A première vue on le trouve compliqué. Mais l'usage des déterminatifs aide puissamment à sa clarté, et si obscur, si mystérieux que paraisse un texte hiéroglyphique, il est certain qu'il n'y a pas plus de difficulté à le comprendre qu'à comprendre un texte hébreu, et que, comme effort d'esprit à faire, il en faut infiniment moins que pour arriver à traduire un texte chinois.

VI. — Religion.

Un auteur de la fin du IIIme Siècle, Jamblique, présente les Égyptiens comme croyant à un dieu unique, universel, incréé. S'étant produit lui-même, il n'a pas de commencement. Il est antérieur à tout ce qui existe. Puis Jamblique ajoute qu'au dessous de ce dieu

suprême, sont rangés d'autres dieux qui expriment ses attributs divinisés. Ainsi Ammon est cette force cachée dans la nature qui amène toutes choses à la vie. L'esprit intelligent qui résume toutes les intelligences, c'est Imouthès. Phtah est le démiurge qui accomplit toutes choses avec art et vérité. Osiris est le dieu bon et bienfaisant. Si Jamblique est l'écho fidèle des traditions égyptiennes, il faudrait donc penser qu'un monothéisme particulier, détourné de sa voie par la croyance à des dieux subalternes personnifiant les qualités de l'Être, a été le fondement de la religion de l'Égypte.

Les monuments, de leur côté, laissent apercevoir quelques traces de cette croyance. A Tell-Amarna, Aten est souvent nommé le dieu Un. A Thèbes, à Memphis, Ammon et Phtah sont revêtus des attributs du dieu suprême. Ammon est son propre père à lui-même. Il est le dieu générateur dès le commencement, l'Être double, à la fois père et mère et existant dès l'éternité.

Sur cette base s'élevait tout l'édifice de la

religion égyptienne. Au seul initié du sanctuaire, on réservait sans doute la connaissance du dieu abstrait, du dieu caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence. Mais à l'adoration moins épurée du peuple, au peuple qui a besoin d'un dieu en quelque sorte palpable et tangible, on offrait les images des divinités gravées sur les murs des temples. Voilà les idées qui sont acceptées jusqu'à présent dans la science, et le passage classique sur lequel tout repose est le passage de Jamblique.

Malheureusement plus on étudie la religion égyptienne, plus le doute s'accroit sur le caractère qu'il faut lui attribuer définitivement. Une source extraordinairement féconde de matériaux vient d'être mise à notre disposition par le déblaiement des temples de Dendérah et d'Edfou. D'une extrémité à l'autre ces temples sont couverts de légendes et se présentent avec toutes les apparences de deux livres qui traitent *ex-professo* de la religion en général, et en particulier des dieux auxquels ces temples sont dédiés. Mais

ni dans ces temples, ni dans ceux qui nous sont connus depuis longtemps, n'apparaît le dieu unique de Jamblique. Si Ammon est à Thèbes « le premier du premier », si Phtah est à Memphis le père des êtres, sans commencement ni fin, c'est que tous les dieux égyptiens sont revêtus séparément des attributs de l'Être. En d'autres termes, on trouvera partout des dieux qui sont immortels et incréés; mais on ne trouvera nulle part le Dieu unique, invisible, sans nom et sans forme qui plane au sommet le plus élevé du panthéon égyptien. Le temple de Dendérah aujourd'hui exploré dans la plus cachée de ses inscriptions n'en fournit certainement aucune trace. Ce qui semblerait plutôt ressortir de l'étude de ce temple, c'est que chez les Égyptiens, l'univers était Dieu lui-même et que le panthéisme formait la base de la religion. Nous serions donc porté à modifier dans ce sens les idées générales que nous avons émises dans la *Notice du Musée* (4e édition, p. 20). « La théologie des Égyp-
« tiens, chez qui Orphée a puisé la sienne,

« dit Eusèbe dans sa *Préparation Évan-*
« *gélique*, reconnaissait que l'univers est
« Dieu formé de plusieurs dieux qui compo-
« sent ses parties. » Au passage de Jamblique il faudrait ainsi substituer, comme autorité classique, le passage d'Eusèbe.

Quoi qu'il en soit et quel que soit le point de vue sous lequel on doit considérer les dieux égyptiens, ces dieux ne recevaient pas dans toute l'Égypte un culte égal. Ammon régnait à Thèbes, Phtah à Memphis, Chnouphis à Eléphantine, Horus à Edfou, Hathor à Dendérah, Neith à Saïs, Soutekh à Tanis. L'Égypte était ainsi divisée en districts religieux comme elle était divisée en districts géographiques ; chacun de ces districts avait son culte local, et les dieux se partageaient ainsi le gouvernement religieux du pays. Une exception était faite cependant en faveur d'Osiris. Dieu du monde des âmes, Osiris était le dieu universel et régnait également sur toutes les parties de l'Égypte.

VII. — Généralités.

A. La décoration des temples comporte quelques éclaircissements auxquels nous donnerons place ici.

On sait déjà que la décoration des temples est formée de tableaux[1], que ces tableaux sont rangés côte à côte et sur plusieurs étages superposés, de manière à couvrir symétriquement de haut en bas les parois des chambres. On sait encore que tous les tableaux sont composés sur un plan uniforme. Le roi est d'un côté, la divinité de l'autre. Les textes qui accompagnent les tableaux sont aussi rédigés sur un même plan. Du côté du roi, ses noms, quelques titres en rapport avec l'offrande faite, en outre les paroles que le roi est censé prononcer ; du côté de la divinité, ses noms, ses titres, et une réponse où des dons sont concédés en rapport avec l'offrande. Pour donner une idée générale des tableaux comme disposition et comme rédaction, nous choisirons, pour le décrire, tout le

registre inférieur de l'une des parois du corridor R dans le temple de Dendérah (1).

1er *tableau.* Le roi offre à la déesse Hathor le vase qui sert dans les hiéroglyphes à écrire le mot *cœur*. Comme témoignage de sa satisfaction, la déesse promet au roi toute espèce de bonheur et de joie.

2me *tableau.* Hathor et Horus d'Edfou sont debout à l'une des extrémités du tableau. A l'autre extrémité le roi fait l'offrande des deux sistres, emblèmes qui représentent plus particulièrement dans le temple le mal vaincu et par déduction la joie. « Que tu sois aimé « par les femmes, répond Hathor, faisant « allusion à celui des deux sistres qui exprime la joie, que tu sois agréable à leurs « maris. » Horus, de son côté, répond à l'offrande de l'autre sistre : « Que l'Égypte « marche selon ta volonté ; que tu foules « aux pieds les contrées étrangères. »

(1) Côté nord du corridor, registre inférieur à gauche en entrant.

3me *tableau*. Le roi offre l'encens et une libation à Osiris-Onnophris et à Isis « pour « emplir leurs narines divines des parfums « de l'encens et rafraîchir leur cœur par « l'eau du nouveau Nil. » En échange, Osiris promet au roi une inondation favorable, pendant qu'Isis lui assure une longue domination sur l'Arabie et les autres pays qui produisent l'encens.

4me *tableau*. Le roi offre deux vases remplis de vin à Hathor et à un dieu qui paraît être Horus. Hathor lui promet les régions qui produisent les meilleurs raisins, c'est-à-dire *Kenemen, T'est'es et Neham*. Horus promet des vins jusqu'à satiété.

5me *tableau*. En même temps qu'il lui offre des fleurs, le roi s'adresse en ces termes à la déesse Hathor : « Je t'apporte des bouquets « de fleurs de toute sorte, pour que tu embel- « lisses ta tête de leurs couleurs. » Dans sa réponse la déesse promet au roi que, sous son règne, la terre sera égayée par une verdure florissante.

6me *tableau.* Offrande de l'hiéroglyphe qui exprime les champs à Hathor et à son fils Hor-sam-to. Le dieu Ahi, dédoublement de la personne du roi considéré comme troisième personne de la triade, est devant Hathor. Les dons concédés au roi sont le blé par quantités immenses et en général toute espèce de céréales.

7me *tableau.* Le roi et la reine offrent les deux sistres à Isis et à Ahi pour solliciter la faveur de ces divinités. Isis accorde au roi l'amour de ses sujets.

8me *tableau.* Le roi est en présence d'Isis et d'Hor-sam-to. Il fait une offrande générale de victuailles, de fleurs, de fruits, de pains. Réponse d'Isis : « Je t'accorde tout ce qui « est dans le ciel, tout ce que produit la « terre, tout ce qu'amène le Nil. » Réponse d'Hor-sam-to : « Je t'accorde tout ce qui « émane des rayons solaires pour emplir ta « demeure de vivres. »

Le visiteur n'a plus maintenant à hésiter.

En entrant dans l'intérieur d'un temple, il est certain que ce qu'il y rencontrera ce sont des tableaux, et que dans ces tableaux il trouvera invariablement une offrande d'un côté, un don concédé de l'autre, le tout exprimé en une sorte de dialogue entre les personnages que le tableau représente.

B. Quand on visite un temple égyptien, on s'habitue facilement à voir dans les chambres et sur les tableaux qui les décorent, les chapitres et les pages d'un même livre conçu d'un seul jet et se développant sur les murailles du temple, depuis la porte d'entrée jusqu'au fond du sanctuaire. Le roi adorant et pendant son adoration développant une idée commune à tout le temple, tel serait alors le fond de la décoration du monument.

Dans les temples d'origine pharaonique (Karnak, Louqsor, Medinet-Abou, Abydos, etc.,), cette règle n'a en général aucune application. La décoration est vague. Le roi adore la divinité du lieu. Mais le tableau n'a aucune raison d'être à une place plutôt qu'à une autre, ou pour mieux dire on trouve à

l'entrée du temple des tableaux qu'on transporterait tout aussi bien au fond sans nuire à la clarté de l'ensemble (1).

Mais les temples d'origine ptolémaïque sont plus précis. La composition y est plus savante. La décoration de chaque chambre est mise en rapport avec sa destination. On peut étudier à ce point de vue les deux salles qui sont appelées à Edfou et à Dendérah le trésor du temple (2). Le roi se présente à la porte de la chambre, tenant en main un coffret dans lequel sont enfermés des lingots

(1) Les six chambres voûtées du grand temple d'Abydos font exception à cette règle. Tous les tableaux sont relatifs aux cérémonies que le roi devait y célébrer successivement. Le roi se présentant au côté droit de la porte, parcourait la salle dans tout son pourtour, et sortait par le côté gauche. Des statues étaient disposées dans la chambre. Le roi ouvrait la porte du naos où elles étaient enfermées. Dès que la statue apparaissait à ses yeux il lui offrait l'encens, il enlevait le vêtement qui la couvrait, il lui imposait les mains, il la parfumait, il la recouvrait de son vêtement, etc., etc.

(2) Salle J du plan de Dendérah ci-joint.

d'or et d'argent, des pierres précieuses. Dans l'intérieur, il est représenté offrant à la divinité des colliers, des sistres, des coiffures enrichies de pierreries, des miroirs, des sceptres. Dans les autres chambres (1) qui sont le laboratoire du temple, le roi offre les huiles, les essences, les aromates qu'on y prépare et qui doivent servir soit à parfumer le temple, soit à oindre les statues des dieux. En quelques circonstances, malheureusement trop rares, on y trouve même, réparties en plusieurs tableaux, les diverses scènes successives d'une action commune. Quand on entre dans le temple de Dendérah par la magnifique salle aux vingt-quatre colonnes, on trouve immédiatement à droite en entrant quatre tableaux qui méritent de fixer l'attention. Avant de pénétrer dans le lieu saint, le roi doit se soumettre à une sorte d'initiation. Dans le premier tableau il a les sandales aux pieds, le bâton de la marche en main ; il entre dans le temple, précédé des cinq éten-

(1) Salle F du plan de Dendérah ci-joint.

darts qui probablement l'accompagnent dans sa route. Le tableau suivant nous montre la scène de la purification. Le roi est purifié par l'eau de l'inondation que Thoth et Horus sont censés lui verser sous la forme de deux jets de croix ansées. Dans le troisième tableau, le roi reçoit les deux couronnes, qui expriment la souveraineté sur l'Égypte, des mains de la déesse du sud et des mains de la déesse du nord. Après son couronnement, le roi est admis en présence d'Hathor, guidé d'un côté par Mont de Thèbes, de l'autre par Toum d'Héliopolis. Il s'avance pour goûter le bonheur de contempler la majesté divine. En échange la déesse lui promet « des anna-« les écrites pour l'éternité, » c'est-à-dire une gloire éternelle (1). C'est le sujet du quatrième tableau. Des scènes épisodiques

(1) En entrant dans la première salle du temple d'Edfou, on aperçoit à droite et à gauche deux édicules engagés dans les murs entre les colonnes de la façade. L'édicule de droite est la bibliothéque. L'édicule de gauche est la petite chambre où le roi venait se soumettre aux cérémonies de la purification.

non moins intéressantes se trouvent à Edfou dans les deux premières salles. Le roi sort de son palais; il vient poser la première pierre du temple. Il façonne lui-même une brique. Il trace sur le sol le sillon qui marque la limite de l'aire du temple. Il pose une pierre dans les fondations. Il fait la cérémonie de la présentation du temple au dieu pour lequel il l'a élevé. A cette occasion, il coupe le cou à un oiseau, etc. (I).

Mais à part ces scènes épisodiques, il est difficile de démêler à première vue l'idée qui a présidé à la décoration d'une chambre. A la rigueur on la trouve dans les temples d'origine ptolémaïque (Dendérah, Edfou, Thèbes, etc.). Mais on la chercherait en vain dans les autres.

C. A côté de beaucoup de temples d'époque ptolémaïque, on voit des édifices plus petits, reconnaissables aux figures monstrueuses qui

(1) Pour des scènes analogues, voyez le registre inférieur en entrant à droite dans la salle B du temple de Dendérah.

décorent les chapiteaux des colonnes et paraissent comme ornement en diverses parties de l'intérieur. Les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Egypte ont nommé ces temples des *Typhonium ;* Champollion les a appelés des *Mammisi.* Selon Champollion, « on construisait toujours ces « *Mammisi* à côté des grands temples où « une triade était adorée ; c'était l'image de « la demeure céleste où la déesse avait « enfanté la troisième personne de la triade. »

Il est à remarquer que les figures monstrueuses dont nous venons de parler n'ont rien à faire avec Typhon, le dieu du mal et l'éternel ennemi d'Osiris. Le dieu ainsi figuré s'appelle *Bès* en égyptien. Loin de présider au mal, il est le dieu qui symbolise la joie, la danse, et c'est à ce titre qu'il paraît si souvent sur les objets de toilette. C'est à ce titre aussi que ses images sont sculptées sur les murailles des *Mammisi.* On voit par là combien l'appellation de *Typhonium* est impropre. Les *Typhonia* dont parle Strabon à propos de Dendérah seraient plutôt les diverses parties du désert affectées à la nécropole.

D. On ne peut faire un voyage dans la Haute-Égypte sans savoir ce que c'est qu'un *cartouche*. Un cartouche est cet encadrement elliptique terminé par une base qu'on remarque sur toutes les murailles des temples égyptiens et dont d'autres monuments nous offrent de fréquents exemples. Le cartouche est toujours un nom de roi, ou de reine, ou en certains cas de princesses royales. Quand il s'agit des rois, les cartouches vont le plus souvent par deux. Le premier est ce qu'on appelle le cartouche-prénom; le second est ce qu'on appelle le cartouche-nom. Habituellement le cartouche-prénom est précédé des titres de *roi de la Haute et de la Basse-Égypte*, le cartouche-nom du titre *le Fils du Soleil.*

D'autres titres, tels que celui de *seigneur des deux mondes, seigneur des diadèmes,* les remplacent quelquefois.

Le plus souvent les cartouches reposent sur leur base et prennent la position verticale. En certains cas cependant, que légitiment les usages de l'écriture égyptienne, ils peuvent être couchés.

Quand on visite un temple, il faut toujours faire attention aux cartouches. Ils donnent la date du monument.

E. Les cartouches connus jusqu'à présent sont extrêmement nombreux, et pour un voyage de la Haute-Égypte, il n'est pas nécessaire de les connaître tous. Au risque de quelques redites, nous résumerons ici les époques et les noms en présence desquels un voyage de la Haute-Égypte fait le plus souvent rencontrer le visiteur.

Dans un voyage de la Haute-Égypte on ne trouve rien des trois premières dynasties, excepté peut-être la Pyramide à degrés de Saqqarah. Les Grandes Pyramides (Chéops, Chéphren, Mycérinus) sont de la IVme. Le tombeau de Ti, le tombeau de Phtah-hotep et en général tous les tombeaux qu'on visite à Saqqarah, sont de la Vme. Pour trouver la VIme, il faut s'arrêter en quelques localités peu fréquentées, comme Zawyet-el-Maïtin, Qasr-es-sayad, les rochers au fond du cirque d'El-Kab, etc. La nécropole d'Abydos a

fourni au Musée de Boulaq de bonnes stèles de la VIme dynastie.

La VIIme, la VIIIe, la IXme, la Xme dynasties correspondent à un vide complet. Aucun monument connu n'y prend date d'une manière certaine.

La XIme dynastie est une renaissance. Thèbes devient capitale pour la première fois. La partie de la nécropole de Thèbes, appelée Drah-abou'l-neggah, est l'emplacement des tombes de la XIme dynastie.

La XIIme dynastie est représentée par les tombes de Béni-Hassan, et on trouve fréquemment les noms de ses rois dans la nécropole d'Abydos. Pendant les fouilles que nous avons faites à Karnak, nous avons découvert des débris assez nombreux de statues et de tables d'offrandes appartenant à cette époque.

La XIIIme et la XIVme dynastie ont laissé peu de souvenirs. C'est à peine si quelques cartouches de leurs rois figurent sur des scarabées et sur des statues trouvées dans la nécropole d'Abydos. Près d'Assouan et dans l'île de Séhel (première Cataracte) des noms

de rois de la XIIIme dynastie sont sculptés sur des rochers.

Les Pasteurs occupent les trois dynasties suivantes (XVme, XVIme, XVIIme). Ici grand vide monumental. La vie nationale est éteinte. On ne trouve de souvenir des Pasteurs que dans la Basse-Égypte et particulièrement à Sân (la Tanis de la Bible).

Thèbes à elle seule résume la XVIIIme, la XIXme, la XXme dynastie. L'Égypte renaît après l'expulsion des Pasteurs et la civilisation prend un essor considérable. On agrandit Karnak. On bâtit Deir-el-Bahari, Louqsor, le temple de Qournah, le Ramesséum, Médinet-Abou. Dans la vallée de l'Ouest et à Bab-el-Molouk on creuse les souterrains destinés à devenir les tombeaux des rois de ces trois dynasties.

La XXIme dynastie est double. A Thèbes les grands-prêtres d'Ammon usurpent le pouvoir et se font proclamer rois. Ils achèvent le temple de Chons. Pendant ce temps la dynastie légitime règne à Tanis. Elle ajoute quelques constructions au temple de cette ville.

De la XXIIme dynastie à la XXVIme, on trouve peu de traces monumentales. Cette période est remplie par de grandes luttes, soutenues à la fois au nord et au sud. Le mur dit des Bubastites à Karnak est de la XXIIme dynastie. Une partie du mur méridional de Karnak et un petit temple bâti au nord, précisément au pied de l'enceinte, portent le nom de Sabacon et de Tahraka, rois Éthiopiens de la XXVme.

La XXVIme dynastie (troisième renaissance) s'est peu occupée de la Haute-Égypte. Elle règne à Saïs. On trouve cependant des noms de ses rois sur la colonne penchée de la grande cour de Karnak et sur les grosses colonnes de Louqsor.

La XXVIIme dynastie est aux Perses. La XXVIIIme, la XXIXme, la XXXme répondent à une époque agitée pendant laquelle l'Egypte, préoccupée de la présence des Perses, songe à toute autre chose qu'à construire. Les Perses laissent quelques souvenirs sur les rochers de la vallée d'Hamamât, près de Qéneh. On rencontre des souvenirs épars d'Achoris, de

Néphéritès, sur les murs de Médinet-Abou et dans les hypogées d'Abd-el-Qournah. Nectanébo II élève quelques constructions (les plus anciennes qu'on y trouve) dans l'île de Philæ.

La XXXIme dynastie est de nouveau aux Perses. Darius règne; il est renversé par Alexandre qui commence la XXXIIme. Son fils Alexandre II construit la porte dont les montants sont encore debout à Eléphantine. Philippe restaure le sanctuaire de granit de Karnak.

Viennent les Ptolémées. Philadelphe (Ptolémée II) construit une partie importante de Philæ; il s'empare pour y graver ses cartouches de quelques pans de mur laissés inoccupés par ses prédécesseurs dans les immenses constructions de Karnak. Evergète Ier (Ptolémée III) fait élever en avant du temple de Chons, à Thèbes, la porte monumentale qui fait pendant à l'autre porte située au nord et due également à ce prince. Philopator (Ptolémée IV) fonde sur la rive gauche du Nil à Thèbes le joli petit temple

de Deir-el-Médineh ; il commence l'admirable édifice qu'on voit à Edfou. On trouve à Philæ les cartouches d'Epiphane (Ptolémée V). Philométor (Ptolémée VI) paraît à Philæ, à Karnak ; on lit son nom au fond de la salle hypostyle d'Esneh. Evergète II (Ptolémée IX) bâtit le petit temple situé à l'ouest du temple de Chons à Karnak ; il grave çà et là ses cartouches sur des murs inoccupés à Médinet-Abou, à Deir-el-Médineh, à Karnak ; il continue la construction d'Edfou et de Philæ ; il commence la construction d'Ombos et du spéos d'El-Kab. Sôter II (Ptolémée X) et Alexandre (Ptolémée XI) marchent sur les traces de leurs prédécesseurs et s'occupent particulièrement d'Edfou. Le dernier de ces princes fonde Dendérah. A Ombos, à Edfou, à Dendérah, à Philæ, on trouve des traces nombreuses de Dionysos (Ptolémée XIII). Le fils de Cléopâtre, Césarion (Ptolémée XVI) figure à Dendérah et à Erment.

Quand l'Égypte devient romaine, les Empereurs y règnent à titre de successeurs des Pharaons et forment la XXXIVme et dernière

dynastie. Les Empereurs suivent les traditions des Ptolémées. Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, continuent la décoration de Dendérah, dont Tibère fonde le magnifique pronaos. Les noms des mêmes princes se trouvent à Philæ, à Esneh. Néron paraît à Ombos, Nerva à Esneh, Trajan au *Mammisi* de Dendérah, Adrien à Philæ, Marc-Aurèle à Esneh. Décius (250 de notre ère) est le dernier empereur dont le nom paraisse sur les monuments. Après lui la chaine est brusquement rompue et ne se renouera jamais.

En résumé, le voyageur qui ne veut pas approfondir le sujet peut se contenter de retenir les noms des dynasties et des localités que nous indiquons ici.

IVme dynastie. Pyramides.
IVme, Vme dynastie. Saqqarah.
XIIme dynastie. Béni-Hassan. Nécropole d'Abydos.
XIIIme dynastie. Nécropole d'Abydos.
XVIIIme, XIXme, XXme dynastie. Thèbes et ses deux rives.

XXIIme dynastie. Le mur des Bubastites à Karnak.

XXVme dynastie. Petit temple de Sabacon au nord de Karnak.

XXVIme dynastie. Colonnes à Karnak et à Louqsor.

XXVIIme dynastie. Rochers d'Hamamât.

XXXIIme dynastie. Porte à Eléphantine, Sanctuaire de granit à Karnak.

XXXIIIme dynastie. Les Ptolémées à Dendérah, Erment, Esneh, Ombos, Philæ.

XXXIVme dynastie. Les Empereurs à Dendérah et à Esneh.

De toutes ces familles royales, celles qu'on appelle la IVme, la XIIme, la XVIIIme, la XIXme, et les Ptolémées ont incontestablement laissé le plus de traces sur le sol égyptien.

F. L'importance des monuments qui couvrent les rives du Nil n'a pas besoin d'être démontrée. Ils sont pour l'Égypte les témoins

de sa grandeur passée et comme les parchemins de son antique noblesse. Ils représentent pour les étrangers les pages déchirées des archives de l'un des peuples les plus glorieux du monde.

Mais plus les monuments de l'Égypte sont précieux, plus il faut tenir à les conserver. De leur conservation dépend en partie le progrès de ces belles études qui ont pour objet l'histoire de l'Égypte ancienne. Il faut aussi les conserver, non pas seulement pour nous qui en jouissons aujourd'hui, mais pour les égyptologues de l'avenir. Il faut que dans cinquante ans, dans cent ans, dans cinq cents ans, l'Égypte puisse encore montrer aux savants qui viendront la visiter, les monuments que nous décrivons ici. Ce que la science à peine née du déchiffrement des hiéroglyphes en a tiré, est immense. Que sera-ce quand plusieurs générations de savants se seront appliquées à l'étude de ces admirables ruines, de plus en plus fécondes à mesure qu'on les connaît mieux ?

Aussi ne cesserons-nous de recommander

aux visiteurs de la Haute-Égypte de s'abstenir de ces enfantillages qui consistent à écrire des noms sur des monuments. Qu'on visite l'intérieur du tombeau de Ti, à Saqqarah, et on verra que ce tombeau a plus souffert par la main des visiteurs depuis dix ans, que pendant les six mille ans de sa durée antérieure. L'admirable tombe de Séti I[er], à Bab-el-Molouk, est à peu près perdue, et c'est à peine si nous réussissons à obtenir que le mal ne devienne pas plus grand encore. Je ne sais si M. Ampère, qui visitait l'Égypte en 1844, n'a pas dépassé la mesure dans ces lignes que j'extrais de son journal de voyage. Mais je ne les transcris pas moins pour montrer à quels jugements s'exposent ceux qui, innocemment peut-être, gravent leur nom sur les monuments : « La pre-
« mière chose qui frappe en approchant
« du monument (la Colonne de Pompée), ce
« sont des noms propres tracés en caractères
« gigantesques par des voyageurs qui sont
« venus graver insolemment la mémoire de
« leur obscurité sur la colonne des siècles.

« Rien de plus niais que cette manie renou-
« velée des Grecs qui flétrit les monuments
« quand elle ne les dégrade pas. Souvent il
« a fallu des heures de patience pour tracer
« sur le granit ces majuscules qui le désho-
« norent. Comment peut-on se donner tant
« de peine pour apprendre à l'univers qu'un
« homme parfaitement inconnu a visité un
« monument, et que cet homme inconnu l'a
« mutilé ? » Je recommande la lecture de ces lignes au jeune voyageur américain qui, en 1870, a visité les ruines de la Haute-Égypte, un pot de *goudron* à la main, et a laissé sur tous les temples les traces indélébiles de son passage.

G. Nous n'avons aucune recommandation à faire aux voyageurs qui désirent acheter des antiquités et les emporter comme souvenir de leur visite aux ruines de la Haute-Égypte. Il y en a d'excellentes fabriques à Louqsor.

Mais aux visiteurs qui voudraient employer utilement leur voyage je recommanderai les papyrus. Il n'est pas, en effet, de monuments

qui aient plus de prix que les papyrus. On sait toujours à peu près ce que peut donner un temple, ce que peut donner un tombeau. Avec les papyrus on entre dans l'inconnu. Tel papyrus peut se trouver qui soit plus important qu'un temple tout entier, et il est certain que si jamais une de ces découvertes qui renouvellent la face d'une science est faite en égyptologie, c'est à un papyrus qu'on le devra.

Les fouilles étant interdites en Égypte et pas un firman n'ayant été donné, on serait tenté de croire que les occasions d'acheter des papyrus ne se présentent jamais. Elles se présentent quelquefois. Tous les voyageurs de la Haute-Égypte ont vu ces fellahs qui travaillent dans les parties des ruines où des murs de briques crues sont en démolition. Ce qu'ils viennent y chercher, c'est la poussière provenant de l'émiettement des briques qu'ils emploient comme engrais. Mais de temps à autre une bonne fortune leur arrive et il n'est pas rare que des papyrus aient été ainsi trouvés. Il ne faut pas oublier non plus que,

malgré toutes les interdictions, des fouilles clandestines sont pratiquées, particulièrement à Thèbes, et que là aussi, au milieu de bien d'autres monuments, des papyrus peuvent être découverts. C'est aux voyageurs à s'informer, à interroger, non-seulement à Thèbes, mais sur la plupart des points où la *dahabieh* s'arrête. La belle collection de M. Harris d'Alexandrie a été ainsi formée, chemin faisant, et Madame d'Orbiney a acheté par hasard le papyrus qui est maintenant au Musée Britannique et qui a rendu son nom célèbre. Dans l'état actuel des études égyptiennes, on ne peut pas rendre à la science un plus grand mérite qu'en sauvant les papyrus que le hasard fait tomber entre les mains des fellahs et qui tôt ou tard sont détruits si on néglige de les recueillir.

H. Il serait à désirer qu'une petite bibliothèque, destinée à mettre les voyageurs au courant des questions générales qui regardent l'égyptologie, fût déposée à bord de tous les bateaux. On la composerait ainsi qu'il suit :

Carte topographique de l'Égypte, levée pendant l'expédition de l'armée française, par le colonel Jacotin, carte jointe au grand ouvrage de la Commission d'Égypte, mais se vendant séparément (47 feuilles).

Carte hydrographique de la Basse, de la Moyenne et de la Haute-Égypte, par M. Linant de Bellefonds (4 feuilles) Paris, Longuet, rue de la Paix, 5.

Précis du système hiéroglyphique. Paris, à l'Imprimerie Royale, 1828.

Lettres écrites d'Égypte, par Champollion, 2me édition, Paris, Didier, 1868.

Grammaire égyptienne, par Champollion, Paris, Didot, 1836.

L'Égypte ancienne, dans l'*Univers Pittoresque,* par Champollion-Figeac, Paris, Didot, 1839.

Voyage et recherches en Egypte et en Nubie, par J. J. Ampère, Paris.

Manners and customs of the ancient Egyptians, par Sir Gardner Wilkinson, 1re

série, 3 vol., Londres, 1837 ; 2me série, 2 vol. et 1 vol. de planches, Londres, 1841.

Modern Egypt and Thebes, being a description of Egypt, par Sir Gardner Wilkinson, 2 vol., Londres, 1843.

The Egyptians in the time of the Pharaohs, par Sir Gardner Wilkinson. A cet ouvrage est joint un appendice sous le titre de *An introduction to the Study of the Egyptian hieroglyphs*, par S. Birch, Londres, 1857, excellente préparation à l'étude des hiéroglyphes.

Reiseberichte aus Ægypten, par H. Brugsch, Leipsik, Brockhaus, 1855.

Histoire d'Egypte dès les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours, première partie comprenant *l'Egypte sous les rois indigènes*, par H. Brugsch, Leipsik, Hinrichs, 1859.

Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques. Les Égyptiens, tome premier, par M. François Lenormant, Paris, A. Lévy, 1869.

Dans cette liste ne figurent pas les ouvrages qui ont fondé sur des bases si solides la réputation de M. de Rougé, de M. Brugsch, de M. Chabas, de M. Goodwin, de M. Lepsius, de M. Birch; on n'emporte pas ces travaux de haute portée dans une excursion sur le Nil, et les voyageurs qui sont désireux de les étudier, sont précisément ceux qui sont assez avancés déjà pour que nous n'ayons pas besoin de les leur indiquer.

DESCRIPTION

DES MONUMENTS.

Le chemin de fer qui met en communication Alexandrie et le Caire, ne fait plus de la première de ces villes qu'une station de la route qui, de Marseille, de Brindisi, de Trieste et de Constantinople, amène les voyageurs en Egypte. On ne s'arrête pas à Alexandrie. Le véritable voyage d'Egypte commence au Caire.

On vient en Egypte, parce que l'Egypte est l'Orient, parce que l'Egypte est un de ces pays illustres qu'un homme d'éducation ne peut plus se dispenser d'avoir vu; mais on y viendrait certainement beaucoup moins si, au delà du Caire, il n'y avait pas comme attrait principal du voyage la Haute-Egypte, toute resplendissante de ses ruines.

C'est à Assouan que la plupart des voyageurs de la Haute-Egypte s'arrêtent. Quelques-uns franchissent la première Cataracte et vont jusqu'à Ouady-Halfa. Cet *Itinéraire* ne s'adresse qu'à ceux des visiteurs qui se contentent de l'admirable île de Philæ comme limite extrême de leur voyage sur le Nil.

Le chemin de fer de la Haute-Egypte ne dépasse pas encore Minieh et du Caire à Minieh, il n'y a rien à visiter. Au delà de Minieh, des routes existent ; mais on ne trouve ni hôtels, ni voitures , ni montures capables d'un trajet suivi. Quand on se décide à un voyage de la Haute-Egypte, on ne peut donc hésiter sur le choix des moyens de transport. Le Nil est la seule grand'route de l'Egypte, et par conséquent, dès son arrivée au Caire, le visiteur doit s'enquérir, soit de la *dahabieh,* soit du bateau à vapeur qui va le conduire au but du voyage et le ramener.

Mais en attendant que les préparatifs soient achevés, on peut, sans presque quitter le Caire, rayonner autour de la ville et aller visiter successivement en une excursion d'un jour quelques lieux antiques qu'on trouve aux environs.

Nous commencerons par ces derniers.

CHAPITRE PREMIER.

EXCURSIONS AUTOUR DU CAIRE.

On trouve aux environs du Caire les ruines de deux villes également célèbres : Héliopolis et Memphis. Héliopolis est située au nord-est du Caire et sur la rive droite du fleuve ; Memphis est située au sud-ouest et sur la rive gauche.

Les ruines d'Héliopolis ne consistent qu'en une vaste enceinte au centre de laquelle se dresse un obélisque. Les ruines de Memphis comprennent, outre la ville proprement dite dont on voit les restes à Myt-Rahyneh, deux nécropoles qui sont les Pyramides et Saqqarah.

Héliopolis, les Pyramides, Myt-Rahyneh et Saqqarah, telles sont donc les quatre localités dont la description fait l'objet de ce premier chapitre.

I. — Héliopolis.

On va du Caire à Héliopolis en voiture en passant par l'Abbassieh, qui est une des résidences du Vice-Roi, et Matarieh, village qu'un puits miraculeux et un sycomore connu sous le nom d'*Arbre de la Vierge* ont rendu célèbre (1).

(1) L'excursion d'Héliopolis comprend ainsi la visite à l'arbre dit l'*Arbre de la Vierge* et la visite aux ruines. Au sujet de l'arbre et du puits creusé dans le voisinage, le P. Vansleb, voyageur qui visita l'Egypte en 1672, s'exprime dans les termes suivants :

« Le 12 de juillet, je fus, en compagnie de quel-
« ques marchands français, au village de *Matarea*
« situé du côté d'Est du Caire, en distance de che-
« min d'environ deux heures de cheval, pour voir
« les lieux que Nostre Seigneur Jésus-Christ et sa
« très-sainte Mère ont sanctifiés de leur présence ;
« et en même temps le jardin, où l'on plantait
« autrefois les plantes du baume.

« En entrant dans la cour, on voit à main droite
« un petit oratoire des Turcs, bâti sur les ruines
« d'une petite église Copte, où l'on révérait quel-
« ques vestiges de Nostre Seigneur et de sa très-
« sainte-Mère. On l'appelle *El-Makad* (lisez *El-*
« *Markad*, ou le *lieu du repos*.

« Il y a dans ce *Makad* un petit réservoir... Les
« Coptes ont pour tradition que la Sainte Vierge
« avait coutume d'y laver les linges de son cher
« enfant : et mesme que pendant qu'elle était occu-
« pée à son travail, elle le faisait reposer dans une

Matarieh est à huit kilomètres du Caire ; à un kilomètre au delà sont les ruines d'Héliopolis.

Héliopolis s'appelait *An* en égyptien, *On* en

« niche, qui est dans la muraille du *Makad*, lieux
« où les religieux Francs disaient autrefois la
« messe par dévotion...
« Tout proche de ce *Makad* ou *Reposoir* est le
« puits miraculeux...
« La tradition des Coptes porte, et même quel-
« ques historiens Mahométans en tombent aussi
« d'accord..., que Nostre Seigneur s'est lavé dans
« ce puits, et qu'il communiqua par un miracle à
« ses eaux leur douceur et bonté extraordinaire...
« Après avoir fait collation dans le Reposoir, et
« bu de cette bonne eau par dévotion, nous en-
« trâmes dans le jardin...
« On voyait autrefois dans ce même jardin, le
« *Sycomore*, qui, suivant la tradition des Coptes,
« s'était fendu par un miracle, pour mettre à cou-
« vert Nostre Seigneur Jésus-Christ et sa très-
« sainte Mère, lorsque les satellites d'Hérode les
« poursuivaient. On dit que, s'étant cachés dans
« cette ouverture, ils se sauvèrent par ce moyen
« de leurs mains, à la faveur d'une toile d'araignée
« qui les couvrait, et qui paraissait fort vieille,
« quoiqu'elle ait été faite dans un instant, par un
« miracle divin...
« Les Pères Cordeliers de la Terre-Sainte, qui
« demeurent au Caire, disputent avec les jardi-
« niers la possession de cet arbre, disant qu'il
« tomba de vieillesse l'an 1656 et qu'ils en ramas-
« sèrent les dernières pièces, qu'ils conservent
« dans leur sacristie, où je les ai vues, comme une
« relique très-précieuse. Les jardiniers montrent
« au contraire, dans ce jardin, une souche que j'ai
« vue aussi, qu'ils assurent être le reste de cet
« ancien Sycomore... »

hébreu. C'était la ville de *Ra* ou du Soleil par excellence ; de là son nom grec. Dans l'antiquité classique, Héliopolis a joui du renom d'une ville sacerdotale, célèbre par son collége de prêtres. Solon, Platon, Eudoxe y vinrent étudier. Ce n'est pas cependant qu'Héliopolis ait été une ville considérable par son étendue et sa population, puisqu'un recensement fait sous Ramsès III ne lui attribue qu'un peu plus de douze mille habitants.

L'histoire d'Héliopolis peut être faite en quelques lignes. L'édifice « de construction barbare » dont parle Strabon devait rappeler par son architecture le temple d'Armachis aux Pyramides de Gyzeh et prouve que cette ville existait déjà sous l'Ancien-Empire. On trouve une trace d'Héliopolis sous la XIIme dynastie dans l'obélisque d'Ousertasen encore debout, et des blocs découverts pendant nos fouilles en 1858 nous ont montré que Thoutmès III avait travaillé à l'agrandissement de l'un de ses temples. A quelle époque

Les traditions sont toujours respectables, mais à condition qu'elles reposent sur une base solide. Si le sycomore qui s'est miraculeusement fendu en deux, était déjà mort et abattu en 1672, il ne peut être celui qui couvre aujourd'hui de son ombrage une partie du jardin de Matarieh.

commença la décadence d'Héliopolis ? Les fureurs de Cambyse, comme le veut Strabon, furent-elles pour quelque chose dans la chûte de ses édifices ? c'est ce que nous ignorons. En tous cas Strabon qui voyageait en Egypte quelques années seulement avant notre ère, nous la dépeint comme à peu près déserte. Aujourd'hui il n'en reste rien, que l'enceinte du temple principal et l'obélisque qui s'élève au milieu.

Nous disons « l'enceinte du temple principal » et en effet ce serait une erreur de prendre les hautes et longues murailles qui forment l'enceinte d'Héliopolis, pour les murailles de la ville. On remarque bien autour de l'obélisque et assez loin de ce monolithe des pans de murs abattus, des vestiges de maisons dans lesquelles on est tout disposé à voir les restes des maisons de la ville. Mais il est arrivé à Héliopolis ce qu'on remarque à Medinet-Abou, à Dendérah, à Abydos, et en d'autres lieux. Quand la religion égyptienne est tombée, les Egyptiens devenus chrétiens, c'est-à-dire les Coptes, se sont emparés des édifices sacrés pour les habiter, et les parvis des temples jusqu'alors inviolables et sacrés ont été couverts des maisons de la ville. Les ruines qu'on voit à Héliopolis autour de l'obélisque sont donc,

non les ruines de la ville antique, mais les ruines de la ville Copte qui, à la chûte des anciens dieux de l'Egypte, a remplacé la ville païenne (1), et la grande enceinte qui leur sert de limite est, tout étendue qu'elle soit, (2) l'enceinte du temple.

Quant à l'obélisque, on doit le regarder avec intérêt, car il est le plus ancien de tous les obélisques d'Egypte. Il porte en effet les cartouches d'Ousertasen 1er, deuxième roi de la XIIme dynastie. Il a 20 mètres 27 cent. de hauteur. Originairement un pyramidion de cuivre, qu'Abd-el-Latyf (3) a vu encore à sa place, en recouvrait la pointe. Un second obélisque complétait avec celui-ci la décoration de la façade principale du temple pour lequel ces deux monolithes avaient

(1) De la ville proprement dite il n'est rien resté. D'habitude, on reconnaît le site des villes antiques aux buttes grises ou rougeâtres formées par les maisons de briques qui se sont successivement éboulées les unes sur les autres, et ces buttes se sont groupées régulièrement autour des grandes enceintes au centre desquelles s'élevaient des temples. Ici, rien de semblable. Comme Memphis, Héliopolis a porté la peine de son voisinage du Caire, et la ville a disparu jusqu'aux fondements.

(2) Elle a neuf cent mètres environ sur douze cents.

(3) Abd-el-Latyf, médecin arabe de Bagdad, visita l'Egypte vers 1190.

été érigés ; tombé par terre et fendu en deux, dès le temps de l'historien arabe que nous venons de citer (1), il a aujourd'hui disparu jusqu'au dernier fragment.

II. — Pyramides.

L'excursion des Pyramides, comme l'excursion d'Héliopolis, se fait habituellement en voiture. On traverse le nouveau quartier qui, du nom de son fondateur, s'appelle *Ismaïlieh*.

(1) Voici le passage d'Abd-el-Latyf : « C'est dans « cette ville que se trouvent les deux obélisques si « renommés, que l'on appelle *les deux aiguilles de* « *Pharaon*, Ces obélisques consistent en une base « carrée, longue et large de dix coudées, et d'une « hauteur à peu près égale établie sur une fonda- « tion solide dans la terre. Au dessus de cette base « s'élève une colonne carrée, de forme pyramida- « le... La tête est recouverte d'une espèce de « chapeau en cuivre, en forme d'entonnoir, qui « descend jusqu'à trois coudées environ du som- « met. Ce cuivre, par l'effet de la pluie et des « années, s'est rouillé et à pris uue couleur verte : « une partie de cette rouille verte a coulé le long « du fût de l'obélisque. Toute la surface de l'obélis- « que est couverte de ce genre d'écriture dont « nous avons parlé. J'ai vu une de ces deux obélis- « ques qui était tombée et s'était fendue en deux « en tombant, à cause de l'énormité de son poids. « On avait enlevé le cuivre qui couvrait la tête « de cet obélisque... »

Le Nil est franchi sur le pont de Kasr-el-Nil, et bientôt on atteint la tête de la route charmante construite par S. A. le Khédive, qui, de Gyzeh, conduit en face des Pyramides. De l'Esbékyeh aux Pyramides, on compte en ligne droite 12,000 mètres. Il y a 8,300 mètres du Nil au plateau sur lequel sont bâtis les monuments que nous allons décrire.

Il est juste d'accorder aux Pyramides l'admiration qui leur a valu d'être rangées au nombre des sept merveilles du monde. Il faut dire cependant que cette admiration ne s'impose pas au visiteur dès qu'il arrive au pied de ces monuments célèbres. L'immensité du désert environnant et le manque d'un point de comparaison rapetissent, en effet, les Pyramides et empêchent de les bien juger. Mais à la réflexion les Pyramides grandissent et reprennent leurs véritables proportions. On s'étonne alors de l'immensité de ces constructions. On y voit les monuments les plus durables et les plus élevés sous le ciel que jamais l'homme ait bâtis. Les Pyramides ont six ou sept mille ans de date; mais il n'y a aucune raison pour que dans cent mille ans elles ne soient pas encore telles que nous les voyons aujourd'hui, si des mains ignorantes ou

criminelles ne viennent pas aider à leur destruction.

Les trois grandes Pyramides sont les tombeaux de Chéops, de Chéphren et de Mycérinus; les petites sont les tombeaux des membres de la famille de ces rois. La grande avait primitivement 146 mètres de hauteur; dans l'état actuel elle n'en a plus que 138; son cube est de 2,562,576 mètres. Tout ce que l'on a dit, toutes les phrases qu'après Hérodote on a faites sur la haine que ces rois s'étaient attirée par suite des corvées imposées aux Egyptiens qui travaillaient aux Pyramides, peut être réduit à néant; les monuments contemporains, témoins bien plus croyables qu'Hérodote lui-même, nous montrent en effet que, de leur vivant et après eux, Chéops et Chéphren, à l'exemple de tous les autres rois, étaient honorés par un culte spécial; quant à Mycérinus, c'était un roi si pieux, qu'il est cité dans le *Rituel* comme l'auteur de l'un des livres le plus en renom de la littérature religieuse de l'Egypte. En ce qui regarde l'usage auquel les Pyramides étaient destinées, c'est faire violence à tout ce que nous savons de l'Egypte, à tout ce que l'archéologie nous a appris sur les habitudes monumentales

de ce pays, que d'y voir autre chose que des tombeaux. Les Pyramides, quelles qu'elles soient, sont des tombeaux, massifs, pleins, bouchés partout, même dans leurs couloirs les plus soignés, sans fenêtres, sans portes, sans ouverture extérieure. Elles sont l'enveloppe gigantesque et à jamais impénétrable d'une momie, et une seule d'entre elles aurait montré à l'intérieur un chemin accessible d'où, par exemple, des observations astronomiques auraient pu être faites comme du fond d'un puits, que la pyramide aurait été ainsi contre sa propre destination. En vain dira-t-on que les quatre faces orientées dénotent une intention astronomique; les quatre faces sont orientées parce qu'elles sont dédiées par des raisons mythologiques aux quatre points cardinaux, et que dans un monument soigné comme l'est une pyramide une face dédiée au nord, par exemple, ne peut pas être tournée vers un autre point que le nord. Les Pyramides ne sont donc que des tombeaux, et leur masse immense ne saurait être un argument contre cette destination puisqu'on en trouve qui n'ont pas six mètres de hauteur. Notons d'ailleurs qu'il n'est pas en Egypte une pyramide qui ne soit le centre d'une nécropole, et que le caractère de ces monuments est par là amplement certifié.

Ce qu'on voit aujourd'hui des Pyramides n'en est plus que le noyau. Originairement elles étaient recouvertes d'un revêtement lisse qui a disparu. Elles se terminaient en pointe aiguë. Les Pyramides étant des tombeaux hermétiquement clos, chacune d'elles (au moins celles qui ont servi à la sépulture d'un roi), avait un temple extérieur, qui s'élevait à quelques mètres en avant de la façade orientale. Le roi déifié comme une sorte d'incarnation de la divinité y recevait un culte. Les trois grandes Pyramides de Gyzeh ont comme les autres un temple extérieur.

La preuve que les Pyramides étaient des monuments hermétiquement clos, c'est que quand Amrou voulut pénétrer dans la grande, il ne put le faire qu'en perforant violemment la face nord à peu près sur la ligne de son centre, ce qui le fit tomber par hazard à l'intérieur sur le couloir montant. Comme à cette époque le revêtement était entier et que par conséquent il n'y avait point de décombres accumulés à la base, il s'ensuit que la place même de l'entrée ne se voyait pas du dehors.

Au sud-est de la grande Pyramide est le Sphinx. Le Sphinx est un rocher naturel auquel on a donné tant bien que mal l'apparence exté-

rieure de cet animal symbolique. La tête seule a été sculptée. Le corps est le rocher lui-même complété aux endroits défectueux par une mauvaise maçonnerie en calcaire. La hauteur totale du monument est de 19 mèt. 80 c. ; l'oreille a 1 mèt. 97 c., le nez 1 mèt. 79 c., la bouche 2 mèt. 32 c. La plus grande largeur de la figure de face et à la joue, est de 4 mèt. 15 c. La question d'origine est encore douteuse. On a d'abord pris le Sphinx pour un monument du règne de Thoutmès IV (XVIIIme dyn.) Aujourd'hui, nous savons par une pierre du Musée de Boulaq, que le Sphinx existait déjà quand Chéops (antérieur à Chéphren) ordonna les restaurations dont cette pierre a pour objet de consacrer le souvenir. Nous rappellerons d'ailleurs que le Sphinx est la colossale image d'un dieu égyptien appelé *Armachis*.

Près du Sphinx, est une construction bizarre qui, plus encore que le Sphinx lui-même, est une énigme proposée aux savants. Il est certain que cette construction remonte à l'âge des Pyramides. Mais est-elle un temple ? est-elle un tombeau ? L'apparence extérieure est, il faut l'avouer, plutôt celle d'un tombeau. De loin, le monument devait se présenter aux visiteurs comme

un *mastaba* à peine plus grand que ceux qu'on trouve, par exemple, à Abousir et à Saqqarah. A l'intérieur, une chambre montre six niches superposées qui ont bien l'air d'avoir été construites, comme celles de la 3me Pyramide et du Mastabat-el-Faraoun, pour recevoir des momies. Le plan d'ailleurs ne s'éloigne pas sensiblement du plan de certains autres tombeaux qu'on trouve aux environs. L'opinion qui fait du monument dont nous nous occupons un tombeau, peut donc être défendue sans violer les règles de la critique. L'autre opinion qui en fait un temple est-elle également soutenable ? Evidemment, du moment où l'Ancien-Empire ne nous à laissé aucun autre temple à comparer à celui-ci, on peut dire qu'à cette époque reculée, les temples égyptiens étaient construits sur le plan bien extraordinaire que nous avons sous les yeux. D'un autre côté, il est tout naturel de penser que, puisque le Sphinx est un dieu, le monument voisin est le temple de ce dieu. Mais ces raisons sont-elles suffisantes? En réalité le monument est-il une annexe du Sphinx, ou le Sphinx une annexe du monument ? Tout cela ne nous représente-t-il pas un très-ancien tombeau orné, pour plus de majesté, d'une colossale statue de dieu ? La question est pendante.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que le lieu où nous sommes est une des nécropoles de Memphis, comme le P. Lachaise est une des nécropoles de Paris. Les tombes qu'on y trouve sont à peu près de toutes les époques. Cependant les tombes de l'Ancien-Empire y dominent. Celles-ci ont en général la forme du *mastaba*, sorte de pyramide tronquée, bâtie en énormes pierres et recouvrant comme un couvercle massif le puits au fond duquel repose la momie. Les visiteurs en ont sous les yeux deux ou trois bons modèles vers la face orientale de la grande Pyramide. Une meilleure occasion de décrire les monuments de ce genre nous sera offerte quand nous serons à Saqqarah.

A cette description des Pyramides nous joindrons ici un plan destiné à guider le voyageur qui, s'isolant des cris assourdissants des guides et de leurs fatigantes demandes de *bakchichs* désirerait faire une étude un peu suivie de l'intérieur du principal de ces monuments.

Ainsi que nous l'avons dit, le revêtement, quand il était en place, cachait l'entrée de la Pyramide, et il est évident que, dans l'intention des constructeurs, cette entrée devait être éternellement scellée. Aujourd'hui, l'entrée de la

GRANDE PYRAMIDE.

Pyramide se présente sous la forme d'un trou carré qu'on rencontre à la treizième assise et à environ 18 mètres du sol.

Cette description étant destinée au voyageur qui visite l'intérieur de la Pyramide notre plan à la main, il n'est pas nécessaire de donner de grands détails. A est une chambre souterraine aujourd'hui inaccessible. B est la chambre dite de la Reine, appellation qu'aucune tradition ne justifie. C est la chambre dite du Roi. D est un palier interrompu par deux coulisses, dans lesquelles on a dû faire glisser autrefois, c'est-à-dire au moment où la momie royale venait d'être déposée dans le sarcophage, les deux blocs massifs destinés à boucher hermétiquement l'entrée de la chambre. E, F, G, H sont des couloirs de communication. I est un palier dans lequel débouche le conduit forcé du calife Amrou. J est le puits mystérieux qui a si fort exercé la sagacité des explorateurs. Tel est l'intérieur de la Pyramide.

Maintenant, quelle était la destination de cet ensemble, en apparence inextricable, de couloirs et de chambres? Evidemment tout est fait pour dépister les violateurs futurs de la Pyramide et leur faire prendre le change sur la place réelle

de la momie. Supposons, en effet, que l'entrée cachée sous le revêtement est découverte. Un premier obstacle se présente : ce sont les blocs dont le couloir H est rempli. Réussit-on à briser ces blocs et à passer outre, on arrive dans la chambre A. S'aperçoit-on que la chambre A n'est pas la vraie chambre de la Pyramide, il faut sonder le couloir H dans toutes ses parties pour trouver le point inconnu où s'embranche le couloir qu'on suppose définitif. Mais cette fois c'est à des blocs de granit qu'on a affaire, puisque deux de ces blocs sont encore en place (palier I). Il faut alors, non pas briser, mais tourner l'obstacle, et on se trouve dans le couloir ascendant G. A l'extrémité du couloir, le palier K n'a pas la disposition qu'il présente aujourd'hui. Il est entièrement bouché, ainsi que l'orifice du puits. Si on force le passage, il est naturel de suivre pour guide le dallage régulier et alors l'explorateur s'engage dans ce couloir F sans soupçonner qu'un deuxième couloir ascendant est sur sa tête. Il arrive ainsi à la chambre B. Ici nouveaux doutes sur le caractère véritable de cette chambre et nouvelle exploration du couloir pour découvrir le point de soudure d'un autre embran-

chement. On trouve enfin ce point de soudure, on s'engage dans le couloir en encorbellement E, et pour cette fois on pénètre dans la vraie chambre, les deux coulisses n'étant qu'un obstacle matériel facile à renverser. Il n'y a pas jusqu'au puits qui ne trouve son explication dans cette manière de concevoir la raison d'être de la distribution intérieure du monument. Pendant la construction de la Pyramide, des blocs de granit de la dimension du couloir G ont été déposés dans le couloir en encorbellement E. La pyramide étant achevée et la momie en place, on laisse glisser par leur seul poids les blocs dans le couloir G, on bouche le palier K, puis les ouvriers descendent par le puits et remontent à la lumière par le couloir H, qui, à son tour, est obstrué par les blocs qu'on y introduit de l'entrée extérieure du monument. Ajoutons que la pratique des fouilles autorise jusqu'à un certain point cette explication. Il n'est pas rare, en effet, de trouver des tombeaux où de fausses pistes éloignent intentionnellement les violateurs du caveau où repose la momie (1).

(1) Etudiez à ce point de vue les deux grandes Pyramides de Daschour. Là encore tout est combiné pour dépister les violateurs du monument.

III. — Myt-Rahyneh.

Myt-Rahyneh est sur la route du Caire à Saqqarah. On fait donc en une fois l'excursion de Myt-Rahyneh et de Saqqarah. Un peu avant d'arriver au second de ces villages on rencontre le premier.

Le voyageur qui veut visiter Myt-Rahyneh et Saqqarah peut attendre que sa dahabieh soit prête et faire de cette visite la première étape du voyage de la Haute-Egypte. Il s'arrête alors à Bédréchyn.

Mais s'il lui paraît plus convenable de faire de la visite à Myt-Rahyneh et à Saqqarah l'objet d'une simple excursion, il doit choisir entre deux routes : 1° Il peut monter à âne au Caire et n'en descendre que devant le colosse de Myt-Rahyneh ; les âniers connaissent le chemin et serviront de guides. 2° Il peut envoyer d'avance les ânes à Bédréchyn, qui est la station du chemin de fer de Minieh la plus rapprochée de Myt-Rahyneh; il fait alors le trajet du Caire à Gyzeh en voiture, et à la station de cette ville il prend le chemin de fer (1) ; c'est la voie la plus suivie,

(1) Le chemin de fer passe à la station de Gyzeh à 9 heures. Le trajet est d'environ une demi-heure.

surtout par les voyageurs qui n'ont pas de temps à perdre, ou qui craignent la fatigue d'une longue route faite tout entière à âne, aller et retour.

Memphis fut vraisemblablement la plus grande ville de l'Egypte, et si, comme nous le croyons, la Pyramide à degrés de Saqqarah appartient à la 1re dynastie, on peut affirmer que Memphis remonte à une antiquité que Thinis seule peut lui disputer. Un palais de « construction barbare » s'y trouvait comme à Héliopolis.

Les fouilles n'ont pas confirmé l'assertion de Strabon qui nous dépeint Memphis comme touchant le pied de la chaine Libyque. Memphis, au contraire, semble avoir été resserrée entre le Bahr-Jousef d'un côté, le Nil de l'autre, et avoir formé une ville très-allongée qui s'étendait au nord presque jusqu'à Gyzeh et au sud jusqu'à Schinbab, ce qui explique la dispersion de ses nécropoles. Tout le long du terrain dont nous venons d'indiquer les limites sont des buttes plus ou moins arides parsemées çà et là de blocs de granit et de pans de murailles qui émergent du sol. La principale de ces buttes est celle sur laquelle est situé le village de Myt-Rahyneh. C'est là qu'était le temple fameux

consacré à Phtah, le Vulcain des traditions grecques.

L'histoire de Memphis est, d'ailleurs, à peu près celle d'Héliopolis. Seulement, nous trouvons ici un secours qu'Héliopolis nous a refusé. Les nécropoles de Memphis encore florissantes (Pyramides, Abousyr, Saqqarah, Daschour) nous renseignent, en effet, sur l'histoire de cette ville pendant les diverses périodes de son existence. Déjà fondée sous les plus anciens rois successeurs de Ménès, florissante sous la IVme dynastie, qui est la grande époque des Pyramides, sous la Vme et le commencement de la VIme, négligée ou abandonnée sous la XIme, la XIIme et la XIIIme, Memphis ressuscite comme l'Egypte elle-même quand les rois de la XVIIIme dynastie ont réussi à purger le sol national de ses envahisseurs. Tour à tour prise et reprise sous les dynasties suivantes par les Assyriens, les Ethiopiens, les Perses, Memphis conserve sous les Grecs une partie de son ancienne splendenr, bien que Strabon nous la montre à l'époque de son voyage comme déjà déserte. Mais les temps sont proches où il ne restera de Memphis que des ruines et où se vérifiront à la lettre les sombres menaces de Jérémie : « O fille de l'Egypte, préparez ce qui peut vous

« servir dans votre captivité, parce que Memphis « sera réduite en un désert ; elle sera aban- « donnée et elle deviendra inhabitable. » De longues buttes où le dattier croît seul, çà et là un pan de mur, un fût de colonne brisée, des statues mutilées, à moitié enfouies dans le sol ou couchées dans la boue, telle est, en effet, de nos jours la ville qui a exercé pendant des siècles une si profonde influence sur les affaires du monde.

Il ne faudrait pas croire cependant que Memphis a disparu tout d'un coup et comme d'une seule pièce, juste au moment où périt en même temps qu'elle l'antique civilisation égyptienne. A ce sujet, il est même curieux de voir dans Abd-el-Latyf ce qu'étaient encore les ruines de Memphis il y a huit cents ans. « Passons maintenant, « dit le voyageur arabe, à d'autres vestiges de « la grandeur de l'Egypte ; je veux parler des « ruines de l'ancienne capitale de ce pays. Cette « capitale était Memphis ; c'était là que les Pha- « raons faisaient leur résidence, et cette ville « était le siége de l'empire des rois d'Egypte. « Malgré l'immense étendue de cette ville et la « haute antiquité à laquelle elle remonte, nonobs- « tant toutes les vicissitudes des divers gouver-

« nements dont elle a successivement subi le
« joug, quelques efforts que différents peuples
« aient faits pour l'anéantir, en en faisant dis-
« paraître jusqu'aux moindres vestiges, effaçant
« jusqu'à ses plus légères traces, transportant
« ailleurs les pierres et les matériaux dont elle
« était construite, dévastant ses édifices, muti-
« lant les figures qui en faisaient l'ornement ;
« enfin, en dépit de ce que quatre mille ans et
« plus ont dû ajouter à tant de causes de des-
« truction, ses ruines offrent encore aux yeux
« des spectateurs une réunion de merveilles qui
« confond l'intelligence, et que l'homme le plus
« éloquent entreprendrait inutilement de dé-
« crire. Plus on la considère, plus on sent aug-
« menter l'admiration qu'elle inspire ; et chaque
« nouveau coup d'œil que l'on donne à ses ruines
« est une nouvelle cause de ravissement. » Et
plus loin Abd-el-Latyf ajoute : « On voit au même
« lieu des piédestaux établis sur des bases énor-
« mes. Les pierres provenant de la démolition des
« édifices remplissent toute la surface de ces
« ruines ; on trouve en quelques endroits des
« pans de murailles encore debout..., ailleurs
« il ne reste que les fondements, ou bien des
« monceaux de décombres. J'y ai vu l'arc d'une

« porte très-haute, dont les deux murs latéraux
« ne sont formés chacun que d'une pierre ; et la
« voûte supérieure, qui était d'une seule pierre,
« était tombée au-devant de la porte... Quant
« aux figures d'idoles que l'on trouve parmi ces
« ruines, soit que l'on considère leur nombre,
« soit qu'on ait égard à leur prodigieuse gran-
« deur, c'est une chose au-dessus de toute des-
« cription et dont on ne saurait donner une idée ;
« mais ce qui est encore plus digne d'exciter
« l'admiration, c'est l'exactitude de leur formes,
« la justesse de leurs proportions, et leur res-
« semblance avec la nature. Nous en avons
« trouvé une qui, sans son piédestal, avait plus
« de trente coudées... Cette statue était d'une
« seule pierre de granit rouge ; elle était recou-
« verte d'un vernis rouge, auquel son antiquité
« semblait ne faire qu'ajouter une nouvelle frai-
« cheur.» Et plus loin : « J'ai vu deux lions
« placés en face l'un de l'autre à peu de dis-
« tance ; leur aspect inspirait la terreur ; on
« avait su, malgré leur grandeur colossale
« et infiniment au-dessus de la nature, leur
« conserver toute la vérité des formes et des
« proportions ; ils ont été brisés et couverts de
« terre.... » On ne peut lire ces lignes écrites

par le plus sagace et le plus véridique des historiens arabes sans éprouver de mortels regrets. Karnak lui-même, dépouillé depuis cinquante ans de toutes ses richesses, ne peut donner une idée de ce qu'était Memphis à la fin du XIIme siècle, avant que les pierres de ses temples aient été s'engloutir une à une dans les constructions du Caire. Aujourd'hui, en effet, il ne reste rien de Memphis qu'on a vue tout entière quand on a été visiter à la place où gisent les trois ou quatre monuments suivants :

1° L'espace déprimé dont le voyageur côtoie les bords en arrivant sur les ruines et qui laisse apercevoir au loin dans une éclaircie d'arbres les sommets aigus des Pyramides, est le lac du temple de Vulcain. Près de là est une colosse de granit rose découvert en 1852 par Hékékyan-Bey. Il représente Ramsès II. Les cartouches en surcharge sont ceux des successeurs immédiats de ce prince.

2° A quelques mètres au sud du colosse est une grande stèle de calcaire blanc, couchée sur le dos. Elle est du temps d'Apriès (XXVIme dynastie). Apriès avait augmenté les propriétés du temple de Vulcain; il avait agrandi le temple lui-même pour le service duquel il avait fait

creuser divers lacs ou canaux. La stèle a pour objet de conserver le souvenir de ces bienfaits.

3° Auprès de la maison isolée où nous avons réuni quelques débris de statues provenant de nos fouilles, est un autre colosse. Celui-ci est de calcaire siliceux et représente Ramsès II. Les statues de Ramsès sont si communes que la science n'attacherait aucun prix à celle que nous avons sous les yeux si la tête, modelée avec une grandeur de style qu'on ne se lasse pas d'admirer, n'était l'authentique portrait du célèbre conquérant de la XIXme dynastie (1).

IV. — SAQQARAH.

Saqqarah est un village qui donne son nom à la nécropole dont il est voisin. Cette nécro-

(1) La statue a été découverte par Caviglia vers 1820. Elle a été donnée par Méhémet-Ali au gouvernement anglais. Pendant les trois quarts de l'année elle est sous l'eau. Tout fait présumer qu'elle était placée, la face tournée vers le nord, contre un pylône du temple de Vulcain dont il ne reste aucune trace. Un second colosse devait lui faire pendant de l'autre côté de la porte. Nous l'avons vainement cherché. On trouve à Louqsor et à Karnac d'excellents exemples de cette disposition. Les deux colosses du pylône de Louqsor sont aussi de Ramsès.

pole est la plus importante, la plus ancienne, et en même temps la plus moderne des nécropoles de Memphis. Elle s'étend le long de la lisière des sables du désert sur une longueur d'environ 7,000 mètres et une largeur de 500 à 1,500.

Il est certain qu'il n'est pas aujourd'hui un coin de la nécropole de Saqqarah qui n'ait été déjà bien des fois retourné par des fouilles plus ou moins anciennes. La nécropole offre, en effet, le spectacle d'un bouleversement complet. Des puits sans nombre s'ouvrent sous les pas du voyageur. Des murailles de briques démantelées, des buttes de sable mêlé de pierres et de granit arrêtent à chaque instant sa marche. Çà et là des linges de momies que le vent transporte au loin, des ossements humains que le soleil a desséchés et blanchis, avertissent qu'on est dans la région des morts.

Les nombreuses pyramides dont la nécropole est couverte arrêtent également les regards. Au centre s'élève, comme le noyau de ce vaste ensemble, une pyramide singulièrement bâtie à six degrés. Si les traditions sont vraies, si le lieu dont cette pyramide occupe le centre s'appelle *Ko-Komé* et si le roi *Ouennéphès* fit bâtir en ce lieu

nommé Ko-Komé sa pyramide, il s'ensuivrait que la Pyramide à degrés remonte à la 1re dynastie, et qu'elle est, par conséquent, le plus ancien monument connu de l'Egypte et du monde. Les autres n'ont pas de date et il est probable que la plupart d'entre elles n'ont jamais été ouvertes (1).

La nécropole de Saqqarah est si vaste qu'il est impossible de la visiter tout entière. Les monuments que l'on est dans l'habitude de voir sont le *Sérapéum*, le *Tombeau de Ti*, et le *Tombeau de Phtah-hotep*.

A. *Sérapéum.* — Le Sérapéum est un des édifices de Memphis qu'un passage souvent cité de Strabon et les mentions fréquentes qui en sont faites sur les papyrus grecs ont rendu célèbre. On en a longtemps cherché les ruines que nous avons eu la chance de retrouver en 1850. (2)

(1) La Pyramide à degrés est ouverte; seulement, au moment où nous écrivons ces lignes, un éboulement en a obstrué l'entrée. Au sud de la nécropole est le *Mastabat-el-Faraoun*, vaste construction d'origine royale, dont nous avons retrouvé l'entrée en 1859. Quelques marques de carrières tracées en rouge sur des blocs employés dans la maçonnerie, ont laissé voir des signes qui nous ont paru former le nom d'Ounas, un des derniers rois de la Vme dynastie.

(2). Strabon, décrivant Memphis, s'exprime ainsi: « On trouve de plus (à Memphis) un temple de

Apis, comme image vivante d'Osiris descendu sur la terre, était un taureau qui, vivant, avait son temple à Memphis (Myt-Rahyneh), et mort

« Sérapis dans un endroit tellement sablonneux,
« que les vents y amoncellent des amas de sable,
« sous lesquels nous vîmes les sphinx enterrés, les
« uns à moitié, les autres jusqu'à la tête : d'où l'on
« peut conjecturer que la route vers ce temple ne
« serait point sans danger, si l'on était surpris par
« un coup de vent. » Si Strabon n'avait pas écrit ce passage, il est probable que le Sérapéum serait encore perdu sous les sables de la nécropole de Saqqarah. En 1850, j'avais été envoyé par le gouvernement français pour visiter les couvents coptes de l'Egypte et faire l'inventaire des manuscrits en langues orientales qui s'y trouvent. Je vis à Alexandrie, dans le jardin de M. Zizinia, une demi-douzaine de sphinx. Au Caire, je vis encore des sphinx du même modèle dans le jardin de Clot-Bey. M. Fernandez en conservait un certain nombre d'autres à Gyzeh. Evidemment, il y avait quelque part une allée de sphinx en exploitation. Un jour, attiré à Saqqarah par mes études d'égyptologie, j'aperçus un de ces mêmes sphinx dont la tête sortait du sable. Celui-là n'avait pas été dérangé et il était certainement à sa place antique. Tout auprès gisait une table à libation, sur laquelle était gravée en hiéroglyphes une invocation à Osiris-Apis. Le passage de Strabon me revint alors à la mémoire. L'avenue que j'avais sous les pieds, c'était celle qui conduisait à ce Sérapéum si vainement cherché. Mais j'avais été envoyé en Egypte pour inventorier des manuscrits, non pour fouiller des temples Il me fallut donc prendre un parti que ma position rendait redoutable. Sans en rien dire et presque en me cachant, je réunis quelques

avait son tombeau à Saqqarah. Le palais que le taureau habitait de son vivant à Memphis s'appelait l'*Apiéum* ; le *Sérapéum* était le nom donné au tombeau.

Autant qu'on peut en juger par les restes retrouvés pendant les fouilles, le Sérapéum était un édifice qui avait l'apparence extérieure des autres temples de l'Egypte, même de ceux qui n'ont point une destination funéraire. Une allée de sphinx y conduisait. Deux pylônes le précédaient. Il était environné d'une enceinte. Mais ce qui le distinguait des autres temples, c'est que, dans l'une de ses chambres, s'ouvrait un chemin en pente qui gagnait bientôt le roc sur lequel le

ouvriers et le déblaiement commença. Les débuts furent pénibles. Mais bientôt les lions, les paons, les statues grecques du dromos, les stèles du temple de Nectanébo sortirent du sable, et je pus annoncer mes succès au gouvernement français en l'informant tout à la fois de l'entier épuisement des fonds destinés aux manuscrits et de la nécessité d'en envoyer d'autres. Ainsi s'est faite la découverte du Sérapéum.

Les travaux durèrent quatre ans. Le Sérapéum est un temple bâti sans plan régulier, où tout est à deviner, et où il a fallu reconnaître le terrain pouce à pouce. En certains endroits, le sable y est pour ainsi dire fluide et oppose au déblaiement l'obstacle de l'eau qui cherche incessamment à reprendre son niveau. En outre, des difficultés surgirent

temple était bâti, et donnait accès dans de vastes souterrains. Ces souterrains étaient la *Tombe d'Apis*.

Le Sérapéum proprement dit, c'est-à-dire l'édifice extérieur, n'est plus aujourd'hui qu'une vaste plaine de sables mêlés d'éclats de pierres incroyablement bouleversés. Le Sérapéum n'existe donc plus. Mais la plus belle et la plus intéressante partie de la tombe souterraine peut encore être visitée.

Nous en ferons l'historique.

La Tombe d'Apis se compose de trois parties séparées, c'est-à-dire qui n'ont entre elles aucune communication directe.

La première et la plus ancienne remonte à la XVIIIme dynastie et à Aménophis III. Elle a servi à la sépulture des Apis jusqu'à la fin de la XXme. Ici les tombes sont isolées. Autant d'Apis morts, autant de chambres sépulcrales que l'on creusait çà et là dans le temple un peu au hasard. Ces chambres sont aujourd'hui cachées sous les sa-

entre le gouvernement français et le gouvernement égyptien, qui me forcèrent plusieurs fois à renvoyer les ouvriers. Ce sont ces circonstances qui rendirent le travail si long, et m'y firent employer quatre ans, que je ne regrette pas.

bles. Elles n'offraient d'ailleurs qu'un très-médiocre intérêt.

La seconde partie comprend les tombes des Apis morts de Scheschonk 1er (XXIIme dynastie) à Tahraka (dernier roi de la XXVme). Cette fois un système nouveau a été inauguré. Les tombes ne sont plus isolées. Un long souterrain a été creusé, et de chaque côté de ce souterrain on a ménagé des chambres qu'on utilisait à mesure qu'un Apis mourait à Memphis. Le souterrain qui, à lui seul, forme la seconde partie de la tombe est aujourd'hui inacessible, les voûtes s'étant écroulées en quelques parties, et le reste ne présentant plus assez de solidité pour qu'on en permette la visite aux voyageurs. (1)

(1) Quand on se dirige par le chemin ordinaire vers l'entrée de la Tombe d'Apis, on aperçoit à droite, c'est-à-dire vers le nord, un trou circulaire d'une assez grande largeur. C'est là que se trouvent les souterrains qui ont précédé ceux que l'on va voir. Le trou correspond à un éboulement ancien. En en faisant sauter les débris avec la poudre, nous avons trouvé, non un Apis, mais une momie humaine. Un masque d'or couvrait la figure. Des bijoux de toutes sortes étaient déposés sur la poitrine. Toutes les inscriptions étaient au nom du fils favori de Ramsès qui fut pendant longtemps gouverneur de Memphis; on peut supposer que c'est là que fut enterré ce prince.

La troisième partie est celle que tout le monde connaît. Elle commence à Psammétichus 1er (XXVIme dynastie) et finit aux derniers Ptolémées. Le même système de souterrain commun a été suivi, seulement sur une échelle beaucoup plus grande. Les nouvelles galeries ont environ 350 m. de développement, et d'un bout du grand souterrain à l'autre, on compte 195 mètres. Une autre mode a été inaugurée, celle des sarcophages de granit. On en compte 24 dans toute l'étendue de la tombe. Tous sont sans inscription, à l'exception des trois qui portent les noms d'Amasis (XXVIme dynastie), de Cambyse, de Khebasch (XXVIIme) et d'un quatrième dont les cartouches sont vides, mais que tout fait présumer appartenir à l'un des derniers Ptolémées. Quant à leurs dimensions, elles sont en moyenne de 2 m. 30 c. de façade sur 4 m. de profondeur et une hauteur totale de 3 m. 30 c., de sorte que ces monolithes ne pèsent pas moins, l'un dans l'autre (les vides déduits), de 65 mille kilogrammes.

Telles sont les trois parties de la Tombe d'Apis.

On sait que l'exploration de cette tombe a fourni à la science des matériaux inespérés. C'est que nous n'en voyons plus aujourd'hui que le squelette. La tombe, quand elle a été découverte,

était en effet pleine encore, bien que violée par les premiers chrétiens, d'à peu près tout ce qui n'était pas or ou matières précieuses. Une coutume avait surtout contribué à enrichir la tombe de documents utiles. A certains jours de l'année, ou bien à la mort et aux funérailles d'un Apis, les habitants de Memphis venaient rendre visite au dieu dans sa sépulture, et comme souvenir de cet acte pieux laissaient une *stèle*, c'est-à-dire une sorte de dalle carrée arrondie par le haut qu'on encastrait dans l'une des parois de la tombe, après qu'on y avait gravé un hommage au dieu au nom du visiteur et de sa famille. Or, ces documents, au nombre de 500 environ, ont été retrouvés pour la plupart à leur place antique (voyez surtout la chambre d'entrée au nord), et comme beaucoup d'entre eux sont datés à la mode du temps, c'est-à-dire de l'année, du mois, du jour du roi régnant, on voit quel secours la comparaison de ces stèles peut fournir à la science et particulièrement à la chronologie.

B. *Tombes de Ti et de Phtah-hotep*. Après le Sérapéum, les voyageurs visitent habituellement une ou plusieurs des tombes de l'Ancien-Empire dont la nécropole de Saqqarah est si

riche. Nous choisissons les tombes de Ti et de Phtah-hotep.

En général, une tombe de l'Ancien-Empire s'annonce à l'extérieur par un édicule qui a la forme d'un *mastaba* (1). Le *mastaba* lui-même se compose de trois parties. On y trouve une ou plusieurs chambres prises dans la masse de la construction, un puits et un caveau toujours creusé dans le roc sur lequel s'élève l'édicule extérieur.

Saqqarah n'offre que peu d'occasions d'étudier sur place l'intérieur des *mastaba*, et les Pyramides conviennent mieux pour cet objet.

Le massif de l'intérieur des *mastaba* n'est pas toujours plein. On y trouve le *serdab*, sorte de corridor étroit caché dans l'épaisseur de la maçonnerie où l'on déposait des statues du mort, plus une ou plusieurs chambres toujours accessibles par une porte qui s'ouvrait sur une des rues de la nécropole.

Le *serdab* est toujours sans inscription ; les

(1) On sait déjà que, sous l'Ancien-Empire, les tombes des particuliers sont en général des *mastaba*, nous voulons dire des espèces de pyramides tronquées tout près de la base qui, de loin, se présentent sous la forme d'immenses couvercles de sarcophages.

chambres en sont, au contraire, le plus souvent ornées, et ces représentations ont un intérêt tel, qu'il convient de nous y arrêter.

Chose remarquable, tout y est aussi peu funéraire que possible. Dans les tombes des autres époques (nous en verrons plus d'un exemple à Bab-el-Molouk) une armée de dieux bizarres, fantastiques, a envahi les murs de la chambre. Le mort y est véritablement dans l'autre monde, et dans un autre monde peuplé d'êtres le plus souvent impossibles à décrire. Ici rien de semblable. En vain cherchera-t-on sur les murs une seule image de divinité. Le défunt est, non dans l'autre monde, mais dans celui-ci. (1). Il est représenté debout, le bâton de commandement à la main, ou bien assis. Sa femme est à ses côtés. Ses enfants l'accompagnent. Ses serviteurs sont devant lui. Il semble qu'il n'ait pas encore quitté la terre.

(1). Voyez les restrictions apportées à cette manière de voir dans l'*Avant-propos*, page 19. L'*Avant-propos* est écrit en 1872 ; la présente description des tombes du Saqqarah remonte à 1869. Ces divergences d'opinion sont la marque du travail de transformation que subit la science. Des faits mieux observés ou d'autres faits encore inconnus nous forceront peut-être à modifier encore une fois l'opinion que nous émettons aujourd'hui.

Pénétrons un peu plus avant dans le sens des tableaux, et nous verrons la tendance que nous venons de signaler s'affirmer de plus en plus. Au dehors de la porte d'entrée de chaque tombeau (malheureusement cette partie est très-souvent démolie) est une inscription assez longue qui sert en quelque sorte d'enseigne au monument. On y lit le nom et les titres du défunt, puis une invocation qui résume en quelque sorte les tableaux que nous trouvons en si grand nombre dans l'intérieur. Dans cette invocation, en effet, on demande à Anubis : 1° d'accorder au personnage nommé une bonne sépulture dans la nécropole, après une vie longue et heureuse ; 2° de favoriser la route du défunt dans les régions d'outre tombe; 3° d'assurer pour l'éternité l'apport de ce que le texte appelle « les dons funéraires ». Or, c'est spécialement à ces trois parties de l'inscription que se rapportent les tableaux de l'intérieur, ce qu'il est facile de prouver puisqu'en définitive il n'est pas un seul de ces tableaux qui ne puisse entrer dans une des catégories suivantes :

1° *Tableaux relatifs au personnage encore vivant.* Le tombeau de Ti offre plusieurs de ces

tableaux très-intéressants à étudier. Le défunt est chez lui. Des femmes de la maison exécutent des danses (couloir étroit de l'entrée, paroi du sud). Des musiciens jouent de leurs instruments; des chanteurs les accompagnent en battant la mesure avec les mains (ibid). Le défunt chasse dans les marais (grande chambre, paroi du nord). Il est debout sur une barque en roseaux de papyrus; d'une main il tient des *appelants*; de l'autre il lance sur les oiseaux aquatiques répandus dans les longs roseaux un bâton recourbé qui part en tournoyant (ibid). Dans l'eau sur laquelle vogue la barque sont blottis des hippopotames et des crocodiles. Des serviteurs cherchent à les prendre. Un curieux épisode est le combat de deux de ces amphibies ; le crocodile est vaincu. A côté un serviteur de la maison prend un hippopotame avec une sorte de crochet, ce qui rappelle immédiatement les deux versets de Job :
« Attires-tu le léviathan avec un hameçon ? et
« avec une corde lieras-tu la langue ? lui mets-
« tu un roseau dans la narine, et avec un crochet
« lui perces-tu la machoire ? » (étudiez de près la figure du tombeau). Une autre scène est celle de la chasse aux oiseaux aquatiques faite par les serviteurs du défunt. Plus loin (grande chambre

et paroi du nord) sont de délicieuses représentations de la vie des champs. Des vaches traversent un gué. Des veaux paissent dans une prairie. Des serviteurs conduisent un troupeau de chèvres. Les tableaux d'agriculture (ibid, paroi de l'est) ne sont pas moins curieux. On récolte le blé, on le forme en meule, on le dépique, on l'assemble en gerbes qu'on charge sur des ânes. Devant chacune de ces scènes le défunt est assis, ou bien debout, le bâton de commandement en main. Ici il assiste à la mise sur le chantier des barques (paroi de l'est); là (paroi du sud), il surveille la confection des meubles de sa maison; autre part (petit couloir d'entrée, paroi de l'ouest) de grands navires aux voiles étendues, des barques montées par des rameurs, sillonnent pour lui les eaux du Nil. En un mot, tout, dans ces tableaux, nous montre la réalisation du premier souhait formé en faveur du défunt par l'inscription qui sert d'enseigne au tombeau. Ti mène sur la terre une vie vraiment heureuse, telle que pouvait l'imaginer un peuple si entièrement voué aux travaux agricoles. Il est au milieu des siens. Ses serviteurs l'entourent. Il atteint, comme dit l'inscription, une « vieillesse heureuse et longue » (Comparez les inscriptions du tombeau de Phtah-hotep).

2° *Tableaux relatifs à la mort du défunt*. C'est la moins étendue des trois parties. Le défunt, debout sur une barque, assiste au transport de sa propre momie dans la nécropole. Evidemment, à voir la rareté de ces représentations, on pressent comme une sorte d'euphémisme qui force l'ordonnateur du tombeau à passer vite sur cette partie de la décoration. Notons d'ailleurs que le transport de la momie est la seule scène vraiment funéraire que nous offrent les tableaux. Ces tableaux conduisent le mort jusqu'à sa sépulture, mais ne le suivent pas dans les régions d'outre-tombe. Toutes les représentations du tombeau sont de ce monde ; pas une seule ne franchit ce seuil mystérieux qui sépare notre vie périssable de la vie éternelle.

3° *Tableaux relatifs à l'apport des dons funéraires*. Les chambres où nous nous trouvons étaient ouvertes à tous venants, et à certains jours de fête, les parents du mort s'y rassemblaient. Or, une coutume universellement suivie obligeait ces parents à apporter dans le tombeau des offrandes de toutes sortes, pains, liquides, végétaux, membres d'animaux immolés au dehors. C'est ce que notre inscription appelle « les

dons funéraires. » Les tableaux relatifs à l'apport des dons funéraires sont nombreux. Les deux parois de la petite chambre à droite du couloir d'entrée de la tombe de Ti, représentent des scènes de ce genre : des serviteurs apportent sur leur tête, sur leurs épaules, sur leurs mains étendues, des victuailles, des fleurs, des plateaux chargés de vases. Sur la paroi est du même couloir d'entrée on a représenté l'abattage des bœufs destinés à fournir une partie importante des dons funéraires. Dans l'intérieur de la tombe, sur le registre inférieur de la paroi nord, est une file de femmes conduisant des animaux et portant des couffes sur la tête. Ce sont les propriétés du défunt ainsi symbolisées qui toutes concourent à l'accomplissement de la cérémonie ayant pour but l'apport des objets destinés à figurer en nature dans la chambre intérieure du tombeau. C'est dans le tombeau de Phtah-hotep que les scènes de ce genre sont clairement exprimées. Là le défunt est assis (paroi de l'ouest, entre les deux stèles). Devant lui commence une véritable procession de serviteurs apportant les dons. En tête marchent des prêtres récitant les hymnes sacrées; derrière eux des serviteurs sont censés disposer sur une table où elles s'a-

moncèlent en tas les offrandes destinées à la cérémonie. Phtah-hotep lui-même accueille les dons et on le voit porter à la bouche un vase contenant une des substances qui figurent dans « l'apport des dons funéraires. »

Nous serions entraînés trop loin si nous voulions décrire tous les tableaux, de composition si variée, qui décorent les murs des deux tombeaux de Ti et de Phtah-hotep. Ce que nous désirons faire voir au visiteur, c'est le sens général de ces tableaux, et par là le caractère de la partie du tombeau où ils sont placés. Rappelons que nous sommes ici dans l'intérieur d'un *mastaba*, mais de plain-pied avec la plaine environnante. Ici rien de lugubre, rien qui rappelle la mort. Le défunt semble chez lui. Il reçoit ses parents, les gens de sa maison. C'est d'ailleurs lui-même qui à commencé le tombeau de son vivant et a fait sculpter sur les murs les scènes dont nous venons de chercher la signification. «Les Egyptiens, « dit Diodore, appellent leurs habitations hôtel- « leries, vu le peu de temps qu'il y séjournent, « tandis qu'ils nomment les tombeaux demeures « éternelles, » C'est bien là, en effet, le sens des monuments dont nous nous occupons. La maison, la ferme, les bestiaux, les champs, la moisson,

tout y est, et par sa solide construction le tombeau devient vraiment une « demeure éternelle. » Quant à l'âme, quant à cette vie d'outre-tombe dont les Egyptiens ont fait la base de leur croyance et qui est partout ici absente, il faut pour la trouver aller dans une autre partie du tombeau. Mais personne ne pénètre dans celle-là, et elle doit rester éternellement cachée. Il s'agit du caveau funéraire, effectivement perdu sous terre au fond d'un puits dont l'entrée était dérobée à tous les regards. Là est la momie, mais là aussi règne le *Rituel*. Le défunt a franchi le seuil redoutable, il est maintenant dans le monde mystérieux où règnent les dieux des purs esprits.

En résumé, un édifice extérieur recouvrant : 1° des chambres accessibles en tout temps et le plus souvent décorées de tableaux ; 2° un puits vertical (1) caché à tous les yeux au fond duquel on ne peut descendre aujourd'hui qu'avec des cordes ; 3° un caveau souterrain où git la momie,

(1) Le tombeau de Ti offre, par une exception bien rare, une dérogation à cette règle. Le puits, tel qu'on peut le voir aujourd'hui au milieu de la cour, n'est pas vertical. Il est incliné comme le couloir d'une pyramide. Mais le principe est le même. Ce couloir incliné était rempli jusqu'au fond de blocs de pierres. Le sarcophage est en calcaire et n'a aucune inscription.

telles sont les tombes de Saqqarah, et tel est, ajoutons-nous, le principe de toutes les tombes antiques qu'on trouve en Egypte.

CHAPITRE DEUXIÈME

VOYAGE DANS LA HAUTE-EGYPTE.

Il y a quelques années, on ne pouvait aller dans la Haute-Egypte qu'en *dahabieh*. Aujourd'hui des bateaux à vapeur qui partent à jour fixe y conduisent les voyageurs.

Pour bien jouir du voyage, il faut la *dahabieh*. Dans la *dahabieh* on est chez soi, et tout à ses impressions. On s'arrête, on descend, on chasse, on visite les villages, on ne quitte les monuments que quand on s'en est suffisamment pénétré. Peut-être est-on quelquefois trop à la merci du vent; mais on ne doit s'embarquer sur la *dahabieh* que si on a du temps devant soi. On voit par là qu'aux voyageurs qui veulent vraiment voir l'Egypte, la connaître et en profiter, nous recommandons la *dahabieh*. Quant aux bateaux à

vapeur, nous n'avons rien à en dire. Tout y est propre et confortable. On déjeûne, on dîne à heure fixe, on arrive devant les monuments et on admire à heure fixe, à côté d'un drogman et de voyageurs qu'on ne connaît pas. On ne voit pas l'Egypte; on en a seulement une idée, désavantage compensé par l'économie de temps et l'économie d'argent (1). Par la force des choses, le voyage en *dahabieh* est ainsi devenu, à l'époque pressée où nous sommes, un voyage de luxe; le bateau à vapeur est pour tout le monde. C'est l'Egypte qui y perd, car on l'apprécie moins.

Du Caire à Assouan, les lieux antiques qu'on aperçoit de la rive ou que les *Guides* décrivent, sont très-nombreux. Nous ne nous arrêterons qu'à ceux qui présentent un intérêt archéologique réel et qu'il est indispensable d'avoir vus.

I. — Beni-Hassan.

De Boulaq à Bédréchyn....	23 kil.
De Bédréchyn à Zawyet...	64 »

(1) Nous publierons, à la fin de ce volume, l'itinéraire des bateaux à vapeur qui font le service à époques régulières entre le Caire et la première Cataracte.

De Zawyet à Beni-Souef ...	28	kil.
De Beni-Souef à Fechn....	30	»
De Fechn à Abou-Girgeh . .	47	»
D'Abou-Girgeh à Qolosaneh.	20	»
De Qolosaneh à Minieh....	36	»
De Minieh à Beni-Hassan..	23	»
De Boulaq à Beni-Hassan..	271	»

De Boulaq à Beni-Souef le trajet est fastidieux. Les rives sont basses, le paysage est monotone, les villages se découpent mal à l'horizon. Une pyramide de forme étrange poursuit en quelque sorte le voyageur pendant des heures entières. C'est celle de Meydoum. De loin, elle semble élevée sur le sommet d'une colline; cette colline n'est qu'une butte artificielle formée autour de la base par l'écroulement du revêtement extérieur. Les Arabes l'appellent *Haram-el-Katdab* (la fausse Pyramide). Ils la supposent, en effet, formée par le rocher lui-même autour duquel une grosse maçonnerie donne au monument la forme d'une pyramide, assertion qu'on n'est pas en mesure de vérifier, puisque la Pyramide n'est pas ouverte. Quoi qu'il en soit, la Pyramide de Meydoum est certainement la mieux soignée, la mieux construite de l'Egypte. Ce qu'on en voit n'est sans doute que le noyau, et quand

elle était complète (si elle l'a jamais été), peut-être était-elle construite à degrés comme la plupart des monuments de ce genre. Le nom du roi qui l'a fait élever pour son tombeau est inconnu. On suppose cependant avec quelque raison que ce roi est Snéfrou, le prédécesseur de Chéops. Autour de la Pyramide s'étend une nécropole qui appartient principalement au temps du premier des deux Pharaons que nous venons de nommer. C'est dans la chambre du plus septentrional des *mastaba* de cette nécropole que nous avons découvert (janvier 1872) les deux admirables statues qui sont aujourd'hui conservées au Musée de Boulaq, dans la Salle des Bijoux.

A partir de Beni-Souef, le paysage prend un peu d'animation. On commence à voir poindre à l'horizon les innombrables cheminées des usines à sucre du Vice-Roi, qui sont la fortune et l'avenir de l'Egypte. Un peu après Qolosaneh, on passe au pied de la montagne de Gebel-Teir (la montagne des Oiseaux). Là s'élève, sur une pointe, le couvent de *Deir-el-Bakarah*, ainsi nommé de la poulie dont on se servait autrefois pour y faire monter les voyageurs. Il est habité par des moines, cordonniers de leur état, dont

la principale occupation consiste à se précipiter dans l'eau du plus loin qu'ils aperçoivent une *dahabieh* ou un bateau à vapeur et à venir demander l'aumône à bord dans un costume dont ils ont à peine l'air de soupçonner l'inconvenance. Le couvent est riche. On fera bien d'écarter ces mendiants importuns, qui souvent (quand le vent est faible) assourdissent le voyageur pendant des heures entières.

Depuis Minieh la chaîne arabique se déroule le long du fleuve par couches horizontales assez régulières. Bientôt, à l'aide d'une lorgnette, on aperçoit au loin, percés dans le flanc de la montagne, aux deux tiers environ de sa hauteur, des tombeaux précédés de colonnes. Ce sont les tombeaux de Béni-Hassan.

Les grottes de Béni-Hassan sont situées à trois kilomètres du point d'accostage des bateaux. Toutes ne sont pas également dignes d'intérêt. Les plus importantes sont les deux dernières au nord.

Ces grottes sont des tombeaux du commencement de la XIIme dynastie (3,000 ans avant J.C.) Les personnages qui y furent enterrés étaient de leur vivant fonctionnaires de l'Etat dans la ville à laquelle la montagne que nous visitons a servi

de nécropole, mais dont nous ignorons et le nom et l'emplacement.

Le principe de ces tombes est le même que celui des tombes déjà connues des Pyramides et de Saqqarah. On y trouve : 1° une chambre accessible qui, à Saqqarah et aux Pyramides, est prise dans la masse du *mastaba*, et qui est ici creusée dans le roc ; 2° un puits caché et bouché, conduisant au caveau ; ici le puits s'ouvre au milieu ou dans l'un des coins de la chambre; 3° enfin un caveau funéraire, lieu de dépôt du sarcophage et de la momie, caveau situé, aux Pyramides, à Saqqarah et à Béni-Hassan, au fond du puits.

Le principe de la décoration est aussi le même. Seulement les scènes ont un peu varié avec le temps. Le défunt est plus que jamais chez lui. On accorde plus à la biographie, à l'épisode, aux incidents. Le défunt chasse aux animaux sauvages dans le désert. Des captifs lui apportent des présents. Des saltimbanques exécutent devant lui des tours variés de gymnastique. Du reste, comme signe caractéristique de l'Ancien et du Moyen-Empire, même absence de toute représentation de dieux.

Nous avons dit que les tombeaux les plus im-

portants de Béni-Hassan sont les deux tombeaux situés immédiatement vers le nord. Les architectes en admireront sans aucun doute le style. Il est utile de répéter affirmativement que les magnifiques colonnes qui décorent les façades de ces deux tombeaux et l'intérieur de l'un d'entr'eux, sont de trois mille ans antérieures à notre ère, malgré leur apparence dorique.

Le premier tombeau au nord est celui d'*Améni-Amenemha* (ainsi nommé en souvenir de quelque roi de la XIme dynastie qui portait ces deux noms). Dans l'inscription qui couvre les deux côtés de la porte d'entrée, Améni-Amenemha raconte sa vie. Il a été général d'infanterie, et comme tel il a fait une campagne contre les *Apou* et une autre contre l'Ethiopie. Le roi qui vivait alors est Ousertasen Ier. C'est avec le fils de ce roi qu'Améni-Amenemha a marché. Améni-Amenemha a été aussi gouverneur de la province de *Sah.* Comme tel, il mérita les honneurs de son souverain par sa bonne administration, etc.,etc.

Le deuxième tombeau est celui de *Noum-hotep*. Les peintures en sont admirables, quoique gâtées par le temps et surtout par ces voyageurs qui trouvent que plus un monument est précieux, plus la place est belle pour lui ôter son

prix en y gravant leur nom. Le tombeau de Noum-hotep est, comme celui d'Améni-Amenemha, du commencement de la XIIme dynastie, mais du règne d'Amenemha II. Dans la longue inscription qui fait le tour du soubassement de la chambre, Noum-hotep raconte également sa vie. Son père, sa mère, ses aïeux étaient établis dans la ville de *Ménat-Khoufou* (peut-être Minieh). Son père y avait vécu comme fonctionnaire et gouverneur des terres de l'Orient dans la même ville. Quant à lui, il fut, comme Améni-Amenemha, gouverneur du nome de Sah. Suit l'énumération de ses bienfaits. Il a honoré les dieux, comblé les temples de ses présents, etc., etc.

C'est dans le tombeau de Noum-hotep (paroi du nord) que se trouve représentée une des scènes les plus curieuses que l'on puisse voir, et qui, malheureusement, tend de jour en jour à disparaître. Noum-hotep est debout. Des personnages au nez fortement aquilin, à la barbe noire et pointue, arrivent devant lui. Leurs femmes, leurs enfants, les accompagnent. Ils s'avancent suivis de leurs ânes; des antilopes, des bouquetins, qui probablement sont tous leurs bestiaux, sont avec eux. Les uns portent des armes (flèches,

piques, casse-têtes); l'un d'entre eux joue d'une espèce de lyre. Une inscription explique le sens de cette représentation. Ce sont des *Amou*, au nombre de 37, qui se présentent devant Noum-hotep et en signe de soumission lui offrent le précieux cosmétique appelé *Nest'em*. Sans aucun doute, cet épisode de la vie de Noum-hotep n'a en lui-même qu'un intérêt de seconde main. Il mérite cependant l'attention, parce qu'il est le plus ancien exemple connu de ces immigrations de peuples asiatiques qui, plus tard, jouèrent un rôle si grand dans les affaires de l'Egypte. Les Amou de Noum-hotep (Amou proprement *pasteur*, *bouvier*, est le nom générique des races syro-araméennes) sont en effet les premiers venus de ces peuplades que, de tout temps, la fertilité proverbiale de l'Egypte attira dans l'orient du Delta. Les Juifs seront, comme d'autres, confondus dans les Amou, et si le témoignage des monuments de Sân rapproché de ceux des Amou qui vivent encore aujourd'hui en Egypte est suffisant, on peut aussi donner le nom d'Amou aux Pasteurs. Ce sont même des Amou restés en Egypte qui deviennent les terribles habitants des marais dont parlent les historiens. Retirés dans leurs *Bucholies*, ils donnent asile à

Psammétichus et à Amyrtée. Plus tard, sous le nom de *Biamites* (*Bi* représente ici l'article égyptien), ils se livrent au brigandage, et mettent en pièces les troupes des khalifes Merwan et Mamoun envoyées contre eux. Enfin, il faut voir des descendants de ces mêmes Amou dans les habitants actuels du lac Menzaleh et d'une partie orientale du Delta qui vivent de leur pêche et de leurs troupeaux, et qui, jusqu'à ces derniers temps, se fondant sur leur qualité d'étrangers, ont obstinément refusé certains impôts. Les Amou du tableau de Noum-hotep, quelle qu'ait été leur tribu, ont donc une histoire. A quatre mille huit cents ans de distance ils nous apparaissent comme les premiers atteints par un mouvement de peuples dont l'histoire d'Egypte est pleine et dont les traces, aujourd'hui encore, ne sont point effacées.

II. — Abydos.

De Béni-Hassan à Rhodah	17	kil.
De Rhodah à Mélawi.	10	»
De Mélawi à Haggi-Qandil	11	»
De Haggi-Qandil à Gébel-abou-Fédah .	27	»
De Gébel-abou-Fédah à Monfalout . .	18	»

De Monfalout à Siout..............	42	kil.
De Siout à Aboutig.................	25	»
D'Aboutig à Tahtah...	43	»
De Tahtah à Sohag.................	42	»
De Sohag à Menchieh.........	18	»
De Menchieh à Girgeh..............	21	»
De Girgeh à Bellianeh.............	13	»
De Béni-Hassan à Bellianeh	285	»
De Boulaq à Bellianeh..............	556	»

De Béni-Hassan à Bellianeh (Abydos), la route est longue et sans grandes distractions.

On s'arrête à Rhodah et on visite en passant le magnifique établissement industriel créé par S. A. le Vice-Roi.

Le voyageur qui a une journée à dépenser fera bien de la consacrer à une excursion jusqu'aux grottes de Tell-Amarna. Haggi-Qandil doit être alors choisi comme lieu de débarquement. Les grottes de Tell-Amarna appartiennent à la XVIIIme dynastie et à cette période encore si obscure où, sous un roi probablement monomane, la religion égyptienne s'abîma tout à coup dans un schisme. Si elles n'étaient si éloignées de la rive et en même temps si distantes l'une de l'autre, il est certain qu'elles mériteraient d'être plus souvent visitées. Elles appartiennent presque toutes à des

fonctionnaires de la cour d'Aménophis IV, (le *Khou-en-Aten* des monuments) et de ses deux ou trois successeurs. Les personnages y sont replets, chargés d'embonpoint, et le spectacle que les contemporains de Ramsès II nous donneront plus tard, les contemporains d'Aménophis IV nous le donnent déjà. On remarque, en effet, que sous ces deux princes les artistes tinrent à honneur de représenter les figures qu'ils exécutaient, sous les traits du roi régnant, et c'est à l'exemple de leur souverain que les personnages enterrés dans les grottes de Tell-Amarna ont ces têtes d'eunuques, ce torse chargé de graisse qui donnent aux bas-reliefs de cette nécropole l'aspect singulièrement étrange qui les distingue.

Gebel-abou-Fédah est le nom donné à la chaîne à pic sur le fleuve qu'on rencontre un peu avant d'arriver à Monfalout. Au-dessus de ces montagnes, presque à leur extrémité sud, sont les fameuses grottes de *Maabdeh*. On y pénètre par une fissure naturelle comme on pénètre dans une maison par son toit, et on se trouve dans un lieu littéralement plein de momies de crocodiles. Peu explorée jusqu'à présent, cette mystérieuse sépulture a d'autant moins dit son dernier mot qu'on ne sait d'où vient le souterrain et qu'on ne sait pas

où il va. Quelques momies humaines sont mêlées aux momies de crocodiles. Les plus riches sont dorées des pieds à la tête, les plus pauvres ont au moins collées immédiatement sur la peau, quelques feuilles d'or découpées en carré. En pénétrant dans la grotte de Maabdeh, on peut se demander d'où proviennent les innombrables crocodiles qui y sont entassés par milliers. C'est à peine, en effet, si, aujourd'hui, on aperçoit dans un voyage du Nil un ou deux de ces reptiles. La réponse est facile. En premier lieu les crocodiles étaient bien plus fréquents qu'ils ne le sont depuis quelque temps ; en second lieu la montagne de Gebel-abou-Fédah a toujours été pour eux un lieu de prédilection. Qu'on interroge avec attention les fissures de la montagne à l'endroit précis où elles plongent dans le fleuve. Presque toujours quelque crocodile qu'on prend de loin pour un tronc d'arbre échoué contre un rocher, est là étendu, la gueule béante. D'un autre côté, si on se rappelle la description que nous avons faite du Tombeau de Ti (p. 123), on verra qne non-seulement le crocodile, mais l'hippopotame lui-même, existaient autrefois devant Memphis, c'est-à-dire presque devant le Caire, et on en conclura que ces animaux de-

vaient se rencontrer sur le Nil bien plus souvent qu'ils ne se rencontrent aujourd'hui. Qui ne sait d'ailleurs qu'au temps d'Abd-el-Latyf (1190 de notre ère), les hippopotames vivaient encore dans la branche de Damiette ? En présence du nombre considérable de momies de crocodiles qu'on rencontre non-seulement à Maabdeh, mais en diverses autres parties de l'Egypte, on est donc obligé de reconnaître que le Nil nourrissait autrefois un nombre considérable de ces animaux. Quand il passa devant Qéneh, Champollion vit jusqu'à quatorze crocodiles réunis « en conciliabule » sur un îlot. Si pareille bonne fortune n'écheoit jamais maintenant au voyageur, c'est que le crocodile recule tous les jours de plus en plus vers le sud devant les armes à feu et l'agitation produite par les bateaux à vapeur, et que bientôt le Nil jusqu'à Assouan ne les connaîtra plus que par tradition.

Monfalout, Siout, Tahtah, Sohag, Girgeh où l'on passe ensuite, n'ont rien qui les recommande au voyageur. Quand on veut visiter Abydos, c'est devant Bellianeh qu'il faut s'arrêter.

On allait autrefois à Abydos en partant de Girgeh. On suivait la digue et on gagnait le désert.

La route avait vingt kilomètres. Aujourd'hui Bellianeh met Abydos à portée du voyageur par un chemin qui raccourcit de moitié le temps employé.

On trouve à Abydos le *Temple de Séti*, le *Temple de Ramsès*, le *Temple d'Osiris* et la *Nécropole*.

Le temple de Séti est le premier temple qu'on visite en montant dans la Haute-Egypte (1). Aussi pour bien comprendre le sens des tableaux nombreux qui en ornent les murailles, recommandons nous au visiteur les explications que nous avons données dans les premières pages de cet *Itinéraire*. Le roi fondateur est en présence d'une ou de plusieurs divinités : tel est, neuf fois sur dix, le sujet de chacun des tableaux dont l'ensemble forme la décoration du temple.

Le temple de Séti est le *Memnonium* de Strabon, justement cité pour la magnificence de sa décoration. Séti 1er, le père de Ramsès II, en fut le fondateur. Tout ce qui porte le nom de ce prince

(1) Le déblaiement est en voie d'achèvement. Il y a quelques années, l'édifice qui, comme tant d'autres temples de l'Egypte, avait servi de logement aux fellahs, était si encombré qu'on ne savait même pas de quel côté sa façade était tournée.

est traité avec un art que tout le monde admirera. Au contraire, les sculptures de Ramsès sont médiocres, et quelquefois même on y trouve les traces d'une négligence qui choque. Le temple de Séti est d'ailleurs un des édifices de l'Egypte dont il est le plus difficile de pénétrer le sens. A proprement parler, il se compose de sept nefs ou travées aboutissant à sept sanctuaires, comme s'il était dédié à sept dieux. L'aile méridionale, si irrégulièrement adaptée à l'édifice principal, est un autre problème dont la solution n'est pas facile à trouver. Enfin les deux rois fondateurs, Séti et Ramsès, s'y trouvent en présence de telle façon qu'inévitablement il faut conclure que ces deux rois ont régné ensemble, en d'autres termes que le temple était en voie de construction au moment où le père associait le fils au trône. A titre de renseignement, nous ajouterons que c'est dans le temple de Séti qu'a été découverte une table de rois plus complète et mieux conservée que celle dont s'est enrichi le Musée de Londres (voyez le couloir montant, au sud de la deuxième salle hypostyle). Séti roi et Ramsès encore prince y sont représentés debout, l'un faisant l'offrande du feu, l'autre récitant

l'hymne sacrée. Devant eux sont rangés comme dans une sorte de tableau synoptique les cartouches des 76 rois (Séti s'y comprend lui-même) auxquels ces hommages sont dédiés, et ce n'est pas sans une certaine émotion qu'en tête de la liste on voit paraître le nom de Ménès, l'antique et vénérable fondateur de la monarchie égyptienne (1).

Un peu plus loin au nord du temple de Séti est le temple de Ramsès II. Il ne reste du temple de Ramsès II que les murs jusqu'à une hauteur d'environ 1m 50, et c'est à peine si les fouilles qui y ont été faites ont permis d'en reconstruire le plan. C'est de ce temple qu'à été enlevée la table royale de Londres, copie mutilée de celle que renfermedans son intégrité le temple de Séti. On conçoit que sur la question mythologique, un temple dévasté comme celui que nous avons sous les yeux, soit à peu près muet. Mais il n'en est pas ainsi de la question d'origine, et nous savons que le temple de Ramsès est contemporain de l'obélisque de Paris, c'est-à-dire que, commencé par Ramsés II alors qu'il n'était encore que roi associé au trône du vivant de son père Séti, il a été achevé par Ramsès II régnant seul.

(1) Pour une description sommaire des salles voûtées, voyez ci-dessus page 61.

Toujours en montant vers le nord est une enceinte assez vaste de briques crues. C'est là que fut Thinis, le berceau de la monarchie égyptienne; c'est là aussi que fut le tombeau de l'Osiris d'Abydos qui était pour les habitants de l'Egypte ce que le Saint-Sépulcre est pour les Chrétiens. Malheureusement, du sanctuaire le plus ancien et le plus vénéré de l'Egypte, il ne reste absolument rien, et il n'est même pas permis d'espérer que les fouilles en fassent retrouver les arasements. Près de là, et toujours dans l'enceinte, est un tumulus sur lequel, au contraire, on est en droit de fonder les plus belles espérances. C'est le *Kom-es-sultân*. Le Kom-es-sultân n'est pas une butte naturelle. C'est le résultat de l'amoncellement successif des tombes qui, d'âge en âge, se sont superposées et ont fini par faire le tumulus que nous avons sous les yeux. Au dire de Plutarque, les Egyptiens riches venaient de toutes les parties de l'Egypte se faire enterrer à Abydos pour reposer près d'Osiris. Très-vraisemblablement, les tombes de Kom-es-sultân appartiennent aux personnages dont parle Plutarque. La butte de Kom-es-sultân n'a pas que ce seul intérêt. Il est certain que la fameuse tombe d'Osiris n'est pas loin, et certains indices fe-

raient penser qu'elle est creusée précisément dans la roche qui sert d'assise à la butte, de telle sorte que les personnages enterrés dans Kom-es-sultân reposaient aussi près que possible de la tombe.

Les fouilles qui s'exécutent en ce moment à Kom-es-sultân ont donc un double intérêt. Elles peuvent nous mettre entre les mains des tombes riches qui, à mesure qu'on s'enfonce plus avant dans le flanc du tumulus deviennent de plus en plus anciennes, au point qu'il n'est pas déraisonnable de supposer qu'on pourrait en trouver de la Ire dynastie. En second lieu elles peuvent, un jour ou l'autre, nous faire tomber sur l'entrée encore inconnue de la tombe divine, si cette tombe a été souterraine.

Quant à la nécropole, autant elle a offert d'intérêt pendant les fouilles que nous y avons faites, (puisque les quatre cinquièmes des stèles si nombreuses qu'on trouve au Musée de Boulaq sont sorties de cette nécropole), autant, bouleversée et méconnaissable comme elle l'est aujourd'hui, elle a pour le simple visiteur perdu son importance. Remarquons que les tombes de la nécropole d'Abydos sont principalement de la VIme dynastie (3700 ans

avant J.-C.), de la XIIme dynastie (3000 ans avant J.-C.) de la XIIIme dynastie (2800 ans); remarquons aussi que la plupart des tombeaux de la XIIIme dynastie sont des pyramides économiquement bâties en briques crues, l'intérieur étant évidé en forme de coupole : remarquons enfin qu'il n'est pas rare de rencontrer parmi les tombes de cette époque et même de la VIme dynastie des voûtes qui, non-seulement sont disposées selon une coupe ogivale, mais où les briques qui forment l'ogive sont taillées en voussoir.

III. — DENDÉRAH.

De Bellianeh à Farschout....	30	kil.
De Farschout à Qasr-es-sayad	13	»
De Qasr-es-sayad à Qéneh ..	47	»
De Bellianeh à Qéneh........	90	»
De Boulaq à Qéneh..	640	»

La route de Bellianeh à Qéneh n'offre au voyageur aucun lieu digne d'être particulièrement remarqué. Farschout est un établissement industriel d'une grande importance. A Qasr-es-sayad sont des tombeaux de la VIme dynastie. Quelques uns des hypogées de cette localité sont couverts

de nombreux proscynèmes coptes qui mériteraient d'être étudiés. Qéneh est avec Siout, Esneh et Assouan une des villes modernes que les voyageurs de la Haute-Egypte ont coutume de visiter.

Qéneh est situé sur la rive droite du fleuve. Presqu'en face, c'est-à-dire sur la rive gauche, est le temple de Dendérah.

Le temple de Dendérah est un des temples les mieux conservés et les plus importants de l'Egypte. Il s'élève, comme tous les temples égyptiens, au centre d'une vaste enceinte.

Celle-ci est construite en briques crues. Elle est si haute et si épaisse que quand les deux portes qui y donnaient accès étaient fermées, on ne devait rien voir et rien entendre de ce qui s'y passait.

L'histoire du temple de Dendérah peut être résumée en deux lignes. Commencé sous Ptolémée XI, il était fini comme construction sous Tibère, et sous Néron comme décoration. Jésus-Christ vivait à Jérusalem pendant qu'on achevait de le bâtir.

Il n'est personne qui ne soit frappé de la profusion de textes, de tableaux, de bas-reliefs dont il est couvert. On en a mis jusque sur les pla-

fonds, sur les portes, sur les fenêtres, sur les soubassements, sur les parois des escaliers. Une remarque à faire, c'est que la composition des centaines de tableaux qui décorent l'édifice est identique. Le roi fondateur se présente à une des divinités du temple; il récite devant elle une prière; il sollicite d'elle une faveur qui lui est toujours accordée; tel en est l'inévitable sujet.

Quand on se trouve en présence du temple de Dendérah, on se demande naturellement quelle est la destination de cet immense ensemble. Nous allons essayer de répondre à cette question.

Selon leur destination, les chambres du temple de Dendérah peuvent être partagées en quatre groupes qui sont les suivants :

1° Le premier groupe ne comprend que la salle A (voyez le plan ci-joint). La salle A n'est qu'une sorte de façade monumentale. Ouverte à la grande lumière et à tous les bruits de l'extérieur, elle est sans rapport direct avec le temple proprement dit. Deux petites portes sont ménagées sur les côtés. Elles servent au passage des prêtres et à l'entrée des offrandes, qui jouaient un grand rôle dans le service intérieur du temple. Quant à la grande porte, le roi seul a le droit de la franchir. Le roi s'y présente, vêtu de

la longue robe, les sandales aux pieds, le bâton de la marche en main. Avant de pénétrer dans le temple, il faut que les dieux l'aient reconnu comme roi de la Haute et de la Basse-Egypte, et c'est aux cérémonies de cette consécration que les premiers tableaux à droite et à gauche de la porte d'entrée sont destinés. On y voit le roi sortant de son palais et se présentant à la porte du temple. A droite, c'est-à-dire du côté du nord, il est reconnu comme roi de la Basse-Egypte ; à gauche, c'est-à-dire du côté du sud, il est nommé roi de la Haute-Egypte. A son arrivée, Thoth et Horus lui versent sur la tête les emblèmes de la purification. Les déesses Ouat'i et Suvan le coiffent de la double couronne. Après quoi Mont de Thèbes et Toum d'Héliopolis prennent le roi par la main et le conduisent en présence de la déesse (1). La salle A n'est ainsi qu'une entrée, un lieu de passage. Le roi s'y prépare aux cérémonies que nous allons lui voir célébrer dans l'intérieur de l'édifice.

2° Le deuxième groupe se compose des chambres B, C, D, E, F, G, H, I, J, K. Cette fois nous sommes dans le temple proprement dit. Tout y est

(1) Pour une autre description de ces tableaux, voyez plus haut page 63.

fermé, tout y est sombre, tout y est silencieux. C'est dans les dix chambres du deuxième groupe que les prêtres s'assemblent et qu'on fait les préparatifs des fêtes. Une sorte de calendrier, gravé sur les murs de la salle B, nous apprend de quelle nature étaient ces fêtes. Elles consistaient surtout en processions qui circulaient dans le temple, montaient sur les terrasses et en redescendaient pour parcourir selon les rites prévus les diverses parties de l'enceinte extérieure. Or, c'est dans la salle B qu'avait lieu le départ de ces processions. Quant aux autres salles, elles servaient à la préparation des offrandes destinées à figurer dans les fêtes, et à la conservation ou au dépôt des emblèmes qu'on portait en cérémonie pendant les processions, ce que nous allons voir. Les *salles C* et *D*, étaient des annexes de la salle B; on y trouvait des autels devant lesquels on récitait, en passant, certaines prières. La *salle E* était le lieu de dépôt des quatre barques qui jouaient un des rôles principaux dans les processions. Au repos, ces barques étaient posées sur des coffres ; quand il fallait les sortir du temple, on les ajustait sur des barres de bois qui servaient à les transporter. Au centre de chacune d'elles était un édicule toujours fermé où l'on pla-

çait l'emblème mystérieux de la divinité à laquelle la barque était consacrée. Pour surcroît de précaution, un épais voile blanc était jeté sur cet édicule qui échappait ainsi à tous les regards (Comp. dans la Bible la description de l'arche). La *chambre F* est un laboratoire. C'est là qu'on prépare les huiles et les essences avec lesquelles on doit parfumer le temple et les statues des dieux. La *chambre G* est le lieu où l'on réunit et où l'on consacre les produits de la terre qui vont figurer dans les cérémonies. Les *chambres H* et *I* sont des passages, l'un pour les offrandes qui arrivent de la Basse-Egypte, l'autre pour les offrandes qui arrivent de la Haute-Egypte. On y consacre en même temps certaines offrandes en pains et en libations. La *chambre J* est le trésor du temple. Aussi chacun des tableaux de l'intérieur de cette chambre nous montre-t-il le roi consacrant et offrant à la divinité des sistres, des pectoraux, des miroirs, des ustensiles de toutes sortes travaillés en or, en argent, en lapis. La *chambre K* est le lieu de dépôt des vêtements dont on habille les statues des dieux. Des coffrets soigneusement fermés contenaient ces vêtements. Toutes les provinces de l'Egypte étaient censées concourir à l'entretien des objets conservés dans la chambre K.

3° Le troisième groupe comprend la chapelle L, la cour M, les salles N, O, P, Q, les deux escaliers du nord et du sud, et enfin un petit temple à douze colonnes situé sur les terrasses et que nous ne pouvons introduire dans notre plan. La fête principale du temple, celle qu'on célèbre au premier jour de l'an et qui a pour objet l'apparition de l'étoile Sirius, est tellement importante qu'on lui a consacré à Dendérah comme un petit temple dans le grand. C'est ce petit temple qui se compose des parties que nous venons d'énumérer. On disait les prières dans la *chapelle L.* Dans la *cour M*, on rassemblait les offrandes, on réunissait les membres des victimes. La petite *chambre N* était un autre lieu de dépôt pour les objets précieux qui devaient figurer dans cette fête spéciale. Dans les trois *chambres O, P, Q*, le roi consacrait certaines offrandes. Comme toutes les autres fêtes du temple, la fête du Nouvel An consistait surtout en processions. On trouvera les détails de ces processions sur les parois des deux escaliers. Le roi marche en tête. Treize prêtres portant des bâtons d'enseigne surmontés des emblèmes des divers dieux, le suivent, etc. Ainsi constituée, la procession montait par l'escalier du nord, s'arrêtait sur la terrasse au petit

temple hypèthre dont chacune des douze colonnes est consacrée à l'un des mois de l'année, et redescendait par l'escalier du sud.

4° Le quatrième groupe comprend le corridor R (1), les chambres, S, T, U, V, X, Y, Z, A', B', C', D'. Ici est la partie de l'édifice plus particulièrement réservée au mythe. Le noyau du temps tout entier s'y trouve et consiste en une niche située dans la chambre Z. Là le roi seul pouvait pénétrer ; là on cachait à tous les yeux l'emblème mystérieux du temple, qui était un grand sistre d'or. Quant aux chambres, elles n'ont pas, comme les autres, une destination matérielle, bien que l'on y conservât des objets destinés au culte ; mais elles étaient plus spécialement le lieu où l'on disait des prières. Dans la *chambre S*, c'est Isis que l'on invoquait. La *chambre T* était consacrée à Osiris. Dans cette chambre Osiris mort était censé rendu à la vie, ce qu'on exprimait symboliquement dans la chambre en changeant les habits qui couvraient la statue du dieu. La *chambre U* était l'endroit sacré d'Osiris-Onnophris. Là le dieu rajeunit son corps, il redonne la vigueur à ses membres, et déjà il apparaît comme le vain-

(1) Nous avons décrit plus haut page 57 une partie du corridor R.

queur de ses ennemis représentés par un crocodile que le dieu, armé d'une pique, « fait marcher à reculons. » Dans la *chambre V*, l'œuvre de la résurrection est accomplie, et le dieu se montre sous la forme d'*Hor-sam-to*. Dans les *chambres X* et *Y*, c'est Hathor que l'on vénère, considérée comme le récipient où le soleil prend chaque jour sa naissance La *chambre Z* est dans l'axe du temple, et la divinité principale y est adorée sous ses titres les plus généraux. Enfin, dans les *chambres A'*, *B'*, *C'*, *D'*, on rend un culte particulier à Pascht, considérée comme le feu qui vivifie, à Horus considéré comme la lumière vainqueur des ténèbres, à Hathor terrestre, etc.

Tel est le temple proprement dit. Le temple n'est donc pas, comme nos églises, un lieu où les fidèles se rassemblent pour dire la prière. On n'y trouve ni chambres d'habitations pour les prêtres, ni lieux d'initiation, ni traces de divination ou d'oracles, et rien ne peut laisser supposer qu'en dehors du roi et des prêtres, une partie quelconque du public y ait jamais été admise. Mais le temple est un lieu de dépôt, de préparation, de consécration. On y célèbre quelques fêtes à l'intérieur, on s'y assemble pour les processions, on y emmagasine les objets du culte,

et si tout y est sombre, si, dans ces lieux où rien n'indique qu'on ait jamais fait usage de flambeaux ou d'aucun mode d'illumination, des ténèbres à peu près complètes règnent, ce n'est que pour augmenter par l'obscurité le mystère des cérémonies ; c'est pour mettre en usage le seul moyen possible alors de préserver les objets précieux, les vêtements divins, des insectes, des mouches, de la poussière du dehors, du soleil et de la chaleur elle-même. Quant aux fêtes principales dont le temple était le centre et le noyau, elles consistaient surtout en processions qui se répandaient au dehors, à la pleine clarté du soleil, jusqu'aux limites de la grande enceinte en briques crues. En somme le temple n'était donc pas tout entier dans ses murailles de pierres, et ses vraies limites étaient plutôt celles de l'enceinte. Dans le temple proprement dit, on logeait les dieux, on les habillait, on les préparait pour la fête ; le temple était une sorte de sacristie, où personne que le roi ou les prêtres n'entrait. Dans l'enceinte, au contraire, se développaient les longues processions, et si le public n'y était pas encore admis, au moins pensons-nous que quelques initiés pouvaient y prendre place. Nous ajouterons, comme renseignement, que dans

l'état actuel des lieux, les maisons coptes et arabes qui ont envahi tout le pourtour du temple et de l'enceinte elle-même, ne permettent plus de se rendre bien compte de ce que le temple était, quand il s'élevait isolé et majestueux au milieu d'un vaste parvis que de hautes et sombres murailles de briques bornaient aux quatre coins de l'horizon.

Il est une partie du temple dont nous n'avons point parlé jusqu'ici, et que les voyageurs ont l'habitude de visiter. Il s'agit des cryptes. Les cryptes sont des corridors secrets, étroits et longs, ménagés dans l'épaisseur des fondations et des murailles du temple. Dans l'intention de l'architecte, les cryptes étaient de véritables cachettes ; elles n'avaient ni portes, ni fenêtres, ni ouverture d'aucune sorte, et quand on voulait y pénétrer, on ne pouvait le faire qu'en déplaçant par un mécanisme *ad hoc* la pierre scellée à tous les yeux qui en bouchait l'entrée. Quelle était la destination des cryptes ?

La destination matérielle des cryptes ne peut faire l'objet d'un doute. On y déposait des statues de divinités en or, en argent, en lapis, en bois, des sistres, des colliers, des emblèmes de toute sorte, et à certains jours de fête on venait les y

prendre pour les porter en cérémonie dans les processions. Hors le temps pendant lequel ces objets servaient à l'embellissement du culte, les cryptes étaient si bien fermées que, des chambres intérieures du temple, on n'en pouvait même soupçonner la présence.

Mais si l'emploi de la crypte comme lieu de dépôt est nettement établi, il n'en est pas de même de l'idée qui a présidé à la construction de ces souterrains invisibles. Des inscriptions nombreuses en couvrent les parois. Malheureusement, autant ces inscriptions sont attentives à nous renseigner sur les dimensions des objets qui y sont enfermés, sur leur nombre, sur la matière dont ils sont formés, autant pour tout le reste elles sont banales et sans intérêt. Quelque soin qu'on y mette, il est donc impossible de faire dire aux cryptes elles-mêmes par quel lien elles se rattachent au temple. On devine seulement que la construction de ces corridors cachés dans le sol n'est pas sans rapport avec les idées d'enfouissement et de résurrection, de vie latente et de vie active, de germination souterraine et de fleuraison, dont le temple offre des applications si nombreuses.

On visitera avec un égal intérêt les terrasses.

Nous connaissons déjà le petit temple à douze colonnes qui s'y trouve. Les six autres chambres sont aussi dignes d'attention.

Ces six chambres sont divisées en deux groupes de trois chambres : l'un situé au nord, l'autre situé au sud. La réunion de ces deux groupes forme un petit temple qui est consacré à Osiris.

On sait que la tradition constante des monuments et des écrivains classiques dépeint Osiris comme le dieu universel des Egyptiens. On sait encore que l'Egypte était partagée en quarante-deux provinces ou nomes, et que chacun de ces quarante-deux nomes avait un Osiris local, de sorte qu'à proprement parler, l'Egypte reconnaissait quarante-deux formes d'Osiris. Or, le dieu du petit temple de la terrasse est l'Osiris du nome de Dendérah, adoré sous le nom d'*Osiris-An*.

Quant à la division du petit temple en deux groupes de chambres, le groupe du nord et le groupe du sud, elle est motivée par les Osiris locaux que l'Osiris de Dendérah admettait à côté de lui comme divinités secondaires. Du côté du nord, c'étaient les Osiris des nomes septentrionaux. Les Osiris des provinces méridionales avaient accès dans les chambres du sud.

Le caractère principal du petit temple bâti sur les terrasses ressort de cet exposé. Osiris, et plus particulièrement l'Osiris de Dendérah, y est adoré. Mais en se localisant, l'Osiris de Dendérah ne perd aucune des qualités de l'Osiris principal. Ce que nous voyons sur les murailles du petit temple, se rapporte donc en définitive à l'Osiris des traditions nationales, c'est-à-dire à l'Osiris descendu sur la terre comme bienfaiteur de l'homme, mis à mort et ressuscité Nous y apprenons les quarante-deux noms d'Osiris dans les quarante-deux nomes (1). Nous y trouvons de longues processions de dieux apportant dans des vases les membres d'Osiris que chaque ville possède (2). Autre part, ce sont les quarante-deux cercueils d'Osiris qui sont

(1) Frise de la deuxième chambre du sud.

(2) Deuxième chambre du sud. C'est dans cette chambre qu'était le Zodiaque maintenant à Paris. Les traces de l'enlèvement sont encore visibles. Les représentations astronomiques gravées aux plafonds des quatre chambres du petit temple sont sans rapport direct avec le mythe auquel l'édifice est consacré. On y a dessiné vaguement le ciel, tel que les Egyptiens le concevaient, avec les formes divines qui sont censées y habiter. L'astronomie proprement dite n'y est pour rien, et on n'y trouve ni thème natal, ni projection du ciel calculée d'après un point initial précis.

figurés (1). Puis viennent les douze heures du jour avec la mention des prières à dire à chacune des heures, les douze heures de la nuit, tout cela divisé comme le temple lui-même en Haute et Basse-Egypte (2). Quant aux fêtes, cette fois elles consistent en processions auxquelles des prêtres venns de toutes les parties de l'Egypte prennent part (3). Un calendrier en règle les détaille (4). Il indique les recettes pour les huiles, pour les parfums, pour les onguents qui doivent y être employés. En même temps, de courtes notices donnent le calendrier de ces mêmes fêtes pour les Osiris des autres villes.

Tel est le temple de Dendérah. Considéré dans le dogme qu'il représente, le temple de Dendérah est empreint d'un esprit philosophique dont l'intérêt n'échappera à personne.

La déesse principale du temple est Hathor, l'Aphrodite ou la Vénus des traditions classiques.

(1) Troisième chambre du sud et troisième chambre du nord.

(2) Deuxième chambre du sud et deuxième chambre du nord.

(3) Soubassement à l'entrée de la première chambre du sud.

(4) Voyez les longs textes gravés sur les parois de la chambre du sud.

Dans son rôle principal, Hathor est la pupille du soleil, et par là les Egyptiens faisaient d'Hathor la déesse de la beauté, qu'ils plaçaient principalement dans les yeux. Puis viennent les titres de déesse à la belle face, de belle déesse, de déesse de l'amour. En même temps, Hathor est représentée comme la personnification de l'harmonie générale du monde, qui n'existe et ne dure que par le concours harmonieux de toutes ses parties. Aussi est-elle la divine mère, celle qui fait germer les plantes, celle qui produit le pain, celle qui donne la vie aux mortels, celle qui porte la fécondité et l'abondance dans toutes les parties du monde, l'amour n'étant fécond qu'à condition d'être harmonieux. L'un des caractères les plus fréquents sous lesquels les inscriptions du temple nous montrent Hathor, est aussi celui qui l'attache à toutes les idées de rajeunissement, d'épanouissement, de résurrection, et on en trouve les preuves jusque dans les motifs de décoration choisis pour les frises et les soubassements où les fleurs qui poussent, les tiges qui se croisent et s'entrelacent, les scarabées qui alternent avec le phénix, nous représentent à chaque pas l'éternelle jeunesse et l'éternelle

beauté de la nature. C'est même comme symbole de ces idées de renouvellement qu'Hathor est appelée très-fréquemment dans le temple la déesse Sothis (Sirius). Hathor est ainsi l'étoile qui fixe et gouverne le retour périodique de l'année (1), qui annonce la crue du fleuve ; elle est l'étoile dont l'apparition à l'horizon oriental en même temps que le soleil levant annonce le renouvellement de la nature. Comme l'Aphrodite des Grecs, Hathor n'est donc pas seulement la déesse de la beauté physique ; l'Hathor des Egyptiens est l'image de cette harmonie générale nécessaire à l'entretien et à la vie du monde; ce qu'on a voulu résumer en elle, c'est la notion et la personnification du Beau.

Peut-être, si le temple de Dendérah était un temple d'origine pharaonique, exempt par conséquent d'influences grecques, les inscriptions ne nous feraient-elles pas aller au-delà. Mais il est évident que, dans l'arrangement de certains tableaux inévitablement placés en face de toutes les portes d'entrée et où le roi fondateur est re-

(1) Le premier jour de l'année chez les Egyptiens était fixé au 21 juillet, jour où Sothis et le soleil se montrent simultanément à l'horizon du matin.

présenté offrant à la divinité une statuette de la vérité (1) on a voulu nous représenter Hathor non-seulement comme la déesse du Beau, mais aussi comme la déesse du Vrai. Selon l'habitude, des inscriptions accompagnent ces tableaux. Devant le roi sont les paroles que le roi est censé prononcer ; devant la déesse est la réponse que la déesse est censée faire au discours du roi, Dans toutes les chambres qui ne sont pas le sanctuaire le texte est de part et d'autre assez banal. « Je « t'offre la Vérité, dit le roi, je l'élève vers toi, ô « Hathor, dame du ciel, etc. » La déesse répond : « Que la Vérité soit avec toi ! Que tu vives par « elle ! Que tu triomphes par elle de tes enne- « mis, (c'est à dire que le mensonge soit vaincu « par la vérité). » Mais dans le sanctuaire, la banalité des textes disparait, et en entrant dans la chambre le roi s'écrie : « Je t'offre la Vérité, « ô déesse de Dendérah, car la Vérité est ton « œuvre, car tu es la Vérité elle-même. » Le rôle philosophique d'Hathor s'accuse donc ici de plus en plus nettement.

(1) La Vérité est représentée par une petite statuette de femme assise dans une corbeille et la tête surmontée d'une plume recourbée. Le roi tient la corbeille dans sa main étendue et la présente à la déesse debout devant lui.

Un troisième attribut d'Hathor, non moins caractéristique que les deux précédents, nous est révélé précisément par le soin que l'on a pris de lui assigner une place spéciale dans le temple ; je veux parler du temple des terrasses. Là Hathor n'est plus l'Hathor de l'étage inférieur ; elle se transforme en Isis ; elle devient la déesse qui s'attache à Osiris, le suit de chambre en chambre et assiste à la résurrection du dieu. Or Osiris, selon la tradition conservée par Plutarque, est le principe du bien. « Osiris, dit Plutarque, aime à « faire le bien et son nom, entre plusieurs accep- « tions, exprime, dit-on, une qualité active et « bienfaisante. » Plus loin, Plutarque nous montre Isis et Osiris, tantôt gouvernant l'empire du bien, tantôt présidant à l'intelligence, principe de tout bien. « Isis, dit Plutarque, a un amour « inné pour le bon principe. » D'ailleurs, sans aller jusque sur les terrasses, l'intérieur du temple ne nous transporte-t-il pas dans le même milieu quand, au nombre des neuf emblèmes du temple, nous voyons apparaître au premier rang le sistre. « Le sistre, dit Plutarque, signifie que les « êtres doivent toujours être en mouvement et « dans l'agitation ; qu'il faut les exciter forte- « ment et comme les réveiller de l'état de lan-

« gueur et d'engourdissement dans lequel ils « commencent à tomber. Ils disent que le son de « cet instrument éloigne et met en fuite Typhon. » La mort vaincue au profit de la vie, le mal supprimé au profit du bien, le mensonge écarté par la vérité, tel est donc le symbole dont le sistre est le signe véritable, et on voit par là que les mêmes idées d'harmonie générale, c'est-à-dire du Beau et du Vrai, dont nous avons trouvé de si ingénieuses applications dans l'intérieur du temple, sont ici augmentées des idées du Bien.

Le temple de Dendérah présente donc un certain arrangement de ses parties dont, sans doute, un temple d'origine pharaonique ne laisserait pas voir de traces, et c'est par là que se trahit l'influence du temps où il a été bâti. Evidemment les écoles platoniciennes qui florissaient alors à Alexandrie ont rayonné jusqu'à Dendérah, et toute la décoration du temple est composée pour résumer synthétiquement, sous le voile des divinités locales et de leurs attributs, les trois parties fondamentales de la philosophie : le Beau, le Vrai et le Bien, tous trois identiques.

IV. — Thèbes.

De Qéneh à Naggadeh.....	35	kil.
De Naggadeh à Louqsor...	25	»
De Qéneh à Louqsor	60	»
De Boulaq à Louqsor.....	706	»

Thèbes s'étend sur les deux rives du Nil, comme Paris et Londres s'étendent sur les deux rives de la Seine et de la Tamise.

Sur la rive droite sont les temples de *Karnak* et de *Louqsor*. Sur la rive gauche sont, en marchand du nord au sud, le *Temple de Qournah*, le *Temple de Deir-el-Bahari*, le *Ramesséum*, les *Colosses*, le *Temple de Deir-el-Medineh*, le *Temple de Médinet-Abou*. D'autres temples ornaient avec les précédents la rive gauche de Thèbes ; ils sont démolis, et quelques-uns d'entre eux ont à peine laissé une trace reconnaissable.

Sur la rive gauche existent aussi les diverses nécropoles de Thèbes. Derrière le temple de Qournah est celle qu'on nomme *Drah-Abou'l-neggah*. En avant de Deïr-el-Bahari est une seconde nécropole qui s'appelle *El-Assassif;* enfin sur la pente des collines situées derrière le Ramesséum est une troisième nécropole appe-

lée *Scheikh-Abd-el-Qournah* et *Qournat-Mouraï*. Nous ne parlerons que pour mémoire de la *Vallée des Reines* et des deux *Vallées des Rois* (*Bab-el-Molouk*) situées assez loin dans le désert à l'ouest.

La matinée du premier jour de station à Thèbes est consacrée à la visite de Louqsor. Submergé sous les maisons modernes qui l'ont envahi comme une marée montante, le Temple de Louqsor n'offre au visiteur qu'un intérêt médiocre. Son plan est très-irrégulier, ce qui est dû à cette circonstance qu'originairement le temple était bâti sur le bord du fleuve et à pic sur un quai qui en suivait les détours. Comme date, le temple de Louqsor remonte à la XVIIIme dynastie et au règne d'Aménophis III (1600 avant J.-C.). La haute colonnade qui domine le fleuve est du règne d'Horus (1480 avant J.-C.). Ramsès II (1400 avant J.-C.) fit élever les deux obélisques, les colosses qui les accompagnent et le pylône qui les suit. A l'intérieur on trouve les noms de Tahrakah, de Psammétichus, d'Alexandre auquel est due, sinon la construction, au moins l'ornementation d'une partie du sanctuaire. On sait du reste que Louqsor est le centre d'un commerce plus ou moins licite d'antiquités. Les

fouilles étant absolument défendues en Egypte et des fouilles seules pouvant alimenter ce commerce, il s'ensuit que Louqsor est en même temps le centre de quelques fabriques où les scarabées, les statuettes, les stèles mêmes sont imités avec une adresse qui déroute souvent l'antiquaire le plus exercé.

Dans l'après-midi, on se rend à Karnak.

Karnak est le plus merveilleux amas de ruines que l'on puisse voir. C'est même à ce seul point de vue que l'on doit visiter Karnak. Chercher à démêler dans Karnak, comme nous l'avons fait pour Dendérah, un plan, un ensemble, une destination, est en effet impossible. L'unité, si elle a jamais existé, y est aujourd'hui absolument rompue, non-seulement par les dévastations que le temple a subies, mais encore par les époques qui, au temps de son intégrité, s'y sont superposées. Les antiquaires de profession trouveront donc seuls dans Karnak quelques épis à glaner; le simple voyageur doit voir ce temple comme un monument qui étonne l'imagination par sa grandeur, par sa masse, et par l'incroyable entassement de ruines qu'on y remarque. Sous ce rapport on n'a jamais assez vu Karnak, et plus on y vient, plus l'idée qu'on s'en est fait s'agrandit.

(Pour une bonne description de Karnak, voyez le *Guide* de MM. Isambert et Joanne.)

Il est impossible cependant de quitter un édifice de cette importance sans s'y arrêter à quelques détails. Nous indiquerons donc aux visiteurs, comme plus particulièrement intéressants à étudier, les points suivants :

1° *La Salle hypostyle.* La salle hypostyle compte à elle seule 134 colonnes. Elle mesure 102 mètres sur 51. Les cartouches les plus anciens qu'elle porte sont ceux de Séti 1er (XIXme dynastie, 1450 avant J.-C.) Certains indices feraient croire que Séti n'est pas le constructeur de la salle et que l'honneur de cette grandiose conception revient à Aménophis III. Originairement la salle était couverte toute entière et le jour n'y entrait que par les fenêtres grillagées dont on voit encore des parties sur l'un des côtes de la nef centrale. Un demi-jour, un peu plus vif qu'à Dendérah, devait donc seul pénétrer dans la salle et favoriser singulièrement l'effet général en adoucissant la crudité des peintures dont les colonnes et les plafonds sont ornés.

2° *Les bas-reliefs du mur extérieur nord de la Salle hypostyle.* Ces bas-reliefs sont les

monuments les plus précieux que nous possédions du règne de Séti. Ce roi y a fait représenter, sans trop de souci d'un ordre rigoureusement chronologique ou topographique, ses campagnes dans l'Asie Occidentale contre les Arméniens, les Assyriens, les *Schasou* (Arabes du désert), etc.

Séti est sur son char. Ses chevaux (le premier s'appelle *Puissance en Thébaïde*) l'entrainent dans le mêlée. Les ennemis sont les Schasou. Séti les poursuit et les perce de ses flèches. Ceux qui échappent rentrent précipitamment dans la forteresse *Kanana* qui leur sert de refuge.

A côté, seconde scène de bataille. Les ennemis sont les peuples du pays de *Kharo*. Ils tombent frappés par les traits du roi. Le pays de Kharo n'est plus désormais qu'une province de l'empire Egyptien, et les forteresses dont Séti s'est emparé perdent leur nom pour en prendre un autre composé avec celui du pharaon vainqueur.

Autre campagne, cette fois contre les *Rotennou* (Assyriens) «qui n'ont pas connu l'Egypte». Les prisonniers sont amenés enchainés pour être présentés aux dieux de Thèbes.

Le roi victorieux rentre en Egypte. Il s'arrête à *Ouat'i-en-Séti*. Il passe ensuite une autre

forteresse nommée *Ta-sam-ef-en-pa*..., puis une troisième qui s'appelle *Pa-ma*. Il arrive enfin devant une ville fermée dont le nom est perdu (*Pithom-n*...), précédé de nombreux prisonniers de toutes les nations. Là, près d'un cours d'eau peuplé de crocodiles, il reçoit les principaux fonctionnaires de l'Egypte qui sont venus pour l'acclamer.

Grande scène symbolique. Le roi lève la masse d'armes sur un groupe de prisonniers qu'il a saisis par la chevelure et qu'il va immoler devant le dieu de Thèbes. Nouvelles scènes de guerre. Le roi combat des ennemis montés sur des chars, etc., etc.

3e *Les bas-reliefs du mur extérieur sud de la Salle hypostyle*. Le visiteur qui se transportera au côté ouest de ce mur trouvera, près de la porte qui donne entrée dans la grande cour, un tableau digne de son attention. Ce tableau a été sculpté en souvenir d'une campagne victorieuse faite par le premier roi de la XXIIme dynastie, (celui que la Bible appelle Sésac) contre la Palestine. A droite Sésac lui-même est représenté levant le bras et frappant un groupe de prisonniers agenouillés à ses pieds. A gauche Ammon de Thèbes et la Thébaïde personnifiée par une

femme tenant en main le carquois, l'arc et la masse d'armes, se présentent devant lui. Près de 150 personnages dont les têtes seules sont apparentes et dont les corps sont cachés derrière une sorte d'ellipse crénelée qui figure le plan d'une forteresse ou d'une ville, suivent ces deux divinités. Les inscriptions expliquent le sens de la représentation. Ce sont les dieux eux-mêmes qui amènent à Sésac les villes qu'il a prises dans sa campagne. Autant de cartouches crénelés, autant de localités vaincues. A ce tableau se rattache d'ailleurs un intérêt particulier que nous ne devons pas passer sous silence. Dans le 29me cartouche Champollion avait lu *Joudah-melek* et il avait conclu que la tête qui surmonte ce cartouche était le portrait du *roi de Juda* lui-même vaincu par Sésac. Mais les recherches de M. Brugsch ont démontré que Joudah-melek est, comme tous les autres noms sans exception, le nom d'une localité de la Palestine, et que dès-lors il n'y a aucune raison pour que nous voyions dans le personnage qui sert à symboliser cette localité le portrait de Jéroboam. Nous ajouterons au surplus que le sculpteur a donné aux 150 personnages un type à peu près commun, rappelant dans son ensemble le type des peu-

ples vaincus, mais que pour retrouver la physionomie vraie de ces peuples il vaut mieux s'adresser aux personnages évidemment plus étudiés sur lesquels le pharaon vainqueur lève sa masse d'armes.

Le même mur se prolonge vers l'est et s'arrête bientôt à un autre mur qui le coupe à angle droit. Si l'on monte sur cet autre mur en regardant le nord, on a à sa droite un long texte qui n'est autre chose que la copie du fameux poëme de *Pen-ta-our*, œuvre littéraire composée par un poëte de ce nom pour éterniser la mémoire d'un fait d'armes accompli par Ramsès II dans sa campagne de l'an 5 contre les Khétas; on a à gauche ce qui reste des bas-reliefs qui représentaient des épisodes d'une autre campagne sans date contre le même peuple; enfin l'on a sous les pieds (côté ouest du mur) la stèle où est gravé, avec tout l'appareil monumental du temps, le traité de paix conclu entre Ramsès II et Khétasar, roi des Khétas, en l'an 21 du règne du premier de ces princes.

4° *L'Obélisque d'Hatasou.* L'Obélisque d'Héliopolis à 20 mètres 27 cent. de hauteur totale, l'obélisque de Louqsor à Paris 22 mètres 80 cent., l'obélisque de la place St-Pierre à Rome 25 mètres

13 cent., l'obélisque de St-Jean de Latran à Rome 32 mètres 15 cent. ; l'obélisque d'Hatasou a 33 mètres 20 cent. Il est par conséquent le plus grand obélisque connu. On remarquera avec quelle régularité il est posé sur sa base. Son axe est l'axe même du temple, et cette précision (étant donné le poids vraiment considérable du monolithe) trahit l'emploi de moyens mécaniques aussi délicats que puissants.

Les légendes qui courent du haut en bas de l'obélisque ne sont que des formules dédicatoires au nom d'*Hatasou* (XVIIIme dynastie, vers 1660 avant J.-C.) Hatasou est, comme on le sait, la fameuse régente qui tient une place considérable dans l'histoire de la XVIIIme dynastie et dont le nom est justement cité à côté de celui des Thoutmès et des Aménophis.

Au bas de l'obélisque est une inscription en lignes horizontales qui couvre les quatre faces. Cette inscription nous fait connaître quelques renseignements qu'il est bon de ne pas négliger.

Ce que nous y apprenons peut se résumer ainsi: 1° le sommet de l'obélisque était recouvert « d'or « pur enlevé aux chefs des nations » ; s'il ne s'agit pas d'un simple pyramidion en cuivre doré comme le devait être le pyramidion de l'obélisque

d'Héliopolis (plus haut, p. 92), peut-être l'inscription fait-elle allusion à cette sphère (d'or?) qu'on voit sur certains bas-reliefs de Saqqarah; 2° l'obélisque était doré, sans doute du haut en bas; si l'on remarque, en premier lieu que le fond des hiéroglyphes a été soigneusement poli, en second lieu que la surface plane du monument a été laissée relativement rugueuse, on conclura de là que la surface plane (enduite d'un stuc blanc ainsi que cela se voit sur tant de monuments égyptiens) a seule reçu ce coûteux embellissement, les hiéroglyphes conservant leur couleur et leur fond de granit; 3° enfin l'inscription cite comme un fait digne d'être transmis à la postérité la prompte exécution, non-seulement de l'obélisque dont nous nous occupons, mais encore de celui qui lui faisait pendant et qui est brisé, lesquels ont tous deux été achevés « en sept mois, depuis le commencement (du travail d'extraction) dans la montagne.»

Nous terminerons ces brefs renseignements sur Karnak par une dernière observation. Tout le monde remarque et admire l'entassement de pierres qui fait de Karnak, vu d'un certain côté, le monument le plus pittoresque de l'Egypte.

Ces ruines se sont-elles amoncelées sous l'effort de quelque tremblement de terre? La destruction de Karnak est-elle l'effet du passage de Ptolémée Lathyre, et du sac impitoyable auquel ce prince livra Thèbes, après un siège de plusieurs mois ? Ne serait-ce pas plutôt le résultat de la mauvaise construction du temple et de sa position par rapport au Nil ? (1). Peut-être sera-t-il sage d'adopter cette dernière opinion. Les temples pharaoniques sont, en effet, généralement bâtis avec une négligence extrême. Le pylône de l'ouest, par exemple, ne s'est effrondé que parce qu'il était creux et que dès lors l'inclinaison des murs, loin d'être un moyen de solidité, n'a plus été qu'une cause de chûte. Notons en outre que, plus que tous les autres temples égyptiens, Karnak est atteint chaque année, depuis longtemps, par les infiltrations du Nil dont les eaux saturées de nitre corrodent le grès. Le temple de Karnak a donc subi plus que tout autre temple les injures du temps par la négligence de ses constructeurs et surtout par

(1) Le dallage du temple est de 1^{m} 90 environ au-dessous du niveau général de la plaine environnante.

sa position relativement au Nil, et les mêmes causes produisant incessamment les mêmes effets, on peut prévoir le temps où, d'éboulements en éboulements, la magnifique salle hypostyle, par exemple, verra céder sous un dernier effort la base de ses colonnes déjà rongée plus qu'aux trois quarts et s'abattra sur elle-même, comme se sont abbattues les colonnes de la grande cour de l'ouest.

Nous passons maintenant sur la rive gauche.

L'itinéraire varie avec les saisons. Quand le Nil est bas, quand la plaine occidentale est à sec et qu'on a pu y tracer une route, quand surtout il est possible d'aborder sur la rive gauche en face de Louqsor, on fait de Louqsor son quartier général et de ce point fixe on rayonne sur la ville entière, la rive gauche comprise. Mais au moment de la crue du Nil ou peu de temps après, la plaine est coupée de flaques d'eau, et des canaux encore pleins la sillonnent; d'un autre côté une barque partie de Louqsor pour aller accoster en face s'échoue avant d'arriver, et les voyageurs doivent faire à dos d'homme une marche qui est quelquefois de deux cents mètres. Pour toutes ces raisons, on quitte Louqsor quand on veut visiter pendant la crue la

rive gauche de Thèbes, et, remontant vers le nord, on va chercher à quatre kilomètres de là, un endroit où les bateaux peuvent facilement aborder et où le chemin du fleuve aux ruines est libre. En d'autres termes, quand le Nil est bas, on visite les temples de la rive gauche en commençant par le sud; quand le Nil est haut, on les visite, comme nous allons le faire, en commençant par le nord. Dans le premier cas, on reste à Louqsor; dans le second cas, on passe sur l'autre rive, à quatre kilomètres plus bas.

Les temples qu'on visite sur la rive gauche sont les suivants :

TEMPLE DE QOURNAH. C'est le plus septentrional des temples de la rive gauche. On le trouve à la lisière des terres cultivées et à l'entrée de la gorge qui conduit à Bab-el-Molouk. Il était précédé de deux pylônes dont quelques pierres révèlent seules l'existence. Contemporain du temple de Séti à Abydos, il est bâti comme lui sur un plan essez bizarre dont on ne se rendrait bien compte que si les inscriptions de l'intérieur nous permettaient de connaître le détail des cérémonies à la consécration desquelles le temple a dû servir. Comme lui encore, il est plutôt funéraire. C'est là, en effet, le côté original du

temple de Qournah. A Abydos le dieu du temple est Osiris lui-même, roi de l'enfer égyptien ; ici le dieu du temple est Ramsès Ier, et le monument est élevé à la mémoire de ce roi par son fils vivant Séti. La position du temple sur le bord du désert et à l'entrée d'une nécropole, est ainsi expliquée. Le temple est un cénotaphe. On se rappelle ce que nous avons dit (p. 19) de cette partie des *mastaba,* bien différente du puits, où à certains jours de l'année les parents se rassemblaient, et où le défunt, quoique mort, était presque traité comme vivant. L'idée-mère du temple de Qournah est à quelques égards la même, avec la différence qui, pour un égyptien, sépare le roi de la nation. Le temple de Qournah était, si j'ose m'exprimer ainsi, hanté par le souvenir de Ramsès Ier ; c'est le souvenir de ce roi qu'on y venait évoquer aux jours prévus par le rite. Quant à la momie, elle reposait plus loin, au fond de l'hypogée de Bab-el-Molouk, comme dans les *mastaba* de l'Ancien-Empire la momie reposait au fond du puits inaccessible.

Le temple de Qournah ne rappelle pas seulement par sa date le temple d'Abydos. Il le rappelle aussi par le style de ses bas-reliefs. Des deux côtés, c'est le même art, la même ampleur,

la même finesse. Quand on entre par la porte du milieu dans la salle aux six colonnes et qu'on pénètre dans la troisième chambre à droite, on trouve sur l'un des murs de cette chambre une admirable tête de Séti qui le cède à peine aux plus belles de celles que les murailles d'Abydos offrent à notre étude.

Le temple, avons-nous dit, est un monument élevé par Séti à la mémoire de son père Ramsès Ier. Quelques parties restèrent inachevées. Ramsès II s'en empara, et à son tour, les consacra à la mémoire de son père Séti.

Le Ramesséum. On va du temple de Qournah au Ramesséum, en suivant la lisière des terres cultivées. On passe, chemin faisant, devant Drah-abou'l-Neggah, on traverse une partie de l'Assassif, on longe une autre partie de Scheikh-abd-el-Qournah, et bientôt on arrive devant d'importantes ruines dont les colossales cariatides et les colonnes monumentales se détachent en belle couleur jaune sur le fond des montagnes voisines. On est en présence du Ramesséum.

Le Ramasséum a été nommé le *Palais de Memnon*, le *Tombeau d'Osymandias*. Elevé par Ramsès II, dont il porte les cartouches sculptés sur chacune de ses murailles, il a été

bien plus justement appelé le Ramesséum par Champollion, nom qui lui est resté.

La pensée qui a présidé à la construction du Ramesséum est la même qui a présidé à l'érection du temple de Qournah. Ici encore le temple est un cénotaphe. Seulement, au lieu d'avoir le fils du roi défunt pour fondateur, le temple est un monument élevé à sa propre mémoire par Ramsès II lui-même. En parlant des tombes de l'Ancien-Empire, nous avons dit que ces tombes étaient faites de son vivant par le défunt, et cet usage est prouvé par des exemples si nombreux qu'il est absolument hors de contestation. Quand Améni-Amenemha, par exemple, prend la parole à Béni-Hassan et raconte que comme général d'infanterie il a battu les Ethiopiens, que comme moudyr de la province de Sah, il a été généreux envers la veuve et les petits enfants, ce n'est pas à la piété des survivants que cet éloge est dû : c'est Améni-Amenemha lui-même qui, dans une sorte d'autobiographie, nous vante ses vertus. De même Ramsès se fait construire dans la nécropole de Thèbes, en plein quartier des morts, un monument où, après lui, on viendra évoquer son souvenir, et où, naturellement, il entretient les survivants de sa piété, de sa gloire, et par conséquent de ses campagnes.

Le Ramesséum est, en effet, un édifice qui, funéraire dans sa partie principale, nous voulons dire dans l'intention de son fondateur, devient accessoirement historique par les nombreux tableaux d'histoire qu'on y a sculptés.

Comme le temple de Qournah, il était précédé de deux pylônes plus ou moins démolis.

On ne peut voir les sculptures du premier qu'à une certaine heure du jour, quand la lumière devient frisante. Les sculptures sont historiques et se rapportent à l'un des épisodes les plus curieux du règne de Ramsès II. Nous sommes en Syrie et sur le bord d'un fleuve que tout indique être l'Oronte. Ramsès est présent de sa personne, et les armes à la main vient disputer la possession du pays à une vaste confédération de peuples confondus sous le nom général de *Khétas*. Atesch est la ville la plus proche. Par un concours de circonstances qui ne sont pas tout-à-fait à l'honneur des généraux égyptiens, Ramsès se trouve tout-à-coup entouré par les ennemis. Ceux de ses soldats qui l'escortaient à ce moment ont pris la fuite. Ramsès est seul « et personne n'est avec lui. » N'écoutant alors que son courage, il se lance au milieu des chars. Il tue les chefs « des vils Khétas », force leurs troupes à re-

passer précipitamment le fleuve et par sa valeur personnelle change en victoire une déroute certaine. C'est de ce brillant fait d'armes dont le premier pylône du Ramesséum nous consacre le souvenir. D'un côté on voit Ramsès se précipitant furieusement dans la mêlée. Les ennemis s'enfuient pleins d'épouvante; les uns sont broyés sous les pieds des chevaux et les roues du char; les autres sont étendus par terre percés des flèches lancées par la main du roi ; d'autres encore sautent dans le fleuve et s'y noient. D'un autre côté, le roi est représenté assis sur son trône. Les officiers viennent le complimenter. Mais c'est par des réprimandes que le roi les accueille. « Aucun de vous, s'écrie-t-il, n'a bien agi en m'abandonnant ainsi, seul au milieu des ennemis. Les princes et les capitaines n'ont pas réuni leurs mains à la mienne. J'ai combattu, j'ai repoussé des milliers de nations et j'étais tout seul!. . . » En décrivant le temple de Louqsor, nous avons mentionné les deux obélisques qui précèdent le pylône et le pylône lui-même ; mais nous avons négligé d'ajouter que les représentations qui couvrent la face extérieure de ce pylône sont historiques. Or, c'est à ce même épisode de la guerre des Khétas qu'elles se rapportent, et,

comme ici, Ramsès y est représenté accomplissant l'exploit qui est resté pour lui-même un des grands événements de son règne, puisqu'il l'a fait reproduire au Ramesséum, à Louqsor, à Karnak, à Ibsamboul, et que nous allons le trouver une autre fois encore occupant le second pylône du temple dont nous faisons la description. (1).

Ce qui reste du second pylône ne semble tenir debout que par un miracle d'équilibre, et si l'on ne savait qu'il y a soixante-dix ans, les artistes qui accompagnaient l'expédition française l'ont vu et dessiné comme nous le voyons et le dessinons aujourd'hui, on craindrait de le voir à chaque instant s'écrouler.

Ce second pylône donnait accès dans une cour bordée de pilastres auxquels de grandes figures de Ramsès, revêtu des attributs d'Osiris, sont adossées. Ce que nous avons dit du caractère principalement funéraire du temple explique cette disposition.

En avant du pylône, c'est-à-dire du côté est, était placée la plus gigantesque statue que les Egyptiens aient taillée dans un seul bloc de

(1) Cet épisode fait le sujet du poëme de *Penta-our* dont nous avons parlé ci-dessus page 175.

granit. Elle mesure 17 mèt. 50 cent. de hauteur et son poids n'est pas moindre de 1,217,872 kilogrammes. Ramsès, bien entendu, est le personnage représenté. Malheureusement, de l'une des œuvres les plus prodigieuses qui soient sorties du ciseau égyptien, il ne reste que des fragments. La face est mutilée, et quand on voit cet effrayant monolithe brisé avec un tel acharnement, on se demande ce qu'il y a de plus étonnant de la patience et de la force de ceux qui l'ont apporté d'Assouan pour en faire l'ornement d'un temple, ou de la force et de la patience de ceux qui l'ont jeté par terre et renversé sur le dos.

Sur la façade intérieure du pylône auquel le colosse de Ramsès était appuyé sont sculptés de nombreux tableaux historiques où nous retrouvons l'épisode de la bataille contre les Khétas. Ici le jour est plus favorable et les détails de la scène peuvent être mieux étudiés. Ramsès est au milieu de la mêlée, semant la mort autour de lui, et déjà des cadavres nombreux jonchent le champ de bataille. Içi, c'est *Grabatousa*, l'écuyer du prince de Khéta, là c'est *Rabsounna*, capitaine des archers, qui tombent atteints par les flèches du roi. L'Oronte est sur la route des

Khétas qui fuient éperdus. Ils s'y précipitent, et de l'autre côté du fleuve, on voit retirer des flots l'un des généraux ennemis que ses soldats suspendent la tête en bas, pour lui faire rendre l'eau qui l'a suffoqué. Les épisodes que le sculpteur a réunis çà et là avec plus de bonne volonté que de talent, sont aussi nombreux qu'intéressants, comme on peut le voir en jetant les yeux sur les diverses parties des grands tableaux qui couvrent le pylône. Nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Des scènes religieuses où Ramsès est représenté en adoration devant les dieux de Thèbes, de longues listes des princes et des princesses de la famille du roi, un tableau astronomique que les beaux travaux de M. Biot ont rendu célèbre, se trouvent dans les autres parties du temple. Une salle hypostyle s'ouvrait aux cérémonies intérieures de l'édifice. On en admire les colonnes dont les chapiteaux en fleurs épanouies ont une grâce que les lourdes colonnes de la salle hypostyle de Karnak sont loin de posséder.

Les Colosses. Les colosses précédaient le pylône d'un temple qui a disparu jusqu'aux fondements. Le temple était en calcaire et a péri victime de la richesse de ses matériaux. Les

colosses sont en brèche, et comme ils n'ont pas servi à alimenter les fours-à-chaux voisins, ils ont survécu.

Sans aucun doute, le temple dont les colosses annonçaient si magistralement l'entrée, était à Aménophis III ce que le Ramesséum était à Ramsès II, et ce qu'était à Ramsès III Médinet-Abou. On voit par là que la destruction de cet édifice a privé la science de documents qui auraient probablement jeté un jour très-vif sur un des règnes les plus intéressants de l'histoire égyptienne.

Les deux colosses sont en brèche, mêlés de cailloux agatisés. Primitivement ils étaient monolithes. Un accident, sur lequel nous reviendrons, ayant fait perdre au colosse du nord sa partie supérieure, cette partie a été rebâtie en blocs disposés par assises. Les deux colosses ont leur base isolée, de même matière qu'eux.

Quand les deux statues s'élevaient en face du pylône, debout sur leur base, elles avaient 19 m. 60 c. de hauteur, ce qui est la hauteur d'une maison à cinq étages de Paris. Détachées du socle sur lequel elles sont posées, les statues proprement dites n'ont plus que 15 m. 60 c. Leur enfouissement dans le sol environnant est,

d'ailleurs, le même (1 m. 90 c.) que celui de Karnak.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les deux statues représentent Aménophis III, assis dans la pose hiératique. Les statues adossées au siége sont celles de la mère et de la femme de ce prince.

La statue du nord est le *Colosse de Memnon*, si célèbre pour les voyageurs qui, dans les deux premiers siècles de la domination romaine en Egypte, ont visité la terre des Pharaons. Destiné par Aménophis III à orner la façade de son temple, ce colosse resta pour tout le monde la statue d'Aménophis jusqu'au jour où, en l'an 27 avant notre ère, un tremblement de terre en fit tomber la partie supérieure (1). Chose étrange, cet accident qui enlevait au colosse sa valeur, est le fait qui lui donna sa célébrité. On s'aperçut bientôt, en effet, que du socle resté en place, un

(1) *Thebæ Ægypti usque ad solum dirutæ sunt*, dit Eusèbe. Si le tremblement de terre eut cette violence, on peut lui attribuer la chûte du pylône dont les débris accumulés font une impression si navrante quand on entre dans la grande cour de Karnak. La corrosion de la base des murs par le nitre n'en est pas moins la cause qui a amené le plus d'écroulements dans le temple de Karnak.

tintement sonore semblable à une voix humaine s'échappait quand le soleil du matin frappait le monument de ses rayons. Sans aucun doute, ce tintement n'était que le résultat du craquement de la pierre mouillée par la rosée de la nuit, et échauffée par le soleil. Mais pour les Grecs et les Romains qui voyageaient alors en Egypte, le phénomène ne tarda point à prendre le caractère du miracle. Le colosse était situé dans un quartier de Thèbes appelé les *Memnonia*. Memnon était dans les traditions qui avaient cours parmi les étrangers, le légendaire fondateur des édifices de cette partie de la ville. La voix qu'on entendait n'était-ce pas la plainte de Memnon implorant sa mère divine l'Aurore ? La célébrité du colosse se répandit aussitôt. De toutes parts, on vint pour entendre la voix merveilleuse, et à l'envi on se mit à graver sur les jambes de la statue les témoignages de l'admiration de ceux que leur bonne fortune avait rendus témoins de ce miracle. Enfin, après deux siècles et demi, Septime Sévère crut faire taire la plainte du héros et rendre sa voix plus belle en rétablissant le colosse. Il n'y réussit qu'à demi. Le héros ne se plaignit plus, mais la voix étouffée sous les blocs de grès qu'on voit encore aujourd'hui en place, cessa pour toujours de se faire entendre.

On peut voir à la seule inspection des jambes du colosse combien les témoignages d'admiration dont nous venons de parler ont été nombreux. En général les inscriptions sont datées, les plus anciennes du règne de Néron, les plus récentes du règne de Septime Sévère. La seule époque d'Adrien en a fourni vingt-sept à la collection, sans compter celles, plus nombreuses, qu'aucune date ne signale à l'attention. Le plus souvent les inscriptions sont en prose et revêtent la forme la plus simple, comme celle-ci : « Sabine Au- « guste, femme de l'empereur César Auguste a « entendu deux fois Memnon, pendant la pre- « mière heure, » et cette autre : « Moi.... « Vitalinus, épistratège de la Thébaïde, avec ma « femme Publia Sosis, j'ai entendu Memnon, l'an « III..., au mois de pachôn, deux fois, à une « heure et demie. » Mais quelquefois aussi la poésie est employée, et comme modèle de ce genre nous citerons les deux suivantes : « Moi, « Pétroniamus, qui tiens de mon père le nom « de Dillius, italien de naissance, je t'honore par « ces vers élégiaques, en faisant au dieu, qui me « parle, un présent poétique. Mais en retour, ô « roi, accorde-moi une longue vie. Beaucoup « viennent en ce lieu pour savoir si Memnon

« conserve une voix dans la partie du corps qui
« lui reste. Quant à lui, assis dans son trône,
« privé de sa tête, il résonne en soupirant pour
« se plaindre à sa mère de l'outrage de Cambyse ;
« et lorsque le brillant soleil lance ses rayons, il
« annonce le jour aux mortels ici présents. » —
« Ta mère, la déesse Aurore aux doigts de rose,
« ô célèbre Memnon, t'a rendu vocal pour moi
« qui désirait t'entendre. La douzième année de
« l'illustre Antonin, le mois de pachôn comptant
« treize jours, deux fois, ô être divin, j'ai en-
« tendu ta voix, lorsque le soleil quittait les flots
« majestueux de l'Océan. Jadis le fils de Sa-
« turne, Jupiter, te fit roi de l'Orient ; mainte-
« nant tu n'es plus qu'une pierre ; et c'est d'une
« pierre que sort ta voix. Gémella a écrit ces
« vers à son tour, étant venu ici avec sa chère
« épouse Rufilla et ses enfants. »

Deir-el-Médineh. Entre les colosses et Médinet-Abou, derrière la partie de la nécropole antique nommée *Qournat-Mouraï*, est un petit temple perdu dans un pli de terrain. Il a été commencé par Ptolémée Philopator et achevé par les successeurs de ce prince. Sans aucun doute, la place qu'il occupe dans la nécropole et la présence

d'Osiris parmi les dieux de l'intérieur, en font un monument d'intention funéraire. Mais, comme il arrive souvent, les inscriptions ne nous font pas aller au-delà des conjectures sur la destination définitive du monument et l'idée générale qu'il a servi à consacrer.

On ne conseillerait pas aux voyageurs de se déranger pour le visiter, si son élégante façade, construite sur un modèle dont on ne trouvera pas un exemple mieux conservé en Egypte, ne valait la peine d'être vue. On étudiera aussi avec fruit une curieuse fenêtre ouverte dans la paroi sud de l'une des chambres intérieures.

Médinet-Abou. Quand on traverse la rive gauche de Thèbes en arrivant du nord, comme nous le faisons en ce moment, on aperçoit tout-à-fait au sud, du plus loin qu'on vienne, une grande colline presque noire du sein de laquelle émergent çà et là quelques constructions d'un jaune doré.

La colline est le village copte qui, à la chûte de la religion égyptienne, se forma autour du temple dont nous apercevons les restes, l'ensevelit peu à peu et finit par le couvrir presque entièrement de ses maisons. Le temple est *Mé-*

dinet-Abou, ainsi nommé du village qu'il a d'abord précédé, et auquel maintenant il succède.

Pour la plupart des voyageurs, Médinet-Abou est le temple célèbre élevé, comme une sorte de Versailles, à la gloire de Ramsès III. Mais en réalité Médinet-Abou est le composé de deux temples, dont voici la description.

1° *Temple de Thoutmès III.* Aux chapiteaux fleuris des colonnes qui s'élèvent dans le fond de la première cour, au style gauche des sculptures et particulièrement des hiéroglyphes, on devine que l'entrée est d'époque romaine. On lit en effet les noms de Titus, d'Adrien, d'Antonin, sur les diverses parties de la cour.

Le pylône à moitié construit qui vient après la cour est également d'époque romaine, bien que la porte placée entre eux soit d'un côté du règne de Ptolémée Lathyre, de l'autre côté du règne de Ptolémée Aulète.

Une petite cour se présente ensuite, bordée à son extrémité par un pylône de la construction la plus élégante. Ici il faut presque deviner les dates. Quelques cartouches de Tahraka (XXVme dyn., 680 av. J.-C.), de Nectanébo II (XXXme

dyn., 350 av. J.-C.) sont bien visibles çà et là ; mais quelquefois il faut savoir rendre à son véritable auteur un cartouche que Ptolémée Lathyre a pris à Nectanébo, lequel l'a pris lui même à Tahraka.

Quand on a franchi la porte ouverte au milieu du pylône et passé l'autre cour qui suit cette porte, on est dans le temple proprement dit. Les cartouches les plus anciens qu'on y trouve sont ceux de Thoutmès II, les plus nombreux sont ceux de Thoutmès III. Viennent ensuite, jusqu'à Ptolémée Physcon, des cartouches de presque toutes les époques dont il est curieux d'étudier l'enchevêtrement au milieu des restaurations que le temple a subies.

Maintenant que nous connaissons le fondateur et les diverses époques du temple de Thoutmès, quelle en est la destination ? à quel usage était réservé ce petit édifice avant que Ramsès III lui donnât pour voisin le grandiose monument qui attire à lui seul aujourd'hui toute l'attention ? C'est ce que les inscriptions ne disent pas.

2° *Temple de Ramsès III.* Le temple de Ramsès III est, par sa grandeur, par son ensemble, par son importance historique, par son style,

par la variété des tableaux dont il est décoré, un des monuments égyptiens dont la visite laisse la plus agréable et en même temps la plus forte impression.

Il se compose de deux parties séparées par une cour. La première est ce qu'on appelle le *Palais*. C'est celle qu'on trouve d'abord en pénétrant dans l'édifice par sa porte d'entrée. Vient ensuite le *Temple* proprement dit qui s'annonce par un majestueux pylône.

A. Le Palais a tous les caractères d'une habitation royale. Deux grandes tours carrées, dont les quatre murs sont symétriquement inclinés vers un centre commun, en forment le corps de logis principal. Les détails d'architecture méritent d'être étudiés. A l'extérieur, les fenêtres se présentent entourées d'ornements spéciaux d'une grande originalité (voyez surtout le côté extérieur nord). Aux étages supérieurs on voit que des consoles supportées par des prisonniers couchés sur le ventre, étaient destinées à supporter les extrémités du velarium qui devait s'étendre au-dessus du passage d'entrée et protéger du soleil la façade orientale. Mais c'est principalement dans les chambres intérieures que se montre le caractère privé de l'édifice. Là Ramsès III

est réellement chez lui, au milieu de sa famille. Une de ses filles lui apporte des fleurs ; il joue aux dames avec une autre ; il reçoit des fruits d'une troisième qu'il caresse en signe de remercîment.

On conçoit que, dans une construction de cette importance, Ramsès ne pouvait oublier l'histoire et le soin de se mettre en relief comme conquérant. Dès la porte d'entrée, en effet, Ramsès est représenté amenant aux dieux les prisonniers qu'il a faits sur l'ennemi. Avec une habileté dont on est justement frappé, le sculpteur égyptien a su donner à chacun de ces prisonniers le type de sa race. Songeons que nous sommes ici au XIIIe siècle avant notre ère, et que nulle part l'ethnographie ne trouvera à étudier sur des exemples plus authentiques les nations qui, à ce moment, peuplaient l'Asie occidentale, la Libye et le Soudan. A la porte d'entrée la plus orientale, le passage qui conduit au palais s'élargit subitement et forme deux sortes de petites cours carrées. Qu'on interroge les sculptures qui décorent la paroi ouest de ces cours. C'est là surtout qu'on trouve, dessinées avec un art parfait, des têtes de captifs qui ne peuvent pas être autre chose que des portraits. Du côté droit, nous voulons dire du côté

du nord, sont les captifs asiatiques ; du côté du sud sont les captifs de la Libye et du pays de Kousch. Les prisonniers asiatiques sont ainsi désignés : 1° « Le vil chef des *Khétas*, en prisonnier vivant» ; il.a la figure pleine, sans barbe; les oreilles sont ornées de grands anneaux ; la tête est couverte d'un bonnet collant d'où s'échappe une sorte de queue qui retombe sur le dos; 2° « le vil chef du pays *d'Amaro*», à la figure allongée , à la barbe pointue ; 3° » le chef des ennemis de *Takkara* », au bonnet évasé coupé droit au sommet, à la figure pleine et sans barbe: 4° « le pays des *Schardina*, qui est dans la mer», le personnage qui symbolise ce pays est remarquable par son casque surmonté d'une boule ; 5° « le chef des ennemis de *Schasou* » 6° « le pays de *Toursa* qui est dans la mer » ; 7° « le chef des ennemis de *Ka*... » La file des prisonniers de la Libye et du pays de Kousch est plus endommagée. On voit encore : 1° « le chef de la vile race de *Kousch* ». Le graveur par exception lui a donné les traits d'un nègre, quoique Kousch fût compris plus exactement par les Égyptiens enx-mêmes dans la race des Chamites ; 2° détruit; 3° détruit. On voit que le personnage représenté était Kouschite ; 4° « le chef du pays de *Libou*

(Libye) » ; il a la barbe pointue, une tresse pend sur son oreille ; 5° « le chef du pays de *Tourses* », autre type Kouschite ; on remarquera le nez aquilin, et la grande robe frangée ; 6° « le chef du pays de *Maschaouasch* », si frappant par sa grande physionomie ; 7° « le chef du pays de *Taraoua* » ; ce septième personnage complète avec le 1er, le 3me et le 5me, la série des quatre peuples Kouschites qui paraissent dans le tableau mêlés aux Libyens.

On ne trouve pas d'autres cartouches que ceux de Ramsès III dans le palais de Médinet-Abou, comme dans le Ramesséum on ne trouve pas d'autres cartouches que ceux de Ramsès II.

B. C'est également au seul Ramsès III que nous allons avoir affaire dans l'intérieur du temple.

Le premier pylône forme à lui seul une monographie à laquelle il serait intéressant de consacrer une étude spéciale. De grandes stèles datées de l'an 11 et de l'an 12 mentionnent les expéditions glorieuses entreprises par Ramsès contre les Libyens, les *Maschaouasch* et d'autres peuples accourus de la Libye, de la Syrie et des îles de la Méditerranée pour se liguer contre la puissance égyptienne. Sur la façade du pylône, du

côté nord, est un tableau qui mérite d'être signalé pour la tournure poétique qu'y prend une des inscriptions. Le roi frappe de sa masse d'armes un groupe de prisonniers agenouillés. Ammon-Armachis lui présente la hache du combat. Débarrassé de sa phraséologie un peu confuse, le discours que le dieu adresse au roi se résume ainsi : « Je tourne ma face vers le nord, et je veux que la Phénicie soit sous tes pieds ; je veux que les nations qui ne reconnaissent pas l'Egypte, apportent chez toi leur or, leur argent, leur lapis... Je tourne ma face vers l'est, et je veux que l'Arabie te fournisse en parfums, en essences, en bois rares, tous ses produits. Je tourne ma face vers l'ouest, et je veux que les habitants du pays des *Tehennou* t'adressent leurs hommages... etc... »

La cour qui suit le premier pylône est remarquable par les énormes statues adossées aux piliers qui bordent un de ses côtés. Comme au Ramesséum, le caractère funéraire du monument se révèle, car ces statues ne sont autre chose que les statues du roi revêtu des attributs d'Osiris.

Quand on entre dans cette seconde cour on a devant soi la face antérieure du second pylône.

Le massif méridional est couvert par un grand tableau. Ammon et Mout sont d'un côté, de l'autre est Ramsès, amenant aux divinités un groupe de prisonniers, rangés sur trois lignes. A en juger par la physionomie générale de leur costume, ces prisonniers sont les trois branches d'un même tronc. Le groupe inférieur représente les *Poursata* (on peut lire aussi *Poulista*, c'est-à-dire les *Philistins*, ancêtres de ceux qui vinrent s'établir plus tard sur les confins de l'Égypte). Le groupe du milieu nous met en présence des *Taanaouna*. Enfin, dans le groupe supérieur il faut voir les *Sckakarscha* dont le nom nous est fourni par l'inscription placée en avant du roi. Tous ces peuples, comme nous le verrons tout à l'heure, sont des insulaires ou des habitants des côtes de la Méditerranée qui s'étaient ligués contre Ramsès et avaient formé avec les peuples de l'Asie occidentale une confédération que Ramsès réussit à vaincre à la suite de combats brillants sur terre et sur mer.

Sur le massif septentrional est gravée une très-longue et très-précieuse inscription dont l'interprétation a été de la part de M. de Rougé l'objet d'un beau travail. Les quinze premières lignes ne sont guère qu'une fastidieuse énumé-

ration des titres accordés au roi. L'intérêt commence à la seizième ligne. Des peuples de l'Asie, les peuples de *Khéta*, d'*Ati*, de *Karkamaska*, d'*Aratou*, d'*Arasa*, s'étaient ligués contre l'Egypte. Un second groupe de peuples, les *Poursata*, les *T'akkara*, les *Schakascha*, les *Taanaouna*, les *Ouasckascha*, tous peuples maritimes, s'étaient réunis aux premiers. C'est dans un endroit encore assez mal défini de la Syrie septentrionale que Ramsès rencontra ces puissants ennemis. Une première bataille eut lieu dont, naturellement, Ramsès sortit vainqueur. Un autre combat, cette fois livré sur mer, acheva la déroute des confédérés. Grâce à la valeur de Ramsès, l'Egypte échappa ainsi au danger qui la menaçait et, pour quelque temps encore, garda ses frontières dans l'Asie occidentale.

On passe la porte de granit qui réunit les deux massifs du second pylône et l'on entre dans une vaste cour qu'on peut regarder comme l'ensemble le plus précieux que nous ait légué l'antiquité égyptienne. Des quatre côtés, la cour est bornée par des galeries couvertes de sculptures revêtues de couleurs éclatantes. Les galeries du nord et du sud sont précédées de massives co-

lonnes dont les chapiteaux représentent la fleur de lotus fermée. A l'est et à l'ouest les galeries sont soutenues par des pilastres auxquels des statues du roi étaient adossées. Des futs de colonnes en grès mal dégrossis jonchent le milieu de la cour, à côté de trois ou quatre autres de ces colonnes encore debout. C'est un souvenir de l'époque où Médinet-Abou était une ville copte, qui avait fait son église de la magnifique cour dans laquelle nous nous trouvons.

Les tableaux qui couvrent les galeries intérieures sur leurs quatre faces sont si nombreux qu'il faudrait presque renoncer à les décrire. A gauche, en entrant, est un tableau de bataille. Le visiteur doit être maintenant familiarisé avec ces grandes figures du roi galopant sur son char à travers des ennemis qui fuient éperdus. Nous n'y revenons pas. Cette fois les ennemis sont des *Libou* (Libyens). Au fond du tableau, l'artiste les a représentés, avec une naïveté qui surprend plus qu'elle ne charme, se culbutant les uns sur les autres. Sur la paroi sud est un second tableau qui nous montre les princes et les généraux égyptiens amenant des prisonniers au roi victorieux. Les prisonniers, dit une inscription, sont au nombre de mille ; il y a eu trois mille morts.

A côté est une inscription malheureusement mal conservée qui se rapporte à cette campagne. Dans le troisième tableau, le roi revient en Egypte. Il est précédé de plusieurs groupes de prisonniers enchaînés. Les troupes l'accompagnent. Un quatrième tableau nous le montre entrant à Thèbes et offrant ses prisonniers aux dieux de la ville.

Ces grands tableaux de bataille occupent tout le registre inférieur des côtés est, sud et nord de la cour. Mais au registre supérieur sont représentées des scènes d'un autre caractère qui ne méritent pas moins l'attention. Champollion les a décrites avec un soin tel que nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole à l'illustre fondateur de l'égyptologie :

« Ramsès, dit Champollion (*Lettres écrites d'Égypte*, p. 344 de la 1re édition), sort de son palais, porté dans un naos, espèce de châsse richement décorée, soutenue par douze oeris ou chefs militaires, la tête ornée de plumes d'autruche. Le monarque, décoré de toutes les marques de sa royale puissance, est assis sur un trône élégant que des images d'or de la justice et de la vérité couvrent de leurs ailes ; le sphinx, emblème de la sagesse unie à la force, et le lion,

symbole du courage, sont debout près du trône, qu'ils semblent protéger. Des officiers agitent autour du naos les flabellum et les éventails ordinaires ; de jeunes enfants de la caste sacerdotale marchent auprès du roi, portant son sceptre, l'étui de son arc et ses autres insignes.

« Neuf princes de la famille royale, de hauts fonctionnaires de la caste sacerdotale et des chefs militaires suivent le naos à pied, rangés sur deux lignes ; des guerriers portent les socles et les gradins du naos ; la marche est fermée par un peloton de soldats. Des groupes tout aussi variés précèdent le Pharaon : un corps de musique où l'on remarque la flûte, la trompette, le tambour, et des choristes, forme la tête du cortège ; viennent ensuite les parents et les familiers du roi, parmi lesquels on compte plusieurs pontifes ; enfin le fils aîné de Ramsès, le chef de l'armée après lui, brûle l'encens devant la face de son père.

« Le roi arrive au temple d'Horus, s'approche de l'autel, répand des libations et brûle l'encens; vingt-deux prêtres portent sur un riche palanquin la statue du dieu qui s'avance au milieu des flabellum, des éventails et des rameaux de fleurs. Le roi à pied, coiffé d'un simple diadème

de la région inférieure, précède le dieu et suit immédiatement le taureau blanc, symbole vivant d'Ammon-Horus ou d'Amon-Ra, le mari de sa mère. Un prêtre encense l'animal sacré ; la reine, épouse de Ramsès, se montre vers le haut du tableau comme spectatrice de la pompe religieuse; et tandis que l'un des pontifes lit à haute voix l'invocation prescrite lorsque la lumière du dieu franchit le seuil de son temple, dix-neuf prêtres s'avancent portant les diverses enseignes sacrées, les vases, les tables de proposition , et tous les ustensiles du culte; sept autres prêtres ouvrent le cortège religieux, soutenant sur leurs épaules des statuettes ; ce sont les images des rois ancêtres et prédécesseurs de Ramsès, assistant au triomphe de leur descendant. »

Puis vient la scène des quatre oiseaux, dont nous abrégeons la description. Les quatre oiseaux sont les génies, enfants d'Osiris et protecteurs des quatre points cardinaux. Le grand prêtre leur donne la volée afin qu'ils aillent annoncer au midi, au nord, à l'occident et à l'orient qu'à l'exemple du dieu Horus, Ramsès vient de mettre sur sa tête la couronne emblème de la domination sur les régions supérieures et inférieures. « La dernière partie du bas-relief, dit Champol-

lion, représente le roi, coiffé du Pschent, remerciant le dieu dans son temple. Le monarque, précédé de tout le corps sacerdotal et de la musique sacrée, est accompagné par les officiers de sa maison. On le voit ensuite couper avec une faucille d'or une gerbe de blé, et, coiffé de son casque militaire comme à sa sortie du palais, prendre congé, par une libation, du dieu Ammon-Horus rentré dans son sanctuaire. La reine est encore témoin de ces deux dernières cérémonies ; le prêtre invoque les dieux ; un hiérogrammate lit une longue prière ; auprès du Pharaon sont encore le taureau blanc et les images des rois ancêtres dressés sur une même base. »

Les parties occidentales du temple ont été depuis quelque temps l'objet de travaux assez considérables et le visiteur se rendra compte de la masse de décombres qui ont été enlevés quand il saura que ce point du temple était celui où se trouvait le plus haut sommet de la butte qu'avait formée la construction du village copte. Malheureusement l'opération n'a pas porté les fruits qu'on en attendait, et des colonnes décapitées, des chambres vides, des inscriptions religieusse n'ayant partout que l'intérêt banal qui s'attache aux légendes de ce genre, ont été tout ce qu'a

produit le déblaiement de la partie postérieure du temple. (1)

La masse vraiment énorme de matériaux historiques en présence de laquelle nous venons de nous trouver semblerait faire croire que les ordonnateurs du temple aient épuisé leur effort dans l'intérieur et qu'autre part Médinet-Abou n'ait plus grand'chose à nous apprendre. Il n'en est pourtant rien. Nous passons sous silence le mur extérieur sud où est gravée la liste des fêtes à célébrer dans l'édifice sacré et qui n'offre que peu d'intérêt aux personnes dont le désir n'est pas d'approfondir le sujet. Mais le mur extérieur nord, si encombré qu'il soit, est pour nous une véritable galerie de Musée où dix tableaux rangés symétriquement nous font connaître les incidents d'une guerre entreprise en l'an 9 de son règne par Ramsès III contre les Libyens et les *T'akkaro*.

1er *Tableau*. Départ du roi et de l'armée. Les soldats sont en marche. On étudiera sur le tableau l'armement des troupes, etc...

(1) C'est dans la chambre de l'angle nord-ouest qu'en soulevant le dallage on a trouvé près de mille statuettes de bronze, toutes représentant Osiris, et toutes plus ou moins mutilées à partir des jambes.

2me *Tableau.* Grande bataille et grande victoire. Les ennemis sont les Libyens de la race des *Tamahou.* Comme les héros d'Homère, le roi combat de sa personne. Le carnage est indescriptible.

3me *Tableau.* On a tué 12,535 ennemis. Les généraux amènent les prisonniers au roi vainqueur.

4me *Tableau.* Harangue du roi aux généraux de l'armée. Les troupes sont sous les armes, prêtes à marcher de nouveau à l'ennemi. Détails curieux à étudier.

5me *Tableau.* Nouveau départ. Les troupes défilent. Ici comme ailleurs, les textes ne sont qu'un long étalage de louanges adressées au roi et de remercîments adressés aux dieux.

6me *Tableau.* Nouvelle bataille et nouvelle victoire. Les ennemis sont les *T'akkaro.* Le roi les culbute. Il surprend leur camp. Des femmes et des enfants s'enfuient montés sur des chariots traînés par des bœufs.

Il ne faut voir dans ce dépôt qu'une autre preuve de l'usage où l'on était, quand on commençait la construction d'un temple, d'en sanctifier l'aire en la parsemant d'images divines enfouies dans le sol.

7me *Tableau*. Nouvelle marche. L'armée traverse un pays infesté de lions, probablement un des contreforts du Liban. Le roi en tue un, et en blesse un autre. C'est peut-être dans ces parages qu'Aménophis III mit à mort les cent dix lions que, sur un scarabée du Musée de Boulaq, il se vante d'avoir immolés de sa main dans les dix premières années de son règne.

8me *Tableau*. Ici se place la seule représentation que nons ayons en Egypte d'un combat naval. La scène se passe soit très-près de la côte, soit à l'embouchure d'un fleuve. La flotte des *T'akkaro*, renforcée par celle des *Schardina*, attaque la flotte égyptienne. Dans la mêlée un peu confuse on aperçoit un navire ennemi qui a coulé et qui flotte la quille en l'air. Ramsès est sur le rivage et ses archers aident à la victoire de la flotte égyptienne en criblant l'ennemi de leurs traits.

9me *Tableau*. On se met en marche vers l'Egypte. L'armée s'arrête à une place forte nommée *Migdol-en-Ramesès-haq-on*. On compte les morts par les mains coupées sur le champ de bataille. Les prisonniers défilent devant le roi. Le roi harangue ses fils et ses généraux.

10[me] *Tableau.* Retour à Thèbes. Le roi rend grâces aux dieux. Discours des dieux, discours du roi, discours des prisonniers eux-mêmes qui demandent au roi de les laisser vivre pour qu'ils célèbrent encore longtemps son courage et sa vaillance.

On voit par cette description, cependant très-abrégée, de Médinet-Abou, l'importance de l'admirable monument dont nous venons d'étudier les parties principales. Si maintenant nous cherchons à pénétrer dans l'intention du roi qui en a ordonné la construction, on ne peut résoudre le problème que comme il a été résolu déjà pour le Ramesséum. Ce n'est pas en vain que l'emplacement choisi est la lisière du désert et la nécropole. Il y a là comme un souci de la postérité et une sorte de fondation à perpétuité en faveur d'un mort illustre. C'est le souvenir, c'est la mémoire de Ramsès III, c'est Ramsès III lui-même, et pour ainsi dire sa personne, qui est vivant à Médinet-Abou.

Une dernière question reste à traiter. Cette partie réservée à la famille et que nous avons appelée *le Palais*, est-elle réellement un palais, ce qui ferait du pavillon de Médinet-Abou le seul échantillon d'architecture civile que nous possé-

dions? Notons que si le pavillon de Médinet-Abou est un palais, c'est que le palais était en pierres tout aussi solides que les temples eux-mêmes, et alors pourquoi les traces mêmes d'un seul autre palais ne sont-elles pas venues jusqu'à nous? Nous ne décidons pas par là la question de savoir où logeaient les rois, question de plus en plus embarrassante depuis que nous savons qu'ils ne logeaient pas dans les temples. Mais nous inclinons à penser que jamais le pavillon de Médinet-Abou n'a été pour son fondateur un lieu d'habitation. L'idée que, vu de loin et dans le paysage, il évoque par les lignes générales de son architecture, c'est celles de ces tours triomphales *(migdol)* dont les bas-reliefs de Karnak, de Louqsor, du Ramesséum et de Medinet-Abou même, nous ont conservé les dessins, et que les rois faisaient élever sur leurs frontières, à la fois comme un moyen de défense et comme un monument de leurs victoires. Un monument d'architecture militaire, commémoratif du roi guerrier par excellence, et non un monument d'architecture civile, tel serait le pavillon de Médinet-Abou.

Nous en avons assez dit sur l'ensemble considérable et important auquel nous venons de

consacrer une description peut-être trop longue. Si les visiteurs qui ont bien voulu nous suivre ont pris de Médinet-Abou une idée assez grande pour leur faire regarder ce monument comme ce que nous possédons de plus précieux parmi les débris de l'antique civilisation des Pharaons, notre but sera atteint.

Nécropole. Pour visiter la nécropole, on suit, au départ de Louqsor, le même chemin que pour visiter les temples.

On se dirige d'abord vers le temple de Qournah. Les grandes cours carrées, percées sur trois côtés de portes symétriquement alignées qu'on aperçoit en passant, sont des tombes communes que rien ne désigne à l'attention.

Quand on quitte le temple de Qournah et qu'on suit la lisière des terres cultivées, on voit à droite des collines étagées en avant desquelles est un terrain bouleversé par des fouilles nombreuses. C'est la nécropole appelée *Drah-Abou'l-Neggah*. Drah-Abou'l-Neggah est certainement la plus ancienne nécropole de Thèbes. On y rencontre surtout des tombes de la XIme dynastie, de la XVIIme dynastie et du commencement de la XVIIIme. Les rois Entef (XIme dynastie), dont les cercueils sont à Paris et à

Londres, y ont été trouvés. Le cercueil de la reine Aah-Hotep et sa fameuse collection de bijoux (Musée de Boulaq), en provient également. Malheureusement il n'y a pas même une tombe à Drah-Abou'l-Neggah qui vaille la peine d'être vue. Le luxe de l'époque se portait sur les momies, et les chapelles extérieures, d'ailleurs infiniment rares, ne comportaient aucun ornement.

En continuant de marcher vers le sud, on arrive à une autre partie de la nécropole qui n'offre plus aux yeux le même aspect que Drah-Abou'l-Neggah. C'est *l'Assassif*. A Drah-Abou'l-Neggah, le terrain remué par les fouilles est jaune, avec mélange de mauvaises briques cassées, et c'est à peine si un éclat de calcaire s'y fait remarquer. Ici le terrain n'est plus, pour ainsi dire, que du calcaire écrasé. Cette différence tient d'abord à la nature du rocher dans lequel les tombes sont creusées, qui, à l'Assassif, est un magnifique calcaire blanc. Elle tient aussi aux habitudes de l'époque. On trouve à l'Assassif des tombes de la XIXme dynastie, de la XXIIme et surtout de la XXVIme. A ce moment un luxe plus grand a été déployé dans l'ornementation des chapelles extérieures. En diverses parties on

a bâti quelques édicules, malheureusement démolis. Des murs épais, aussi en calcaire, qui ont servi sans doute à limiter des parties réservées de la nécropole, se rencontrent en outre assez fréquemment. Tout cet ensemble a donné à l'Assassif un aspect *sui generis* que n'a point Drah-Abou'l-Neggah. Nous ajouterons que, quant aux momies, on les trouve, non au fond de puits profonds comme à Saqqarah, mais soit dans la terre nue, soit dans des caveaux construits à un mètre ou deux de profondeur. Les tombes encore visibles de l'Assassif sont d'ailleurs peu nombreuses et peu intéressantes. Il serait impossible d'en indiquer l'emplacement sans le secours d'un plan. Le mieux est de se fier aux guides. qui ont l'habitude de les indiquer aux voyageurs.

C'est au-delà du cirque dont l'Assassif occupe le centre que sont les deux parties de la nécropole nommées *Scheikh-abd-el-Qournah*, et *Qournat-Mouraï*. Là les tombes sont creusées dans le flanc des collines. De grandes portes carrées regardant la plaine s'ouvrent çà et là, et quelques-unes d'entre elles sont rangées avec une symétrie qui, de loin, les fait ressembler aux batteries d'une fortereses. Les tombes ont

d'ailleurs ici un intérêt qu'elles n'ont point à l'Assassif et à Drah-Abou'l-Neggah. Le principe d'aménagement est le même que celui des tombes de Saqqarah et de Beni-Hassan : une chambre taillée dans le roc tient lieu de chapelle extérieure où les survivants se réunissent pour les honneurs à rendre au défunt ; un puits qui donne accès au caveau mortuaire scellé à tout jamais s'ouvre dans l'une de ces chambres. Quant à la décoration, elle a dans quelques cas un intérêt très-grand, surtout quand on a pris pour sujet des épisodes de la vie du défunt. C'est ainsi que, dans la tombe d'un nommé *Houï*, fonctionnaire de la XVIIIme dynastie, sont peints des tableaux qui disparaissent malheureusement tous les jours, et qui n'en méritent que davantage d'être étudiés. Houï, avec le titre de prince de Kousch, avait été gouverneur général du Soudan, et un tableau nous le montre arrivant pour prendre possession de son gouvernement. Des peuples de toute couleur et de toute race se présentent devant lui. Les uns sont des nègres aux traits franchement accusés ; les autres, avec le type nègre , sont de couleur brune ; quelques-uns également de couleur brune, ont les traits septentrionaux ; il y a aussi des hommes de couleur

rouge, comme les Égyptiens, mêlés à des femmes blanches. Des giraffes, des bœufs aux longues cornes terminées en forme de mains humaines, sont amenées devant Houï. On lui apporte des anneaux d'or, des lingots de cuivre, des peaux de bêtes sauvages, des éventails à long manche, des plumes d'autruche. Un autre tableau nous montre Houï revenant d'une mission dans le pays des *Rotennou* (les Assyriens) et présentant au roi assis sur un trône les envoyés de ces peuples. La grande robe de couleurs voyantes plusieurs fois enroulée autour du corps leur sert de vêtement. Leurs esclaves, nus jusqu'à la ceinture, sont de couleur rouge et blanche. Tous ont la barbe en pointe. Quant aux dons qu'ils apportent au roi, ils consistent en chevaux, en lions, en lingots de métaux précieux, en vases d'or et d'argent curieusement façonnés. On voit par ce seul exemple l'intérêt des tombes de Scheikh-abd-el-Qournah et de Qournat-Mouraï. Nous répéterons d'ailleurs à leur propos ce que nous avons dit tout à l'heure des tombes de l'Assassif. Des guides choisis par le gouverneur de Qéneh accompagnent et conduisent les voyageurs. En l'absence d'un plan qui seul pourrait renseigner sur les tombes principales à visiter, on fera

mieux de se confier aux guides. N'oublions pas de dire que les tombes de Scheikh-abd-el-Qournah et de Qournat-Mouraï sont, presque sans exception, des monuments de la XVIIIme dynastie et de la XIXme.

Quand la visite aux tombes des collines du sud est terminée, on revient sur ses pas, et obliquant un peu à gauche, on se dirige vers *Deir-el-Bahari.*

Chemin faisant, on coupe transversalement l'extrémité ouest de l'Assassif. L'immense tombe, dont les guides montrent la porte au fond d'une sorte de ravin, est celle de *Pétaménophis;* on n'en conseillera l'entrée qu'à ceux d'entre les visiteurs que l'odeur de chauve-souris répandue dans ce souterrain n'incommode pas. Un peu plus loin, une sorte de grande porte en briques crues appelle l'attention par la disposition extraordinaire des briques de la voûte qui surmonte l'entrée. Il est très-difficile de se rendre un compte exact de la partie de la nécropole à laquelle cette porte appartient, parce que, exploitée tour à tour par les marchands d'antiquités et les propriétaires de fours à chaux, elle a plus souffert pendant la première moitié de ce siècle que pendant les deux ou trois mille ans de sa

durée totale. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à l'extrémité ouest de l'Assassif, les plus anciennes tombes pourraient être de la XXVIme dynastie, et que les plus jeunes peuvent avoir quelque raison d'être attribuées aux successeurs les plus immédiats d'Alexandre.

Le temple de Deir-el-Bahari occupe le fond du cirque dont l'Assassif est le centre. Il est adossé à une montagne à pic, dont le versant opposé aboutit à la vallée que nous connaîtrons bientôt sous le nom de *Bab-el-Molouk*.

L'origine du temple n'est pas douteuse. Deir-el-Bahari est élevé à la gloire de la reine Hatasou, comme Medinet-Abou est élevé à la gloire de Ramsès III. Le lieu choisi pour l'érection de ces temples commémoratifs tient à des motifs religieux propres à l'Egypte, sur lesquels nous ne revenons pas.

Les murs de Deir-el-Bahari sont couverts de cartouches divers qui, à première vue, établissent une certaine confusion dans l'esprit du visiteur. C'est qu'en effet Hatasou a successivement pris plusieurs noms selon qu'elle fut associée au trône du vivant de ses deux frères Thoutmès II et Thoutmès III, selon qu'elle fut régente au nom du dernier d'entre eux ou qu'elle régna en son pro-

pre nom. La science n'a pas, nous le pensons, encore dit son dernier mot sur ces différents noms, et peut-être la solution du problême se trouve-t-elle dans les inscriptions nouvellement déblayées et encore peu connues du temple de Deir-el-Bahari.

Deir-el-Bahari a été construit sur un plan bizarre qui ne rappelle, même de loin, aucun des autres temples de l'Egypte. Une longue allée de sphinx, détruite de fond en comble, deux obélisques dont les bases seules sont encore visibles, le précédaient. A partir de là le temple montait par cours successivement étagées vers la montagne, le passage d'une cour à l'autre se faisant au moyen de rampes inclinées.

Le temple de Deir-el-Bahari est bâti en beau calcaire blanc et l'on s'étonnerait qu'un seul pan de mur en soit encore debout, si l'on ne remarquait que l'Assassif, par l'abondance des ressources qu'il offre et sa proximité de la plaine, présentait aux exploiteurs des facilités que leur refusait Deir-el-Bahari.

Du reste, il est vraisemblable que Deir-el-Bahari est un temple qui a été assez tôt abandonné. Dès la XXIIme dynastie on a commencé, en effet, à s'en servir comme d'une nécropole, et

dans une de ses chambres (celle dont nous parlerons tout-à-l'heure), on a trouvé, empilées presque jusqu'au plafond, des momies d'époque grecque, gisant sur des couches d'autres momies dont les plus anciennes pouvaient remonter jusqu'à la XXVIme dynastie.

L'histoire n'est pas plus oubliée à Deir-el-Bahari qu'au Ramesséum et à Médinet-Abou. Mais il est difficile de dire si les tableaux qu'on rencontre par fragments çà et là dispersés se rapportent à un même ensemble. En arrivant au temple par l'est, c'est-à-dire presqu'au bas de l'édifice, est un premier sujet. Des troupes sont en marche. Des trompettes, des officiers les précédent. Des soldats portent toutes leurs armes. Quelques-uns ont en main des branches de feuillage. On remarquera aussi les étendards surmontés à la hampe des cartouches d'Hatasou. Evidemment, nous avons là sous les yeux l'entrée triomphale des troupes revenant d'une campagne. Plus loin, presqu'au fond du temple, à quelques pas seulement de la porte de granit qu'on aperçoit de toutes les parties de la plaine environnante, est un autre tableau, cette fois plus clair. Nous n'en avons plus que la fin. Hatasou avait envoyé ses troupes faire campagne en Arabie. L'expé-

dition touche à son terme. Les captifs, les otages arrivent (paroi du sud.) Ceux-ci mettent en tas les tributs imposés aux vaincus ; ceux-là apportent des arbres entiers dont les racines sont enfermées dans des couffes. La couleur de la peau, les armes, les vêtements de ces personnages méritent d'être étudiés. On verra aussi avec intérêt le dessin des huttes terminées par une coupole. On est au bord de la mer dont la transparence laisse naïvement apercevoir les poissons, et un détachement de troupes égyptiennes s'avance pour recevoir les arrivants. La fin du tableau se trouve sur la paroi de l'ouest. Au registre supérieur, nouveau défilé de personnages qui arrivent en suppliants. Plus bas, la flotte égyptienne est échouée sur le rivage. On embarque les tributs, et ici encore les poissons sont figurés avec un art qu'apprécieront les connaisseurs en histoire naturelle. Un troisième sujet orne la chambre à côté, vers le sud. Cette fois nous ne sommes plus sur la mer Rouge aux flots verts, mais sur le Nil aux eaux bleues. Des barques richement ornées sillonnent le fleuve. Au bas du tableau de nouvelles troupes sont en marche. Mais, tout intéressants qu'ils sont, on ne peut dire si ces nouveaux épisodes se ratta-

chent à la campagne dont la grande scène de la chambre principale nous a gardé le souvenir.

C'est près de là qu'une belle porte précédée de décombres amoncelés donne accès dans une chambre dont les couleurs ont gardé tout leur éclat. On admirera surtout de chaque côté du couloir du fond, le personnage royal s'abreuvant de lait divin aux mamelles d'Hathor sous la forme de l'une des plus belles vaches que les bas-reliefs égyptiens puissent nous montrer.

Bab-el-Molouk. — Bab-el-Molouk est le St-Denis des rois de la XIXme et de la XXme dynastie. Une bifurcation de la route mène à une autre vallée située un peu plus loin dans l'ouest où les derniers rois de la XVIIIme dynastie sont enterrés.

La seule vallée que l'on visite habituellement est la première, celle des rois de la XIXme et de la XXme dynastie.

Le chemin qui y conduit est le véritable chemin de la mort. Pas un brin d'herbe n'y égaie la vue. Tout y est triste, morne, et comme brûlé par quelque feu intérieur qui a fendu et noirci les rochers. A partir du Nil, il a environ 6 kil. de longueur.

Toutes les tombes de Bab-el-Molouk sont creusées dans le roc. Elles se composent de couloirs inclinés qui s'enfoncent plus ou moins profondément dans le sein de la montagne. Une fois la momie royale à sa place, la porte était murée, et le terrain environnant nivelé de telle sorte qu'aucune marque extérieure ne révélât la place de la tombe. On voit par là que l'esprit dans lequel ces monuments funéraires ont été érigés est bien loin de l'esprit qui a présidé à la construction de toutes les autres tombes que nous avons étudiées jusqu'à présent. La chambre extérieure, celle où les survivants se réunissaient pour honorer la mémoire du mort (1), devait être, pour les rois de Bab-el-Molouk, les grands édifices commémoratifs bâtis à l'entrée de la nécropole. Les principaux et les plus solidement construits seraient seuls venus jusqu'à nous.

Le nombre des tombes ouvertes dans la vallée principale était de 21 en 1835 ; depuis nos fouilles, il est de 25. Mais ces 25 tombes ne sont pas toutes royales. Des princes et même des fonctionnaires de haut rang ont été admis à l'honneur de voir leur tombeaux creusés à côté de ceux des souverains de leur pays.

(1) Sur les tombes extérieures, voyez plus haut p. 17.

On lit dans Strabon : « Au-dessus du *Mem-*
« *monium* sont des tombes de rois taillées dans « le roc, en forme de grottes, au nombre d'envi- « ron quarante, admirablement travaillées et « dignes d'être vues. » Se fondant sur ce passage, on a dit que des fouilles bien dirigées dans Bab-el-Molouk amèneraient la découverte des quinze tombes qui manquent. Mais en supposant que Strabon n'ait pas compris dans les tombes royales dont il parle les tombes de la Vallée des Reines, il est juste de remarquer que, les premiers roi de la XVIIIme dynastie n'étant pas à Bab-el-Molouk, la série commence à Aménophis III et que, de ce prince au dernier roi de la XXme dynastie, on ne peut pas dire qu'un seul roi un peu connu nous manque, à l'exception d'Horus. Or Horus est un roi dont le rang chronologique est assez incertain, et en tous cas, comme il est le dernier souverain de la XVIIIme dynastie, on a plus de chance de trouver son tombeau dans la Vallée de l'Ouest, à côté des rois ses contemporains qui y sont enterrés. Il y a donc tout lieu de croire que les fouilles de Bab-el-Molouk, quelque persévérantes qu'elles soient, ne donneraient pas des résultats en rapport avec les difficultés que font naître l'éloignement de la

localité et l'embarras de pourvoir d'eau les hommes réunis sur ce point. Seule la Vallée de l'Ouest mériterait d'être sérieusement explorée la pioche en main, car c'est là que les rois de la XVIIIme dynastie, dont nous ne connaissons pas les tombeaux, pourraient être retrouvés.

Pour les voyageurs qui ne font pas profession d'archéologie, la visite à trois ou quatre des tombes de Bab-el-Molouk est suffisante. Nous indiquerons celles-ci :

1° *Tombe de Séti* Ier dite *de Belzoni.* C'est la plus magnifique des tombes de Bab-el-Molouk, celle qui, par sa grandeur, par la profusion des sculptures dont elle est ornée, efface toutes les autres. Elle a été découverte il y a cinquante ans par Belzoni, qui l'a trouvée déjà violée. A ce moment pas un bas-relief ne manquait à ses parois, et ses peintures étaient aussi fraîches qu'au premier jour. Tout-à- l'heure, en sortant de la tombe, le visiteur aura vu de quelles mutilations elle a été l'objet depuis lors. Une sorte de légende attribue ces actes de véritable vandalisme à certains explorateurs de l'Egypte qui sont d'autant plus à l'abri des soupçons qu'en définitive ils ont rendu à l'égyptologie de grands services. Il

est plus juste de dire que ces violences faites à l'un des monuments les plus respectables de l'Egypte sont dues aux marchands d'antiquités et aux touristes eux-mêmes. Ceux-ci, dans leur indifférence, achètent en effet au poids de l'or des débris qui, toute réflexion faite, ne sont pas autre chose que les produits d'un irréparable tort fait à la science.

Dès les premiers pas que le visiteur fait dans le tombeau, il se sent littéralement dans un monde nouveau. Les tableaux presque joyeux des tombes de Saqqarah et de Béni-Hassan ne sont plus devant ses yeux. Le défunt n'est plus dans sa famille, entouré des siens. On ne façonne plus les meubles, on ne met plus les barques sur le chantier, des fermes aux nombreuses cours ne nous montrent plus les bestiaux, bœufs, antilopes, bouquetins, oies, canards, demoiselles de Numidie, défilant en présence des intendants. Tout devient, si nous osons ainsi parler, fantasque et chimérique. Les dieux y ont des formes étranges. De longs serpents se glissent çà et là aux bas des chambres, ou se dressent contre les portes. Il y a des condamnés qu'on décapite, d'autres qu'on précipite dans les flammes. A vrai dire, une sorte d'épouvante saisirait le visiteur

qui pénétrerait seul dans ce souterrain, s'il ne savait qu'après tout, le fond de ces bizarres représentations est le dogme même le plus consolant, celui qui, après les épreuves de la vie, assure à l'âme le bonheur éternel.

Tel est, en effet, le sens des tableaux dont les parois de la tombe sont décorées. On a dit qu'avant de leur donner la sépulture les Egyptiens jugeaient leurs rois. C'est dans le sens allégorique qu'il faut comprendre cette légende. Le jugement de l'âme après sa séparation du corps, les épreuves qu'à l'aide des seules vertus dont elle a fait preuve sur la terre elle doit surmonter, voilà le sujet des représentations presque sans fin qui couvrent la tombe, de la porte d'entrée au fond de la dernière chambre. Les serpents qui se dressent à chaque porte, en lançant leur venin, sont les gardiens de l'une des stations du ciel : l'âme ne passera pas si elle ne justifie de sa piété et de sa bienfaisance. Ces longs textes qui, autre part, s'étalent sur les murs, sont des hymnes magnifiques que l'âme entonne en l'honneur de la divinité et où elle célèbre sa grandeur. Le mort une fois jugé digne de la vie éternelle, les épreuves sont accomplies; il devient dieu lui-même; désormais pur esprit, il circule dans

le monde infini des astres. La tombe n'est ainsi que le voyage figuré de l'âme jusqu'au séjour éternel. Elle la prend à sa sortie du corps, et de chambre en chambre elle nous fait assister à sa comparution devant les dieux, à son épuration graduée ; finalement, dans la grande salle du fond, elle nous montre sa définitive admission dans la vie « qu'une seconde mort n'atteindra pas. »

Quand Belzoni découvrit la tombe, un beau sarcophage d'albâtre gisait dans la chambre du fond. Il a été pris et porté en Angleterre. Il fait aujourd'hui partie de la collection privée de M. Sloane.

Au milieu de cette même chambre du fond, on remarque un couloir qui s'enfonce encore assez loin dans le sol. La tombe devait se continuer dans cette direction. Mais soit que Séti mourut avant l'achèvement de ce couloir, soit (ce qui est plus probable) qu'on ait rencontré au fond une couche formée de marne argileuse dont le percement offrait de vrais inconvénients, on a abandonné le couloir, et revenant à la chambre on a masqué l'entrée de ce couloir par un dallage sur lequel le sarcophage a été définitivement posé.

2° *Tombe de Ramsès III*, dite *de Bruce* ou *des Harpistes*. Autant la tombe de Séti se fait remarquer par la perfection de ses sculptures, autant elle offre à l'artiste de précieux modèles à étudier, autant la tombe de Ramsès III est médiocre et peu digne du héros de Médinet-Abou.

Vers le milieu de la tombe, de chaque côté des deux premiers couloirs, sont des chambres qui méritent l'attention. On y remarque les scènes les plus variées, des bateaux, des meubles, des ustensiles, des cottes d'armes, des arcs, des flèches, des piques. Une de ces peintures, traitée avec une largeur de style qu'on ne remarque pas dans les autres parties du tombeau, nous montre les fameux harpistes déjà popularisés par les nombreuses copies qui en ont été faites.

Le nom de *Tombeau de Bruce* a été donné au tombeau de Ramsès III en souvenir du voyageur de ce nom qui, le premier, le visita et le fit connaître.

Quand on entre dans la tombe, on ne tarde pas à s'apercevoir que le plan primitivement conçu est altéré et que le couloir d'entrée, au lieu de suivre sa première direction, s'infléchit subitement à droite. Cette circonstance est due au sans-façon avec lequel les Égyptiens creusaient

leurs tombes. L'architecte chargé du percement de la tombe de Ramsès a, en effet, si mal pris ses mesures, qu'à quelques mètres de l'entrée il est tombé sur une tombe voisine qu'il a dû respecter en modifiant son tracé primitif.

Un sarcophage de granit rose, taillé en forme de cartouche royal, décorait la chambre principale du tombeau. Il a été enlevé par M. Salt. La cuve est au Louvre, le couvercle à l'université de Cambridge.

On trouve dans la tombe de Ramsès III des *graffiti* grecs. Ce fait n'est pas propre à l'hypogée dont nous nous occupons. Bien d'autres en sont couverts, et en beaucoup plus grand nombre. On voit par là que, dès le temps des Ptolémées, les tombes de Bab-el-Molouk étaient comme aujourd'hui visitées par les étrangers. Les tombes ainsi ouvertes ne pouvaient être que celles dont les momies royales avaient été violées et dispersées par Cambyse, ce qui, pour les Egyptiens, ôtait tout caractère sacré à ces monuments.

3° *Tombe de Séti II.* Elle est située dans le fond de la vallée à l'ouest. Rien ne la recommande à l'attention que les tableaux sculptés en relief épais qu'on voit à droite et à gauche en entrant.

L'œil habitué aux finesses de la tombe de Séti Ier a peine à se faire aux rondeurs de cette sculpture, si séduisante qu'elle paraisse au premier abord.

4° *Tombe de Ramsès IV.* Elle diffère des autres par sa largeur, la hauteur de son plafond et le peu d'inclinaison qu'on lui a donné ; on la visiterait facilement à cheval. Au fond gît le sarcophage. Il est en granit et de proportions colossales. Après la tombe de Belzoni, on ne voit plus qu'avec distraction ces peintures molles, cette gravure sans vie que rendent encore plus incertaines les milliers de *graffiti* grecs dont la tombe est couverte.

Nous ne poursuivrons pas plus loin ces indications. Aux voyageurs que la visite des quatre belles tombes qui précèdent n'auraient point encore satisfaits, nous indiquerons la *tombe de Ramsès VI* ; du témoignage des *graffiti* qu'on trouve dans l'intérieur, il résulte que les anciens, pour des raisons inconnues, la désignaient sous le nom de *Tombe de Memnon* ; elle est remarquable par les représentations astronomiques de ses plafonds. Nous indiquerons encore la *tombe de Ramsès IX* ; ce que les artistes chargés de la décoration des murs ont dû y dépenser de temps

effraie l'imagination; dans les peintures étranges où le principe de la génération joue un si grand rôle, il ne faut rien voir autre chose qu'une application très-énergique des idées de résurrection après la mort, d'immortalité promise au défunt, qui prévalent dans le tombeau. La tombe de Ramsès VI est le n° 9 de Wilkinson ; la tombe de Ramsès IX est le n° 6. C'est sous ces numéros que les guides les connaissent, et habituellement les indiquent aux visiteurs.

Le retour de Bab-el-Molouk au Nil s'effectue par trois chemins au choix. Les plus pressés prennent par la route du matin; c'est la plus directe. S'il reste du temps à dépenser, on peut s'engager dans le sentier qui monte aux flancs de la montagne, et une fois au sommet, soit redescendre en se dirigeant vers l'est, soit redescendre en se dirigeant vers le sud. Ces deux descentes sont un peu raides et se font à pied. La première fait arriver à Deir-el-Bahari et à l'Assassif ; la seconde, après des détours assez longs, mène derrière Médinet-Abou, et procure ainsi au visiteur l'occasion de revoir en passant ce temple, le Ramesséum et le temple de Qournah.

V. — Esneh.

De Louqsor à Erment..	14	kil.
D'Erment à Esneh.....	42	»
De Louqsor à Esneh....	56	»
De Boulaq à Esneh.....	762	»

Le temple d'Esneh est situé au milieu de la ville. La salle hypostyle, nettoyée jusqu'au dallage, est seule visible. On dit que les autres parties du temple gisent encore presque intactes sous les maisons de la ville qui les cachent à nos yeux ; selon une autre tradition, Champollion aurait même pu encore voir le sanctuaire où il aurait reconnu le nom de Thoutmès III. Mais ces faits auraient besoin d'être établis avec plus de solidité avant d'entrer définitivement dans le domaine de la science. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans l'état actuel des choses, on ne voit du temple d'Esneh que sa grande salle antérieure.

La façade et toutes les colonnes de cette salle sont d'époque romaine. On y lit les cartouches de Claude, de Domitien, de Commode, de Septime-Sévère, de Caracalla, de Geta. Le fond de la salle est d'époque grecque et annonce une partie construite par Ptolémée Philométor.

La sculpture de la salle est détestable, et la rédaction des textes est si mauvaise, si entrecoupée de jeux de mots, de calembours, de lettres détournées de leur valeur, qu'il faut une attention soutenue et presque une aptitude spéciale pour deviner le sens des phrases qui se cachent sous la pitoyable écriture dont nous avons des échantillons sous les yeux. Au plafond cependant on aperçoit des chapiteaux de colonnes qui, à travers l'enduit de fumée noire dont ils sont recouverts, laissent voir un travail soigné et délicat, et une pureté de forme qui, dans un temple de cette époque, semble dès l'abord assez étonnante. C'est que l'architecture n'a pas suivi dans leur chûte rapide la gravure et la sculpture. Peu de temps après l'avènement des Ptolémées, la gravure et la sculpture ont, en effet, toujours été en déclinant, comme si les Grecs n'avaient pu s'habituer à ces formes conventionnelles et toujours un peu en dehors de la nature que la tradition imposait à ces deux arts. L'architecture, au contraire, s'est émancipée. Elle est entrée dans une voie nouvelle où elle a presque tout gagné. La colonne a pris de la grâce. Sans renoncer encore au principe des architraves monolithes, et par suite sans

se décider à élargir ses entrecolonnements, elle monte plus hardiment vers les plafonds. C'est surtout dans les chapiteaux que l'influence est manifeste. Certes le beau bouquet de lotus épanouis qui, à Philæ par exemple, forme un si délicieux motif de chapiteaux, est déjà en germe à Médinet-Abou et à Karnak. Mais sous les Grecs ces anciennes formes sont modifiées et rajeunies; de nouvelles sont créées. En un mot, les Grecs ont laissé périr entre leurs mains, presque dès leur arrivée en Egypte, l'art savant et traditionnel de la sculpture en relief. L'architecture, moins hiératique, a pris au contraire un certain essor, puisque c'est sous les Grecs seulement que commencent à paraître, comme la manifestation d'un art transformé, la colonne qui n'a plus l'air de s'écraser sous ses architraves et le chapiteau aux lignes curieusement entremêlées dont le pronaos d'Esneh nous offre quelques remarquables exemples.

VI. — Edfou.

D'Esneh à El-Kab..........	28	Kil.
D'El-Kab à Edfou............	22	»
D'Esneh à Edfou	50	»
De Boulaq à Edfou..........	812	»

Entre Esneh et Edfou, la seule station digne d'arrêter le voyageur est El-Kab, l'ancienne Eléthyia.

El-Kab est célèbre par ses grottes et un très petit temple de la XVIIIme dynastie construit dans la plaine à trois ou quatre kilomètres de la rive. El-Kab était autrefois un point stratégique. C'est à El-Kab, en effet, que débouche la gorge qui facilitait les descentes des *Hérouscha* (les Bicharis actuels) que les inscriptions du temps nous montrent ravageant si souvent le territoire égyptien. Aussi une forteresse, dont on voit encore les remparts, avait-elle été élevée à El-Kab. Elle est en briques crues et remonte probablement à l'Ancien-Empire.

Le Temple d'Edfou est un de ces monuments qui s'annoncent eux-mêmes et dont aucune description ne peut donner une idée. Son magnifique pylône, son mur d'enceinte, sont uniques en Egypte. Quant au temple proprement dit, il rappelle de si près comme plan (sinon comme détails d'architecture) le Temple de Dendérah qu'il n'est personne qui n'en soit frappé.

Le déblaiement d'Edfou est le plus grand travail archéologique ordonné par S. A. le Vice-Roi. Il y a quelques années le village moderne avait

envahi le temple, et ses terrasses elles-mêmes étaient couvertes de maisons, d'étables, de magasins de toute sorte. A l'intérieur les décombres s'étaient entassés presqu'aux plafonds des chambres. On se rend compte de l'effort qu'a coûté le déblaiement en entrant aujourd'hui dans ce temple où il n'est pas une ligne de texte qui ne soit facilement accessible à la curiosité du voyageur ou à l'étude du savant.

Le temple d'Edfou a été fondé par Ptolémée IV Philopator; c'est à ce prince qu'appartiennent le sanctuaire et les chambres qui l'entourent, la chapelle et en général toute la partie postérieure du temple proprement dit. La décoration de quelques salles du centre est de Ptolémée VI Philométor. La salle hypostyle qui forme une sorte de façade monumentale en avant de l'édifice est de Philométor et de Ptolémée IX Evergète II. Le couloir extérieur porte, d'un côté les noms du même Evergète, de l'autre ceux de Ptolémée XI Alexandre. Enfin le pylône a été décoré, sinon construit, sous le règne de Ptolémée XIII Dionysos.

De curieuses inscriptions qui occupent une partie du soubassement de l'extérieur du temple, méritent d'être signalées. Nous y apprenons que

chacune des chambres avait son nom, de telle sorte que rien ne serait plus facile aujourd'hui que de reconstituer en hiéroglyphes le plan topographique de l'édifice. Les dimensions de ces mêmes chambres, en coudées et en subdivisions de coudées, sont en outre données, et comme la confrontation avec les chambres elles-mêmes peut être faite, il s'ensuit que nous possédons des termes de comparaison rigoureux entre les anciennes mesures égyptiennes et les mesures modernes. Notons encore que l'architecte du temple, qui s'appelait *Ei-em-hotep Oer-si-Phath* (*Imouthès* le grand fils de *Phtah*) a signé son œuvre. Enfin, n'oublions pas d'ajouter qu'une autre inscription nous apprend que le temple, commencé sous Philopator, terminé sous Evergète II, a été achevé, après des interruptions causées par des guerres, en 95 ans, ce qui s'applique sans aucun doute à la construction proprement dite et non à la décoration, puisque du commencement du règne de Philopator jusqu'à la mort de Dionysos, le dernier des rois dont le temple porte les cartouches, il s'est écoulé 170 années.

Dans un coin de l'une des chambres où il a été poussé sans aucun doute par des mains relative-

ment modernes, est un monolithe de beau granit gris tacheté qui, à juste titre, attire l'attention. A Dendérah le *Sanctum Sanctorum* est une niche qui occupe une paroi de la chambre du fond. Ici le *Sanctum Sanctorum* est le monument que nous avons sous les yeux. Les inscriptions qui le décorent en certifient la provenance et la date, et on peut affirmer que le monolithe en question avait été creusé par Nectanébo 1er (XXXme dynastie) pour servir de naos au temple maintenant détruit auquel le temple actuel succède. Il est inutile d'ajouter que, comme à Dendérah, cette sorte de châsse monumentale servait à enfermer l'emblème mystérieux qui était le palladium du temple.

Le temple d'Edfou, sans y comprendre le pylône et le mur d'enceinte, a 40m de façade et 71m 85 de profondeur totale. Avec le pylône sa façade est de 76m, et sa profondeur de 137m 60. La hauteur du pylône est de 35m, dix mètres de moins que la colonne de la place Vendôme.

Le temple d'Edfou et le temple de Dendérah sont si évidemment construits sur le même plan, ils sont si évidemment le produit de la même pensée répondant aux mêmes besoins religieux, que la destination matérielle des parties de l'un

doit être la destination matérielle des parties de l'autre. C'est ce que l'étude des inscriptions d'Edfou met hors de doute. Les prêtres s'assemblent dans la deuxième salle hypostyle : on prépare la grande procession du jour de l'an dans la chapelle ; les offrandes sont emmagasinées dans certaines chambres, etc., etc.(1) Quant au pylône, rien n'indique qu'il ait jamais servi à autre chose qu'à annoncer de loin l'édifice auquel il sert d'entrée monumentale. A la façade extérieure du pylône, on remarque quatre cavités prismatiques dont le fond est vertical. L'usage n'en est pas douteux. C'est dans ces cavités que l'on encastrait les immenses mâts surmontés de banderolles qui servaient à la décoration du pylône. Placés simplement sur le sol, ces mâts, qui ne devaient pas avoir moins de 45 mètres de hauteur, n'auraient jamais présenté de suffisantes garanties de solidité s'ils n'avaient été maintenus contre le pylône par des appareils *ad hoc*. C'est au dépôt et au libre jeu de ces appareils que servaient celles des chambres intérieures du pylône dont les fenêtres

(1) Voyez ci-dessus la description du temple de Dendérah, page 151.

carrées se voient au dehors dans l'alignement vertical des rainures.

VII. — Gebel-Silsileh.

D'Edfou à Gebel-Silsileh.... 42 kil.
De Boulaq à Gebel-Silsileh. 854 »

L'excellence du grès, la proximité du fleuve à la fois sur l'une et l'autre rive, les facilités d'accostage offertes aux barques de charge, sont les motifs qui ont déterminé le choix de la localité où nous nous trouvons pour en faire le centre de la plus vaste exploitation de pierres que nous connaissions en Egypte.

Les carrières les plus remarquables de Gebel-Silsileh sont sur la rive droite. Le plus souvent elles sont à ciel ouvert. Les unes sont taillées à bords escarpés de quinze à vingt mètres de hauteur; les autres sont disposées par grands étages successivement en retraite. Partout d'ailleurs on remarquera le soin, la méthode, nous dirons la précaution avec laquelle la pierre a été exploitée. Il semble qu'on ait débité la montagne par morceaux réguliers comme un habile charpentier débite en planches le tronc d'un arbre précieux. Nous n'en serions pas certains pour d'autres

raisons, que la vue seule des carrières de Gebel-Silsileh nous prouverait que les brutalités de la poudre étaient inconnues à ceux qui ont exploité ces carrières.

Les carrières de la rive gauche ne sont ni aussi étendues, ni aussi faciles à visiter. Mais la présence sur le bord même du fleuve d'un certain nombre de grottes leur donne un intérêt que les autres n'ont point. Parmi ces grottes on en distingue qui ne sont que des tombeaux. Les plus nombreuses sont dues à l'habitude qu'avaient les Egyptiens de consacrer par un proscynème, par une stèle, par un monument plus ou moins étendu, le souvenir de leur passage en certains lieux réputés saints. C'est ainsi qu'à Gebel-Silsileh où le Nil, resserré entre deux montagnes, recevait un culte particulier, on trouve, gravés sur les rochers, des hymnes au fleuve qui ne manquent pas d'une certaine grandeur.

Le type de ces monuments commémoratifs est le grand spéos que ses quatre piliers massifs désignent de loin au voyageur. Quoique utilisé plus tard par un grand nombre de personnages qui y ont laissé des traces souvent bien précieuses, il est du règne d'Horus, dernier roi de la XVIIIme dynastie.

Nous sortirions de notre cadre, si nous entreprenions de décrire tout ce que le spéos de Gebel-Silsileh offre d'intéressant. Nous signalerons seulement les deux tableaux sculptés à côté l'un de l'autre à l'angle sud-ouest du monument.

L'un (paroi du sud) représente une déesse nourrissant de son lait divin le roi Horus encore enfant. Certes l'Egypte n'a jamais, comme la Grèce, atteint l'idéal du beau, et il est vraisemblable qu'elle n'y a jamais songé. Mais en tant qu'art égyptien, le bas-relief du spéos de Gebel-Silsileh est une des belles œuvres que l'on puisse voir. Nulle part, en effet, la ligne n'est plus pure, et il règne dans ce tableau une certaine douceur tranquille qui charme et étonne tout à la fois.

A côté, sur le retour de la paroi du côté ouest, est un autre tableau, bien connu sous le nom de *Triomphe d'Horus*. Le roi est assis sur son trône porté par douze officiers de l'armée. Deux autres officiers tiennent au-dessus de sa tête le flabellum à long manche. C'est la rentrée triomphale en Egypte à la suite d'une expédition victorieuse contre les Kouschites du Soudan. Des soldats armés précèdent le cortége qu'accompagnent,

dans des postures qni témoignent de leur frayeur, les prisonniers faits aux ennemis.

VIII. — Assouan.

De Gebel-Silsileh à Ombos	24	kil.
D'Ombos à Assouan.. ...	43	»
De Gebel-Silsileh à Assouan.	67	»
De Boulaq à Assouan......	921	»

Sur la route de Gebel-Silsileh, on rencontre Ombos.

Il n'y a presque rien à dire sur ce monument qui est destiné à devenir tôt ou tard la proie du Nil, de quelque soin qu'on l'entoure. Œuvre des rois grecs, successeurs d'Alexandre, comme Edfou et Dendérah, il porte en diverses parties les noms de Philométor, d'Evergète II et de Dionysos. Il offre cette particularité d'être en quelque sorte la réunion de deux temples juxtaposés dédiés aux deux principes éternellement ennemis, l'un la lumière adorée sous le nom d'Horus, l'autre les ténèbres que le dieu crocodile Sébek symbolise.

Du reste, si l'on ne visitait Ombos qu'avec l'intention d'en chercher l'époque, il n'y aurait pour ainsi dire pas besoin de descendre à terre.

Du plus loin qu'on l'aperçoit, le temple d'Ombos se révèle comme un temple ptolémaïque. Les vues qu'a suggérées le temple d'Esneh se représentent, en effet, ici. A l'arrivée des Grecs, l'architecture égyptienne proprement dite a reçu un choc en avant, et de ce moment est née la colonne au chapiteau *sui generis* qui ne se trouve, comme à Ombos, que sur les temples d'origine greco-égyptienne.

La course d'Ombos à Assouan n'est pas longue. Après quelques heures de voyage, on commence à apercevoir dans le sud des montagnes qui semblent couronnées de forts. Une île toute verte qui partage le fleuve en deux parties à peu près égales est à leur pied. A gauche, quelques maisons blanches au milieu d'une oasis de dattiers éclairent confusément le paysage. Le propre de cette arrivée à Assouan, c'est que le fleuve semble finir là et que l'œil lui cherche en vain une issue.

Assouan étonne le voyageur. On croit s'y trouver dans un monde nouveau. L'Egypte y finit, et un autre pays commence. Nulle part on ne trouvera mêlés plus d'Egyptiens, plus de Turcs, plus de Barabras, plus de Bicharis au torse nu, plus de nègres de toute origine. Les habitants de Khar-

toum surtout s'y font remarquer par leur belle prestance, leur peau noire, et leur tête fine rappelant le meilleur type des races septentrionales. Comme complément du tableau, on aperçoit sur la plage des marchandises, gommes, dents d'éléphants, peaux de quadrupèdes, dont l'emballage souvent exotique achève de depayser l'œil. Au milieu de tout ce monde circulent des marchands qui vendent, non plus des antiquités, mais des casse-têtes en ébène, des piques, des lances, des flèches dont les pointes de fer sont, dit-on, empoisonnées.

Assouan n'a pour ainsi dire pas conservé de souvenirs antiques. Mais une visite à travers la ville a son intérêt. Si l'on s'écarte un peu de la route au sud, on trouve, perdu au fond d'un trou, un petit temple d'origine ptolëmaïque découvert récemment. A un kilomètre au-delà est un obélisque qui adhère encore par un de ses côtés à la carrière dans laquelle on avait commencé à le tailler.

De l'autre côté du fleuve, précisément en face d'Assouan, est l'île d'Eléphantine.

A Assouan l'élément égyptien domine encore dans la population. En arrivant à Eléphantine on est tout surpris de ne se voir entouré que de Nubiens.

Ii y a soixante-dix ans, on voyait à Eléphantine un temple dejà à moitié démoli que les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Egypte ont nommé le Temple du Nord, un autre temple d'admirables proportions qu'on appelait le Temple du Sud et que, par les dessins exécutés alors, nous savons être d'Aménophis III, une porte monumentale de granit, enfin un quai à pic sur le fleuve et précédé du côté nord par un nilomètre. En 1822, les deux temples et le nilomètre ont disparu. Le quai, ouvrage d'époque romaine, où des matériaux sans nombre provenant d'édifices plus anciens ont été utilisés, la porte de granit qui est ornée sur ses deux montants des cartouches d'Alexandre II, sont encore debout. Près des maisons modernes, une mauvaise statue d'Osiris où l'on déchiffre à grand' peine les noms de Ménephtah (XIX[me] dynastie, 1350 av. J-C.) marque la place où se trouvait la façade du Temple d'Aménophis III.

IX. — PHILÆ.

D'Assouan à Philæ .	8 kil.
De Boulaq à Philæ. .	829 »

On va d'Assouan à Philæ par terre jusqu'au

couvent de la mission autrichienne. Là des barques prennent les voyageurs et les font passer dans l'île. En une autre saison, quand le Nil est moins haut et moins rapide, le même chemin conduit par une bifurcation au village de Chellâl. Quand elle est praticable, c'est la voie la plus suivie, parce qu'elle est la plus pittoresque.

D'Assouan au couvent de la mission autrichienne on ne quitte pas le désert. Ici, on est en pleine formation granitique. C'est le granit qui se montre çà et là à la surfacs du sol ; c'est lui aussi qui s'entasse en masses sombres et donne au paysage l'aspect particulièrement désolé qui le distingue.

En décrivant Gebel-Silsileh, nous avons parlé de l'habitude qu'avaient les Egyptiens de consacrer par une stèle, par une inscription, le souvenir de leur passage en certains lieux. La route d'Assouan à Philæ en offre mille exemples. Les inscriptions gravées sur le rocher y abondent en effet. Quelquefois on n'y lit que de simples noms propres ; mais plus souvent l'inscription, revêt les proportions d'un tableau. Le passant s'y est représenté adorant les dieux de la Cataracte. Au bas est l'inévitable formule de prière. En des occasions plus mémorables, ce sont des gé-

néraux, ce sont des princes, ce sont même des rois revenant d'une expédition au Soudan, qui ont laissé sur les rochers de la route leur trace durable. On conçoit tout ce que ces souvenirs, où l'histoire tient plus de place que la religion, peuvent avoir de précieux pour la science. Séhel, petite île de la cataracte d'un abord assez difficile, en est pour ainsi dire couverte, et quelques données, aujourd'hui acceptées de tout le monde, ne reposent que sur les renseignements fournis par l'étude des inscriptions gravées sur les rochers de cette île.

L'histoire de Philæ est vite racontée. On n'y trouve aucun nom royal antérieur à Nectanébo II, c'est-à-dire que les plus anciens monuments de Philæ, ne précèdent Alexandre que de quelques années. C'est Nectanébo II qui éleva le petit temple situé à l'extrémité méridionale de l'île et dont il reste une douzaine de colonnes ; c'est aussi lui qui fit construire la grande porte placée entre les massifs du premier pylône. Énumérer les noms des Ptolémées, des Empereurs qui, après Nectanébo, couvrirent l'île de leurs constructions, serait fastidieux. On remarque, particulièrement sur le premier pylône, des proscynèmes grecs en très-grand nombre laissés par

les visiteurs de l'île. Un fait important ressort de l'étude de ces proscynèmes : c'est qu'en 453 de notre ère, c'est-à-dire soixante ans environ après l'édit de Théodose qui abolit la religion égyptienne, Isis et Osiris recevaient encore un culte à Philæ, et que des familles de prêtres égyptiens voués au service des temples existaient encore dans l'île. Philæ n'aurait donc commencé à devenir l'île sainte si universellement vénérée par les Egyptiens, que peu d'années avant la conquête macédonienne. De plus en plus, sous les Ptolémées, sous les Empereurs, elle se couvrit de monuments, et le culte à l'exercice duquel ces monuments étaient consacrés fut si vivace que l'édit de Théodose ne le fit pas tomber, et que, sous l'empereur Marcien, il était encore debout.

Mais peut-être, en présence de ce site sans pareil dans toute l'Egypte, est-ce trop demander au visiteur que de l'astreindre à reconnaître sur les monuments qu'il a sous les yeux la date de leur érection. Philæ est, en effet, le lieu des impressions du moment avant d'être le lieu des souvenirs. Philæ est comme Karnak. Il faut y venir la première fois pour le pittoresque, pour la grandeur du paysage, pour les rochers som-

bres qu'on aperçoit de tous les côtés, pour la cataracte qu'on entend dans le lointain. Quand on débarque à Philæ par le côté oriental de l'île, et qu'en levant les yeux on voit se détacher sur le ciel les colonnes du joli monument que la commission d'Egypte a nommé l'Edifice de l'Est, on est comme surpris. Une promenade au hasard dans l'île ne fait que rendre plus vive cette impression, et en quittant Philæ on se dit qu'on y a trouvé le plus désirable couronnement d'un voyage dans la Haute-Egypte.

Le retour à Assouan ne se fait pas habituellement en ligne directe. Après avoir remis le pied sur la terre ferme, on est dans l'usage d'obliquer à gauche et d'aller voir ce qu'on appelle la cataracte.

Paul Lucas, voyageur qui vivait au temps de Louis XIV, a dit que la cataracte se précipitait du haut des rochers avec un tel fracas qu'à plusieurs lieues à la ronde les habitants sont sourds. Chacun peut se convaincre sur les lieux de ce que cette assertion a d'exagéré. Si l'on entend par cataracte une chute du fleuve due à l'abaissement subit de son lit tout entier, phénomène que présente, par exemple, le Rhin à Schaffouse, on peut dire, en effet, que la cataracte d'Assouan

n'existe pas. Quand le Nil est bas, à la vérité, les rochers dont son lit est encombré sortent de l'eau et des ressauts se produisent qui donnent lieu en quelques endroits à des cascades et à des bouillonnements qui ne laissent pas que de produire une certaine impression. Mais quand le Nil est haut, le phénomène se montre d'autant moins que les rochers sont plus couverts, et alors il n'y a plus que des rapides.

Le voyage de la Haute-Egypte est fini, il faut maintenant tourner le dos à la Nubie et reprendre la route du Caire.

ADMINISTRATION DES PAQUEBOTS-POSTE KHÉDIVIÉ.

Service de la Haute-Égypte.

Tarif du Voyage en Piastres Égyptiennes. (1)

DESTINATIONS.	Aller.	Retour.	Ensemble
Du Caire à Béni-Souef....	210	105	315
De Béni-Souef à Minieh.....	185	95	280
Du Caire à Minieh.........	395	200	595
De Minieh à Béni-Hassan....	90	45	135
Du Caire à Béni-Hassan...	485	245	730
De Béni-Hassan à Siout.....	240	120	360
Du Caire à Siout	725	365	1090
De Siout à Girgeh	240	120	360
Du Caire à Girgeh	965	485	1450
De Girgeh à Kéneh et Dendérah	265	130	395
Du Caire à Kéneh et Dendérah	1230	615	1845
De Kéneh et Dendérah à Louqsor, Karnak et Bab-el-Molouk	630	315	945
Du Caire à Louqsor, Karnak et Bab-el-Molouk.......	1860	390	2790
De Louqsor, Karnak et Bab-el-Molouk à Esneh.....	120	60	180
Du Caire à Esneh.........	1980	990	2970
D'Esneh à Edfou	165	85	250
Du Caire à Edfou.........	2145	1075	3220
D'Edfou à Kom-Ombou et Gebel-Silsileh..........	100	50	150
Du Caire à Kom-Ombou et Gebel-Silsileh..........	2245	1125	3370
De Kom-Ombou et Gebel-Silsileh à Assouan	100	210	310
Du Caire à Assouan,......	2665	1335	4000

(1) La Livre égyptienne est de 100 Piastres (26 francs).

La durée du voyage, à moins de cas de force majeure, est fixée à vingt Jours, aller, retour et séjour compris.

Les Bateaux toucheront à toutes les échelles indiquées sur l'itinéraire, et pendant le trajet du Caire à Assouan ils séjourneront à chacune d'elles comme il suit :

à Béni-Souef..................	2 heures
à Minieh......................	2 id.
à Béni-Hassan	3 id.
à Siout.......................	5 id.
à Girgeh ou Bellianeh pour visiter Abydos..........	8 id.
à Kéneh et Dendérah..........	8 id.
à Louqsor, Karnak, Bab-el-Molouk et aux environs....	3 jours
à Esneh.......................	3 heures
à Edfou.......................	6 id.
à Kom-Ombou et Gebel-Silsileh.	2 id.
à Assouan.....................	1 1/2 jours

Au retour, les Bateaux ne s'arrêteront qu'une heure seulement, dans chacune des six stations suivantes :

Kom-Ombou, — Edfou, — Esneh, — Louqsor, Kéneh et Siout.

ART. 1er. **Billets de Passage.**— Les Billets de passage sont délivrés par les Agences. Ils mentionnent le nom et la nationalité du passager, et portent le numéro de la Cabine qui doit lui être attribuée.

Les Billets sont personnels; ils donnent droit à un lit et à la nourriture du bord.

Les enfants de trois à dix ans paieront moitié place, soit pour le voyage complet, vingt Livres égyptiennes; ceux au-dessous de trois ans seront reçus gratuitement, en tant que leur nombre ne dépassera pas celui de leurs parents. En cas contraire, il sera payé pour chaque enfant un quart de place, soit dix Livres égyptiennes.

Les billets de passage sont valables pour un mois, à partir de la date de leur délivrance. Ceux des voyageurs qui ne se présenteront point pour le premier ou le second départ, perdront tous droits à en profiter pour le bateau suivant, et ne pourront exercer contre l'Administration aucun recours en remboursement. S'ils ne s'embarquent que sur le second bateau, ils devront même se contenter de la cabine qui leur sera désignée, sans pouvoir exiger celle mentionnée sur leur billet.

N. B. — Quiconque se trouverait, après le départ, à bord sans billet, devra payer double passage s'il y a encore une place disponible. Sinon il sera mis à terre à la première station après avoir payé le triple du prix prescrit par le tarif pour le trajet entre ces deux stations.

Art. 2. **Bagages.** — Chaque passager peut embarquer deux cent rotolis ou deux quintaux de bagages, ne jaugeant pas plus de deux mètres cubes. L'excédant, jusqu'à concurrence d'un quin-

tal, paiera une Livre égyptienne; d'un à deux quintaux trois Livres; et ainsi de suite progressivement.

Les bagages devront être dans des malles ou dans des caisses fermées à clef, portant chacune, en gros caractères, le nom de leur propriétaire. Celles qui ne se trouveraient point dans ces conditions pourront être refusées.

Art. 3. **Départ des Stations.** — Avant de quitter chaque station, le Commandant du bateau fera annoncer le moment du départ, au moyen de la cloche ou du siffiet, une demi-heure à l'avance, et de quart d'heure en quart d'heure, à trois reprises différentes.

Au retour de chaque excursion le Commandant fera faire l'appel des passagers et en cas d'absence d'un ou de plusieurs voyageurs, à l'heure fixée pour le départ d'un station, il sera dressé, pour constater le fait, un procès-verbal qui sera soumis à la signature de tous les autres passagers.

Art. 4. **Interruption du Voyage.** — Tout passager peut débarquer à une des stations indiquées dans l'itinéraire; mais si cette échelle n'est point celle de sa destination, il n'a néanmoins rien à réclamer de l'Administration et ne peut profiter du bateau suivant, la différence du prix de passage restant acquise à l'Administration.

Art. 5. **Arrivée au Caire.** — A l'arrivée au Caire, les voyageurs sont tenus de faire retirer

immédiatement leurs bagages, vingt-quatre heures après ils seront débarqués à leurs frais et déposés dans les magasins de l'Administration où les passagers ne pourront alors les faire enlever qu'en payant un droit de dix piastres par malle ou colis et par journée de séjour.

Art. 6. **Espèces ou Valeurs.** — L'Administration ne répond des espèces ou valeurs embarquées par les passagers, que quand ceux-ci les ont déclarées, en ont payé le fret et les ont remises au Capitaine.

Art. 7. **Médecins.** — Les passagers malades pourront réclamer les soins du médecin du bord, et ont droit aux médicaments de la pharmacie, pendant la durée du trajet.

Pour Passage et Renseignements, s'adresser :

A BOULAC, *à l'Agence Égyptienne;*

Au CAIRE, { *à* M. Cook, *ou son Représentant,* M. R. Etzensberger, *à l'Hôtel Shepheard;* }

A ALEXANDRIE, *au Siége de l'Administration des Paquebots-Poste Khédivié;*

A LONDRES, 98, *Fleet Street, Agence Générale.*

A COLOGNE, 40, *Domhof,*	Agences de **MM. Ths COOK & FILS (John M. COOK).**
A BRUXELLES, 22, *Galerie du Roi,*	
A PARIS, *Hôtel de Londres et New-York,*	
A VENISE, *Grand Hôtel Victoria*	

Et à MM. DAVID ROBERTSON & Cie, *Agents de* M. COOK *pour l'*Egypte, *au* Caire *et à* Alexandrie.

NOTA. — Dans le prix de £ 44 Stlg. annoncé par l'agence Cook, pour tout le voyage, aller et retour, sont compris les guides et montures pour visiter les monuments et tous les pourboires, et ceci dans l'intention d'éviter beaucoup d'embarras aux Voyageurs.

Les départs ont lieu tous les quinze jours pendant la saison d'hiver, à partir du milieu du mois de Novembre environ.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS. — **Préparation au Voyage.**

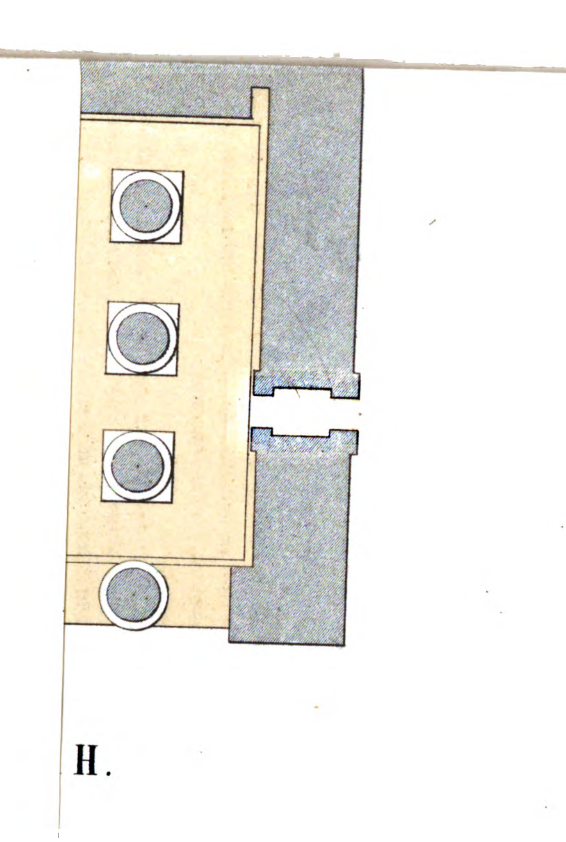
INDEX.

de la vie privée. Plus tard le Rituel envahit le tombeau et le cortége des divinités infernales paraît, 19, 121, 135.

TOMBEAUX DE TI ET DE PHTAH-HOTEP. Situés à Saqqarah, 119. — On y visite la chambre intérieure ménagée dans le *mastaba*, 120. — Description générale des tableaux et caractère de la décoration, 121.

TRIADE. On nomme ainsi la réunion des trois divinités qui forment le cycle divin adoré dans un temple, 15. Voyez *Mammisi*.

TYPHON. Dieu du mal. Ne pas le confondre avec *Bès*, dieu monstrueux dont les figures décorent les *Mammisi*. Bès est le dieu de la danse, de la joie, de la toilette, 66.


OUEST
H.

